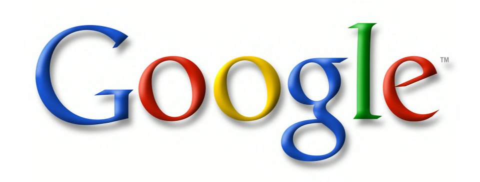
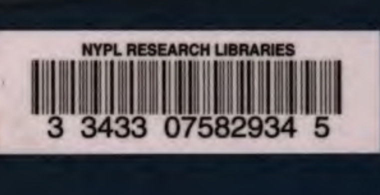
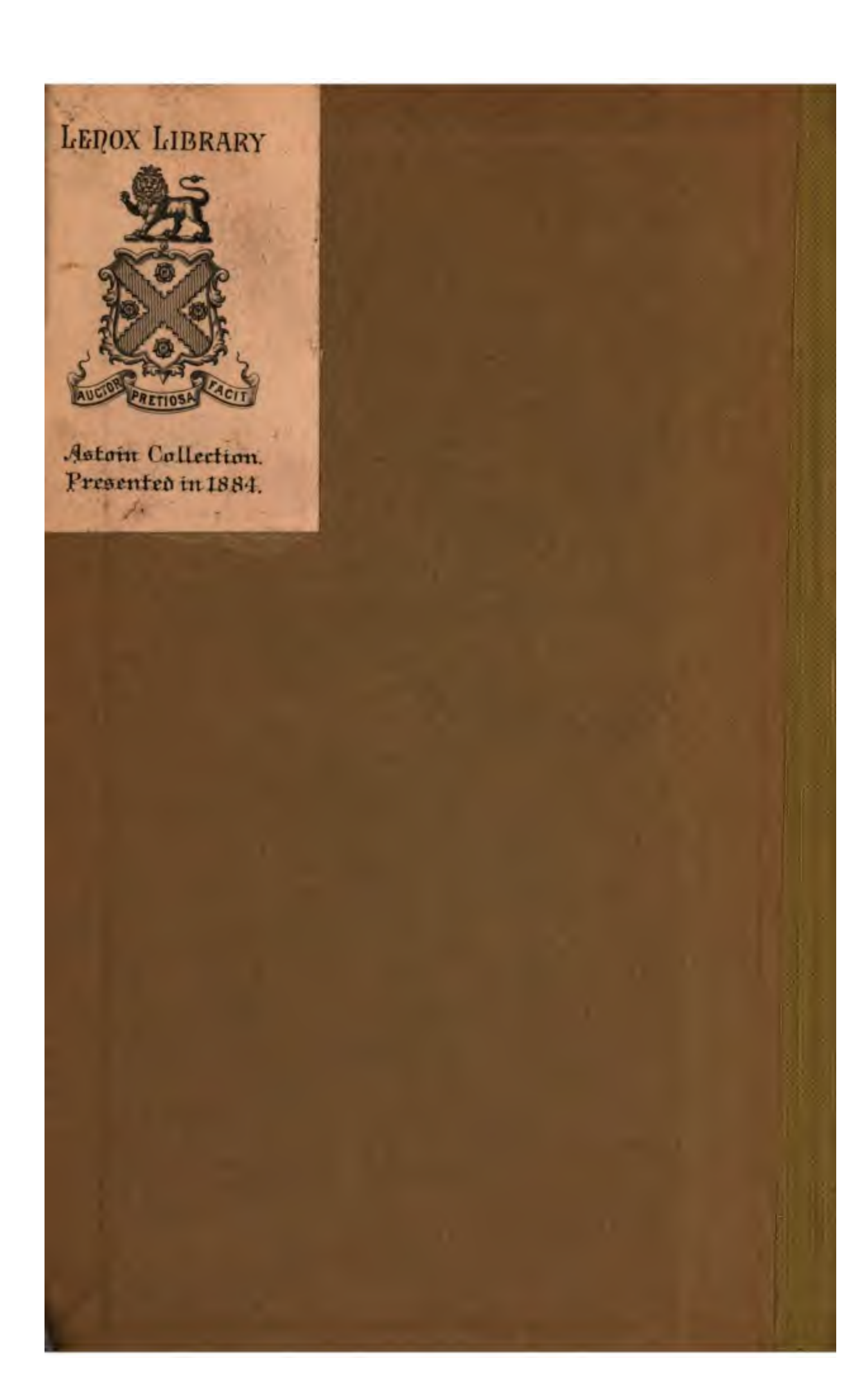






LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astor Collection.
Presented in 1884.


NKW


LENO
AUCTO
Asto
Pres

LES

MŒURS D'AUJOURD'HUI

LES

MOEURS D'AUJOURD'HUI

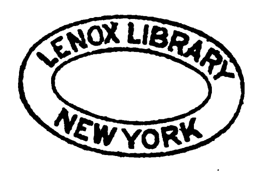
PAR

AUGUSTE LUCHET

Le Tabac. — Le Jeu.
Le Canot. — Le Pourboire. — La Blague. — La Pose.
Le Chantage. — Le Loyer. — La Boutique.
L'Exil.

PARIS
COULON-PINEAU, LIBRAIRE
PALAIS ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 16.

1854


LENOX LIBRARY
NEW YORK

Quiconque a l'honneur de travailler pour le public doit à son maître l'explication de son travail :

Car le public est notre maître.

L'écrivain doit en conséquence au lecteur la raison de ce qu'il lui donne à lire.

C'est le motif des préfaces. Et en voici une.

Mais, premièrement, lit-on encore aujourd'hui? Et si on lit, qu'est-ce qu'on lit? Je ne crois pas que ce soit les préfaces.

Les romans-feuilletons, assez volontiers: prose régimentaire, soumise à l'examen de capitaines compteurs de boutons et inspecteurs de guêtres; collection farineuse et ménagère d'inventions surmoulées, renouvelées, retapées; manière de clichés littéraires sans couleur ni cachet, où parfois apparaissent, *raræ nantes*, des fantaisies pâles, incertaines et peureuses d'elle-mêmes, que des avoués et des marchands de chocolat ont préalablement contrôlées, corrigées et diminuées, dans leur légitime défiance des poètes.

Ou bien encore la reproduction avec figures d'ouvrages plus anciens, déjà lus et qui valaient mieux sans doute, mais qu'on

se prend à relire comme si l'on se disait que n'y ayant aujourd'hui plus rien à exprimer, il n'y a non plus rien à savoir ; publications de forme infime, au reste, et malplaisantes à l'œil, faible honneur de la typographie, tentation du bon marché sur le désœuvrement. Allez aux foires, vous verrez acheter une foule de choses inutiles dans les boutiques à quatre sous : la librairie illustrée est la boutique à quatre sous des foires, et ses produits, en général, n'ont pas beaucoup meilleure mine sur une table que leurs rivaux les feuilletons recousus. Ils n'auront guère un meilleur sort non plus. Quand ils auront été suffisamment déchirés et salis par Monsieur, Madame, la bonne, les enfants, le chat et le chien, on en allumera le feu.

Nous n'entendons aucunement nier, au reste, les services que cette librairie a ren-

dus, par intention ou par spéculation, en popularisant des ouvrages fort bons que leur haut prix rendait inaccessibles aux pauvres.

Voilà donc ce qu'on lit, quand on lit.

Les exceptions ne comptent pas.

Mais ce petit livre sans drame, sans histoire et sans fleurs, qui parle de mœurs et qui coûte trois francs, qui le lira?

A-t-on seulement, depuis tant de choses passées, un souvenir encore de celui qui l'a écrit?

Et puis à quoi bon parler mœurs?

Est-ce que ce n'est pas comme si l'on parlait morale?

Un livre de mœurs, cela sent la critique d'ailleurs; et le temps n'est pas à la critique.

La critique implique, en effet, qu'il y a eu liberté dans la production du fait critiqué.

Or, comment critiquer le fait qui n'a pas été commis librement, dont la production tient à un ensemble providentiel ou fatal, comme y tiendrait, par exemple, l'arrivée en roulant d'un corps au bas d'une pente sans rampe, fossé, digue ni garde-fou?

Où il y a force majeure, peut-il y avoir critique?

Je cite au hasard. La censure dramatique a modifié une pièce de théâtre; je ne sais pas ce qu'était cette pièce avant les modifications; ai-je le droit de la critiquer?

De même aussi la critique, pour valoir et servir, a besoin d'être libre.

Or est-on absolument libre de critiquer les mœurs d'un pays?

Et quand on n'est pas absolument libre de parler, ne ferait-on pas mieux de se taire?

Qu'est-ce qu'on entend par les mœurs?

J'ouvre le dictionnaire de Trévoux et je lis : — MOEURS. — Façon de vivre, ou d'agir, bonne ou mauvaise ; habitudes, naturelles ou acquises, pour le bien ou pour le mal, et suivant lesquelles *les peuples*, ou les particuliers, *conduisent les actions de leur vie.*

Les mauvaises mœurs sont contagieuses, dit Bossuet.

Or, les mœurs sont ce que la société veut ou souffre qu'elles soient.

Ce ne sont pas elles qui font la société, évidemment ; c'est la société qui les fait.

De même qu'un gouvernement est toujours plus ou moins l'image du pays qu'il gouverne. S'il était son contraire absolu, il ne durerait pas une minute. Si les mœurs n'étaient point conformes à la société, la société les rejetterait.

C'est donc un vieux sophisme que de pré-

tendre séparer, selon le besoin, la société de ses mœurs et un état de sa politique. Cela n'est point juste, ni brave même, puisque c'est décliner une responsabilité à laquelle personne n'échappe.

Ainsi on ne critique pas une société, on la subit : de même, on ne critique pas des mœurs, on les constate.

On critique ce qui peut être changé par son auteur ou par autrui. Critiquer veut dire pour les uns donner un conseil, un avis, une réprimande, vous inviter à faire mieux que vous n'avez fait : c'est supposer que vous auriez pu mieux faire. Pour d'autres, critiquer c'est examiner, juger et condamner, comme s'il s'agissait d'un méfait à punir ou d'un méchant à supprimer.

L'une et l'autre façon d'entendre la critique peuvent être adoptées selon le cas, en

matière d'art ou de littérature; je n'en disconviens point. On nous l'a fait voir, quand on a voulu, et nous l'avons fait voir aussi.

Il y a encore la critique complaisante et panégyrique, qui n'en est pas une et dont nous ne parlons pas.

Ainsi réprimander ou condamner, voilà toute l'affaire.

Mais quand on est d'avis que ce qui existe a ses nécessités d'être, et ne saurait changer actuellement sans contrevenir, par exemple, aux lois du mouvement et de la logique, pourquoi le critiquer?

Est-ce que critiquer, en pareil cas, ne voudrait pas dire attaquer?

Et la société faisant elle-même ses mœurs, est-ce que critiquer les mœurs ne serait pas attaquer la société?

Or la société ne permet pas qu'on l'attaque. Et c'est son droit.

Donc c'est entendu ; et nous n'avons point ici de critique à faire. Ce n'est pas notre droit, et ce n'est pas notre devoir.

Où manque le droit, toutes les législations le reconnaissent, le devoir manque aussi.

Citons à cet égard ce qu'il y a de plus haut dans l'humanité. Ce qui fait le devoir des enfants envers les parents, c'est le droit à la nourriture, à l'habit, à l'abri, à la protection, à l'éducation, à l'affection.

Où serait notre droit envers ce que nous blâmerions, et en conséquence où est notre devoir?

Encore une fois nous n'avons qu'à constater.

Or chacun agit selon ses moyens et parle

dans sa langue. La critique des savants a parfaitement le droit de trouver la langue pauvre et les moyens mal choisis : c'est affaire, cela, entre l'ouvrier et ceux qui verront l'œuvre. Seulement

La critique est aisee et l'art est difficile.

Ce que nous avons voulu constater dans ce livre, — et encore *constater* est bien ambitieux — c'est l'effet de certaines influences sur les coutumes et communes habitudes de la nation Française, en général, et des Parisiens en particulier.

Ainsi l'influence de la *pipe,* qui a causé la séparation des hommes d'avec les femmes ;

L'influence de la *bière* et des *cartes*, autrement dite vie d'estaminet, qui a causé la désertion du domicile ;

L'influence de ces trois habitudes réunies,

qui a fait de l'homme une matière et tend tous les jours à supprimer le citoyen ;

L'influence du *canot*, qui a corrompu le langage, sali le costume, supprimé la politesse, et n'a fourni de bon qu'un peu d'exercice en plein air, tout aussitôt gâté par la première des habitudes ci-dessus ;

L'influence de la *blague*, qui a popularisé le mensonge en le rendant amusant ;

L'influence de la *pose*, qui porte tant des nôtres et des vôtres à vouloir passer pour ce qu'ils ne sont pas ;

L'influence du *chantage*, qui a fait entrer dans nos usages le vol et l'escroquerie ;

L'influence du *pourboire*, qui mène à nous changer tous en mendiants ou en laquais ;

Etc. etc.

C'est ainsi, par exemple, qu'un médecin physiologiste sachant, avec Bichat, que la

mesure de la vie est la différence qui existe entre l'effort des puissances extérieures et celui de la résistance intérieure; sachant, avec Broussais, que la médecine consiste tout entière dans l'étude de la double action des agents extérieurs sur nos organes et de nos organes les uns sur les autres, s'appliquera, s'il veut être utile, à chercher quels sont les mauvais agents, afin de nous apprendre à nous en préserver, et en quoi peut consister l'effort nuisible des puissances, afin d'y mesurer notre résistance. C'est ce qui fait la santé; c'est ce qui fait la vie. Pipe, blague, pose, etc. sont de mauvais agents; jeu, boutique, pourboire, chantage, sont des puissances funestes. Le dire ne saurait nuire; le taire ne ferait de bien à personne, le bien mal venu ou mal acquis n'étant point du bien.

Voilà, nous le répétons, tout ce que nous avons voulu : signaler quelques mauvaises habitudes et tâcher d'y soustraire ceux qu'elles n'ont pas encore atteints.

Quant à ceux que ces habitudes possèdent, notre prétention n'est point de les y faire renoncer. Ce serait trop vouloir. Nous faisons ici de l'hygiène plutôt que de la médecine ; et si d'ailleurs nous allions dire à ces gens-là qu'ils sont malades, soyez convaincu, comme nous le sommes, qu'ils ne le croiraient pas. L'habitude émousse le sentiment, c'est une autre loi physiologique. « Le propre de l'habitude, dit encore Bichat, est de ramener toujours le plaisir ou la douleur non absolus *à l'indifférence* qui en est le terme moyen. »

L'indifférence, hélas !

Et c'est très vrai. Ainsi le fumeur a été

malade à sa première pipe; donc la pipe est une chose mauvaise. Il ne l'est plus: l'habitude a émoussé le sentiment. Mais il ne s'ensuit point que de mauvaise la chose soit devenue bonne. L'habitué des estaminets a ressenti du trouble et de la honte après sa première journée passée parmi les dominos et les cannettes : donc cette façon de vivre n'est point absolument honorable. Aujourd'hui plus rien en lui ne se soulève: est-ce à dire que l'opprobre se soit changé en gloire ?

Non! mais l'indifférence est venue. L'appareil nerveux a digéré le poison et l'intelligence a digéré la honte; de même que l'apprenti, dans nos villes, pleure sous les premiers coups du maître et ne sent rien aux derniers. Les coups sont toujours des coups cependant; seulement la sensibilité est morte.

La sensibilité qui est la fierté ! la sensibilité qui est l'héroïsme ! la sensibilité qui est la croyance ! la sensibilité qui est la bonté ! la sensibilité qui est l'amour !

Il est triste, pour un homme, de voir ses semblables assassiner tant de vertus.

Enfin, il n'en sera toujours que ce qu'il doit en être. — J'ai vécu, disait Duclos au XVIII[e] siècle, je voudrais être utile à ceux qui ont à vivre. —

Et c'est tout.

Paris, 29 juillet 1854.

I

LE TABAC

Commençons par le commencement. A tout seigneur tout honneur.

Et d'abord, je demande à protester ici avec l'énergie convenable contre toute interprétation antifiscale et mal trésorière qu'il plairait à des esprits gauches de donner à ce qui va suivre. L'impôt du tabac me paraît un impôt très-légitime en principe, ne portant sur rien que l'on puisse raisonnablement manger ou boire. Quant à la façon même dont cet impôt est perçu en France, quant au *mônôbôle*, comme disait germaniquement à la tribune le ministre des finances Humann, je n'y sens rien non plus qui me répugne. J'avouerai, si l'on veut, et la honte n'en est pas pour moi, que

parfois je voudrais voir le procédé s'étendre. Jadis, à ce qu'on assure, la fabrication libre de toutes choses était chez nous d'une loyauté majestueuse ; le monopole eût paru alors et dû paraître quelque chose d'exorbitant. Aujourd'hui, en présence de ce que nous sommes devenus, le monopole serait presque une garantie. Mais laissons là cette triste thèse : la concurrence illimitée devait faire ses petits, elle les a faits.

Ainsi donc, que l'État vende, avec honnêteté, huit francs le kilogramme au consommateur une denrée non indispensable qui lui coûte vingt-cinq ou trente sous, je n'ai rien à y reprendre. Au lieu de huit francs, bien plus, s'il la vendait cinquante francs, je regarderais seulement comme à plaindre quelques pauvres vieux nez d'invalide ou de curé ; et tout au plus. Ce qui nous touche dans cette question, par notre curieuse et maladroite fantaisie de chercher au fond des choses, c'est la condition peu honorable que menace de faire, non pas au trésor public, mais à l'esprit public en France, une consommation qui a représenté cent trente millions de francs l'année dernière, et qui, cette année, représentera davantage à coup sûr, l'industrie des pipes, son accessoire et son thermomètre, allant toujours en s'agrandissant.

Cent trente millions de francs! sur lesquels l'É-

tat aura bénéficié de plus de cent millions, un seizième du budget! C'est beau à l'œil, un chiffre de cette taille, long comme un chemin de fer de cinq cents kilomètres, surtout fait ainsi que le voilà, en dehors des nécessités premières, ne venant ni du pain, ni du vin, ni de la viande, ni du sel, ni de la fenêtre, ni de la porte. Le malheur, c'est qu'il vienne du tabac, comme en Chine le revenu anglais de l'opium, abrutissement consacré par le canon. Qui faut-il en blâmer? L'excuse est la même pour l'État en France et pour l'Angleterre en Chine. Le Chinois, peuple fini, voulait fumer de l'opium; le Français, peuple avancé, veut fumer du tabac, en attendant mieux. A leur aise tous deux! La rivière est-elle responsable des gens qui se noyent, ou le raisin des ivrognes? La loi profite de l'abus, elle ne l'ordonne pas; veut-elle le réprimer, quelquefois on la blâme, etc. Nous aurions là-dessus plus d'un sophisme à risquer; mais il ne faut jamais pousser les choses imprudemment.

Quoi qu'il en soit, c'est une chose assez funèbre pourtant que du tabac puisse rapporter tant d'argent. La mauvaise herbe à Nicot, dont nous tirons la nicotine, qui tue à la dose d'une goutte! Je dis *nous*, puisque tout *culotteur* un peu versé dans la partie, métamorphose, Bocarmé sans le savoir, le petit fourneau où brûle son tabac en alambic pour

cette production équivoque; et qui ne sait qu'en France, pays des sottises bien faites, le mérite du fumeur se mesure à la netteté du culot! Le Turc lave sa pipe quand elle a servi; le Hollandais la change; l'Anglais la passe au feu; le Français la culotte : grande nation! Le tabac, dont Fautrel dit qu'un grenadier mourut pour avoir, par mégarde ou par doctrine, avalé le jus de sa pipe, et Helwig, que deux frères s'endormirent à jamais, l'un à sa dix-huitième pipe, l'autre à sa dix-septième : ils avaient parié bouteille, les deux braves, à qui en fumerait le plus! Voyez Santeuil, un beau poète, l'Orphée de la liturgie catholique, aimant à boire en faisant ses hymnes comme buvaient les chantres qui les chantaient : à table, un soir, le prince de Condé, a moitié ivre, lui met un peu de tabac dans son vin; Santeuil boit, et il meurt! Je sais bien que fumer n'est pas avaler, pour qui sait s'y prendre; mais lisez Ramazzini, traduit par Fourcroy, vous y trouverez l'histoire de la jeune fille qui périt en des convulsions horribles pour avoir couché, la nuit, dans une chambre où l'on avait râpé du tabac. Regardez les ouvriers qui travaillent la feuille, les employés sédentaires d'une manufacture, les voisins eux-mêmes, s'il vous plaît! et dites si, malgré toutes les précautions de la science, la fabrication n'est point insalubre. Le poison n'agit

pas également sur tous, parbleu ! Des doreurs résistent au mercure et des fondeurs de cuivre à l'arsenic ; en Normandie, les marchandes de poisson boivent du trois-six, et Mithridate eût, dit-on, digéré impunément tout Orfila. Dans l'homme, comme ailleurs dans la nature, on trouve des surfaces plus ou moins réfractaires. Ceux qui *s'habituent* vont : mais comment vont-ils ? Vivent-ils tout-à-fait ? Ce n'est pas seulement de manger et de boire que la vie humaine se compose : on a un estomac et un ventre, rien de plus vrai, mais on a un cerveau aussi !

Le cerveau ! forge de la pensée, foyer de toute volonté, de tout pouvoir, de tout savoir, empire où l'homme est toujours libre ! Qu'est-ce que les fumeurs achevés font du leur, je vous prie ? J'ai connu en exil un enfant de mon pays qui était spirituel, poète, ardent, inquiet, frémissant, flamboyant à tout propos d'enthousiasme et de tendresse ; un de ces êtres jeunes, frais, turbulents et bons qui vous rendent la patrie partout, dont vous faites à l'instant votre frère ou votre fils, pauvre proscrit pleurant que vous êtes ! Il promettait alors d'être, quand le temps voudrait, une force et une lumière pour sa génération. Il est revenu en France, et je ne sais à la suite de quoi il s'est mis à fumer furieusement. Ces natures-là ne peuvent faire à moitié ni le bien ni le mal. Tout ce qu'il avait de passion et de vi-

gueur y a passé. Pays, famille, dedans, dehors, intérêt, ménage, amour, dignité, santé, la pipe a tout pris. Il est venu quelquefois me voir, par souvenir, ne se sachant pas si éteint! Il s'asseyait là devant moi, sans mot dire, levant à demi autour de lui un regard atone, jadis le ciel de tant d'éclairs; si nous étions seuls, il tirait de sa poche une pipe soigneusement vêtue à l'encontre de tout frottement suspect, et la déshabillant comme ferait de son petit une mère, il m'en montrait le culot avec cet orgueil froid et malade du chimiste que son œuvre a mis sur les dents. Je n'admirais pas, moi, je m'indignais! Alors il rhabillait lentement sa *bouffarde* bien-aimée, la chargeait religieusement, l'allumait avec respect, et souriant du sourire triste d'un ami méconnu, il s'en retournait en silence comme il était venu. Etait-ce donc là, ô mon pays, ce qu'il fallait absolument que devînt ta jeunesse?

Pour qui a lu un peu d'histoire, il est clair qu'on ne trouve pas de si grandes choses tout de suite; on n'y vient que petit à petit, et quelquefois même c'est en leur tournant le dos. Si le monopole eût existé d'abord, nous n'aurions pas eu les ordonnances de Louis XIII contre le tabac; on n'aurait pas vu un sultan le défendre à ses Turcs, et un duc de Moscovie à ses Moscovites, moins sévères tous

deux que ce shah de Perse, au nom perdu, qui coupait le nez aux priseurs, et surtout que le pape Urbain VIII, qui leur ôtait le paradis. De mauvais connaisseurs en fait de finances et d'hommes ! Ce ne sont pas les vertus qui rapportent le plus à un État, ce sont les vices. La pipe, d'ailleurs, est un *goût*, dit l'économiste, et nous sommes aujourd'hui un peuple assez savant pour être libres de nos *goûts*. La loi veut, tout au plus, imposer certains *goûts*, ce qu'elle fait ; mais elle n'entend point les suspendre. J'accepte si pleinement cette théorie en faits de goûts, que je voudrais qu'on sur-imposât encore celui-ci. C'est bien le moins de payer large et lourd pour un mal qu'on a tant de plaisir à se faire ! Qui nuit à lui-même nuit aux autres ; en s'enlevant volontairement une force, il appauvrit volontairement la masse ; et je ne trouverais point injuste que la société confisquât les biens du célibataire qui se suicide. Oui, quand je vois l'effrayante extension que prend chez nous cette consommation équivoque, je songe, malgré moi, à l'ordonnance du 30 mars 1635, dans laquelle l'administration parisienne reconnaissant comme hors de son droit de réglementer cette espèce d'empoisonnement privé, défendait au moins *à toutes personnes vendant breuvages de fournir du tabac ni attirer aucun pour en user dans leurs maisons,* à peine de

la prison et du fouet, suivant arrêt de la Cour du 11 février 1634.

Je sais qu'il faut aujourd'hui plus que jamais mirer son idée à la chandelle, et mettre les points sur les *i* de son discours : que l'on n'aille point donc trouver dans ce souvenir historique une provocation de ma part à l'emprisonnement des limonadiers. Loin de moi, par Bacchus ! d'attribuer à des commerçants patentés, surveillés, surtaxés et estimables, la responsabilité des maux qui nous viennent de la pipe. L'administration de 1635 pensait dans l'affaire du tabac comme la Chambre des députés de 1839, je crois, dans l'affaire des jeux publics : elle croyait supprimer le goût en restreignant le moyen. Mais du moins, en sa naïveté, essayait-elle de mettre une salutaire entrave à ce qu'elle croyait un échec pour la santé publique, tandis que la nôtre se contente de mettre un impôt. C'est pourquoi, vraiment, sauf la pénalité pédagogique d'autrefois, nous ne blâmerions pas quelque chose ayant, par exemple, pour effet d'obliger les teneurs d'estaminet à rendre respirable l'air qui se fabrique chez eux. Fumons, parbleu ! ce que nous voudrons et tant que nous voudrons, mais entre nous et chez nous. La pipe a sa valeur à jeun ; c'est une médecine Leroy que l'on prend en vapeur. Les femmes ont bien le café au lait ! Le cigare accompagne et

distrait le voyageur solitaire. Il y a des besognes infectes dans lesquelles la pipe passe pour une sauvegarde. A la fin d'une journée remplie de fatigue, semée d'incidents fâcheux, fumer est un narcotique qui détend, et qui fait oublier. Le prisonnier, grâce à sa pipe, endure mieux la prison, et le vaincu la défaite; le travailleur, réduit à chômer, trompe en fumant et chasse l'importun désir de son dîner absent. Le tabac est le *népenthès* de ces tristesses profondes : il faudrait, en vérité, trop de sagesse et pas assez de cœur pour blâmer celui qui souffre de faire à sa souffrance une passagère enveloppe d'indifférence ou de rêverie. Malheur, si l'on veut, aux choses qui rendent nécessaires ces dangereuses suspensions du sentiment, et pitié aux victimes !

Mais qu'ont-ils donc, pour la plupart, à tant repousser, à tant oublier, à revêtir de tant de nuages, ceux qu'on voit à Paris peupler les grands estaminets? Qu'est-ce que leur ont déjà fait la Nature et le Monde, à ces jeunes gens de nos écoles? Ont-ils manqué tout le jour de travail, de pain et d'espérance, ces négociants, ces rentiers, ces fabricants, ces marchands, ces commis qui viennent en troupe, et invariablement, user là leurs soirées à culotter des pipes et vider des canettes? Car le fumer appelle le boire; le tabac aime la bière, et qui dit une pipe fumée dit au moins une choppe bue. Tous

les fumeurs sont buveurs, lisez Giacomini : ils s'hyposthénisent par le tabac, ils se relèvent par les alcooliques ; or, qui ne sait combien renferment d'alcool les soi-disant bières de Strasbourg, de Munich, de Francfort, de Darmstadt, si mensongèrement faites et débitées à Paris? Ces deux ivresses finissent par se confondre, à force d'allées et venues réciproques pour se guérir, et vous avez bientôt comme résultat de leur union un idiot qui reste là, le coude sur le marbre, sans couleur, sans geste et sans voix, jusqu'à ce que, onze heures ou minuit ayant sonné, instinctivement averti du devoir de se retirer, il demande à l'eau-de-vie de lui donner un peu de jambes. Le seul exercice intellectuel qu'il ait pu se permettre, c'est le jeu de cartes; encore l'a-t-il délaissé bientôt; il y faisait des fautes : son moral n'avait plus même la force de descendre aux profondeurs du *bésigue*. On en a vu cependant de plus intrépides; deux, entre autres, qui sont restés à jouer, fumer et boire toute la journée du 23 février 1848, aux vitres d'un café de la rue Jean-Jacques Rousseau. Ils se sont arrêtés à l'heure de mettre la table; ils ne savaient pas que Paris faisait une révolution !

Entrez tout frais de la rue, un soir d'hiver, dans quelqu'une de ces vastes maisons, palais du tabac, temples de la canette, galeries de la paresse, de

l'insouciance, de l'hébétude et de l'anéantissement. Tout de suite, aux premiers pas que vous y faites, vous vous sentez saisi de façon singulière. Des innombrables pipes qui sont là, et des bouches qui, de leurs dents agacées en mordent le bout, s'élève une mer suspendue de fumée aux ondes tournoyantes, qui dévore l'air, rend la lumière malade, et refoule dans votre poitrine la respiration épouvantée. Vous marchez, étourdi d'abord, dans une atmosphère épaisse *à couper au couteau*, nuée brûlante, piquante, salée, qui vous prend par le nez, par les yeux, par la gorge. Une toux violente, voix des poumons qui se révoltent, vous avertit de fuir; je ne sais quel vertige commençant vous ordonne de rester!... le vertige, et l'amour-propre aussi : on ne veut pas *avoir l'air d'une petite maîtresse.* Hélas ! les femmes elles-même n'ont plus cet air charmant : elles font profession de supporter et presque d'aimer la pipe ; on va voir pourquoi tout à l'heure. D'ailleurs ne pouvez-vous point avoir affaire en ce lieu et y connaître les gens ? C'est là, en vérité, que tout le monde vient aujourd'hui : au sortir du bureau, la tabagie ; après la journée, la canette ! Nous cherchons bien loin pourquoi le public des théâtres diminue quand la population générale augmente : c'est qu'on ne fume pas dans les théâtres. L'héroïque M. Gaspari vient d'en rouvrir

un qui n'a jamais été bien heureux, le théâtre Beaumarchais ; je crois que s'il y autorisait la pipe, avec du Strasbourg dans les entr'actes, il ferait de l'argent. Voyez les cafés-concerts : ce qu'on y prend est mauvais et coûte cher ; ce qu'on y entend est presque toujours le déshonneur de l'art, la prostitution de la voix ; mais on y fume. C'est si bon, et c'est si bête ! Et l'on est si heureux quand on est bête ! On ne reste plus les uns chez les autres maintenant ; adieu les après-dînées d'hommes et de femmes, heures frivoles et poudrées d'amour, où le cœur quelquefois se mettait à deux avec l'esprit ; où la parole se donnait la peine d'être recherchée et polie ; où l'on sentait, en causant, monter à soi de douces chaleurs ; où l'on parlait bienfaisance, belles actions, beaux-arts, tendresse, plaisir, bonheur, poésie, vertu même, par hasard ! Le café pris maintenant, et quasi sans dire bonsoir, vous voyez, l'été, les beaux fumeurs sortir et, comme des filles de joie, faire le boulevard, crachant à qui marche derrière eux des camouflets et des brandons. Vous ouvrez la bouche, passant, pour parler à votre mère, ou elle à vous : c'est l'âcre traînée d'un cigare qui s'y jette, et sa cendre qui vous éraille les yeux, même sous les arbres ! même parmi les fleurs ! *Quel parfum vaut, pour eux, le parfum d'une pipe ?* J'ai entendu dire

qu'à Berlin, ville allemande, la police défendait de fumer dans les promenades. Un pays barbare que la Prusse ! L'hiver, ces messieurs ont l'estaminet ou le cercle, selon le monde dont ils sont. On y pense pesant ou méchant, quand on pense ; on y parle grossier, quand on parle ; les sentences ont goût d'écurie et les gaîtés de mauvaise maison : mais on y fume. De sorte que, pour retenir même son mari chez elle, il faut, en vérité, que la femme laisse fumer et fume aussi, elle, une femme !..... à moins de prendre un autre parti, ce qu'elle fait quelquefois. A qui la faute ?

Car cela vous arrivera, à vous, après avoir fini de tousser parmi cette artillerie de fourneaux et de gosiers en combustion. La contagion est immédiate et indispensable : ou fumer ou sortir. Vous n'avez pu vous échapper, soumettez-vous. Vous souffririez davantage en ne fumant pas. Je suppose d'ailleurs qu'à votre âge vous n'en êtes plus à l'apprentissage, comme y vint si tard Napoléon le Grand. Curieux de savoir ce qu'y trouvait de bon sa garde, il essaya de fumer un jour, dans une belle pipe qui lui venait d'Orient, chibouque du Grand-Seigneur, propre et saine à coup sûr ; il reconnut que c'était une sale et horrible chose. Il eut des maux de tête, des vertiges, des nausées, des coliques, des vomissements, tout le cortége symptomatique de l'em-

poisonnement nicotinaire; il y prit garde, quoi qu'on pût lui dire, et depuis ne vit jamais dans la pipe qu'une habitude bonne à désennuyer les fainéants. La réprobation venait de haut et fut un ordre : l'Empereur prisait, d'ailleurs, et nous prisâmes... de même que beaucoup fument aujourd'hui parce que l'empereur fume. Copier, c'est servir.

Donc vous êtes pris, et vous reviendrez demain; c'est moi qui vous le prédis. Vos amis s'y réunissent; l'endroit vous agrée; est-ce qu'on saurait bien fumer seul ? Chez vous trouveriez-vous comme ici cette fraternelle communion, ce bonheur ineffable de jouir de votre fumée et de la fumée d'autrui, de vous en saturer, de vous y baigner corps et âme ? Un honnête commerçant, simple de cœur, me faisait l'autre jour sa douloureuse confession. Des circonstances accumulées, une conjuration de chances mauvaises, femme acariâtre, fils insoumis et le reste, l'ont poussé, de heurt en heurt, à la désolante nécessité de faillir : un désespoir pour les gens de petites affaires, qui n'ont pas les hautes idées que vous prenez dans les grandes. Il m'avouait qu'il aurait pu attaquer de front et mettre en déroute son infortune naissante, mais il en avait toujours été empêché par l'impérieux besoin d'aller fumer sa pipe et boire sa choppe à l'estaminet voisin, ne

pouvant le faire en paix chez lui. Pendant une heure après déjeuner d'abord, puis tout le temps entre déjeuner et dîner, et successivement de l'après-dîner au coucher. Après quoi lui venait un sommeil lourd, féculent, fuligineux ; un réveil pénible, tardif; une torpeur presque impossible à secouer. — De tous les hommes vicieux, le fumeur est le pire, s'écriait-il. C'est un lâche qui devient imbécille ; qui, par frayeur du combat, s'ôte jusqu'aux moyens de se défendre. C'est un être tellement déchu qu'il n'a plus le sentiment de sa dépossession ! Que maudit soit le jour où l'on m'a fait fumer ma première pipe, mon ami ! — Et tout en me parlant ainsi, il chargeait et allumait sa *marseillaise*, sans y songer. Puis, rougissant, il l'éteignit, la mit dans sa poche, prit son chapeau, sortit et s'en alla à une tabagie plus éloignée que l'autre, où il craignait moins d'être reconnu.... Voilà tout ce qui lui restait de bonne honte.

Que vous dirai-je ? il y aurait bien, si l'on voulait, à tirer des considérations plus hautes et des inductions plus profondes. L'usage immodéré du tabac haché ne cause point seulement ces infortunes, relativement assez petites. Mais il faut prendre garde d'aller trop loin quand on parle : la sobriété du langage est une vertu civique. Comparez seulement l'énergie absolue des hommes du

Nord en France et celle des hommes du Midi, leur vigueur, leur vivacité, leur gaîté, leur hardiesse ! Or c'est à peine si l'on fume dans notre Midi ; et remarquez que jamais vous n'y verrez un ivrogne.

En résumé, nous en voici déjà à fumer autant que fument les Russes, ces hommes libres qui portent dans leur blason un fouet ! Il se pourrait bien, je le répète, que nous poussions un jour jusqu'au Chinois : le *caporal* est déjà fade, certains palais cherchent au-dessus. Un fumeur très-ordinaire brûle à lui seul son kilogramme de caporal par mois : cent francs par an au bas mot, dont soixante-dix pour le trésor, autant que le loyer d'une pauvre famille ou d'un jeune savant, autant qu'un paletot pour deux hivers. Un ami vous invite à dîner au coin de son feu : le ménage étant long, la cuisine est courte ; on a du vin de cabaret, prodigalité forcée des intérieurs trop peu riches pour être économes ; un ordinaire de trente sous à table d'hôte. Mais il y a le cœur et la mine d'un frère ; il y aurait aussi la bourse au besoin. Ce qui contient peu s'ouvre aisément : terme comparatif des caisses. Vous avez fini et vous vous retirez presque aussitôt, selon l'usage : les femmes y sont habituées. Vous entrez chez le marchand de tabac ; dîner, c'est se préparer à fumer, pas davantage. On ne va pas

loin avec deux francs de cigares. Votre hôte, naturellement, vous en offre la moitié : quatre sur huit. Et cela tous les jours; après vous un autre! Donc, soixante francs par mois, ou sept cents francs par an, ce que ne gagne pas une digne mère en travaillant quinze heures; ce qui faisait un électeur éligible, il n'y a pas déjà si longtemps. Voilà pour les hommes.

Et notre jeunesse, notre joie, notre espoir et le vôtre, bons fermiers, vigilants médecins, honnêtes bourgeois de province, vos grands et beaux enfants, les étudiants de Paris, à qui vous faites de pension le plus clair de vos revenus, savez-vous comment ils s'en nourrissent, sur cinq francs par jour, par exemple? Soixante centimes au déjeuner, quatre-vingt centimes ou un franc au dîner; trois francs de tabac et de bière et cinquante centimes de chambre font le reste. Quant aux habits et aux bottes, *mémoire*! On a mal mangé, on est mal habillé, on est mal chaussé, c'est vrai, mais on a si bien fumé! Aussi, voyez comme il sont sages! Autrefois, leur quartier était une terreur; à présent c'est un exemple. La police ne s'en inquiète plus seulement; au besoin ils lui dénonceraient les séditieux, s'il y en avait. Quand ils reviendront chez vous, leur mine hâve, leur poitrine malade passeront sur le compte de leurs études : soignez-les

alors, refaites-les, mais ne les interrogez pas. Il n'est jamais bon d'ailleurs qu'un homme en sache trop, ni de lui ni du prochain.

Enfin, que voulez-vous ! c'est une destinée comme une autre, que l'esprit d'une nation s'en aille en fumée de tabac ! Jadis, ce fut en fumée de gloire. Y a-t-il donc tant de différence entre les fumées ?

———

II

LE JEU

Le jeu est-il une passion, comme l'ambition ? un besoin, comme la promenade ? un vice, comme l'ivrognerie ? — Je n'en sais rien, et c'est d'abord la question.

On a prétendu beaucoup de choses là-dessus ; mais ces choses étaient plus ou moins relatives à la position ou au caractère de chacun. Les joueurs qui gagnaient ont élevé et presque glorifié le jeu, par reconnaissance ou par amour-propre : il est inutile et ingrat d'avilir son péché. Les joueurs qui perdaient l'ont abaissé, au contraire, et diffamé violemment, par dépit ou par vengeance : ainsi font les enfants et les nègres de leurs fétiches et de leurs joujoux, de leurs bonshommes et de leurs

dieux, quand bonshommes ou fétiches vont de travers ; ainsi se repent et proteste le buveur malade, lorsque sa tête lui fait mal aux jambes, et son estomac mal au cœur. Déclarer en son orgueil que le jeu est une passion, c'était l'ennoblir ; en faire un vice, c'était le rendre ignoble : d'autant mieux que les passions sont assez rares de nos jours, et que n'en a pas qui veut. De la passion ? Peste ! Ce n'est pas en des temps souples et mous comme les nôtres que le sang circule ordinairement si fort et que le cerveau se donne de si grosses commotions. Le jeu est un je ne sais quoi de gouvernant et de brutal qui saisit l'homme immédiatement, et avec l'homme tout ce qui tient à l'homme ; puis vous prend ici tout à coup, à l'instant, pour aussitôt vous transporter où il lui plaît, du point où naît le désir au point où vit l'instrument, de Paris à Wiesbaden, à Carlsbad, à Baden-Baden, de Bordeaux à Spa, de Marseille à Hombourg ! Cela vous force à lui soumettre famille, maison, emploi, amis, amour, et les honneurs et l'honneur, et l'enfant qui va venir, et l'ancêtre qui va mourir ! cela vous ôte la patrie, le parti, la foi, la loi ! cela m'amène sans que je voie, ni que je sente, ni que je sache, à toutes les concessions, à toutes les humiliations, à toutes les violations ; au mensonge, au faux, au vol, au meurtre, au trafic de ma conscience et de mon

corps; à l'abus du nom de mon père, de la confiance de mon fils ; au sacrifice, à l'oubli de moi-même, de ma santé, de mon bien-être, de mon luxe, de mon vivre, de mon habit, de ma peau ! Et sans remords, s'il vous plaît ! sans reproche, sans souci seulement ; avec l'insolente idée que je rendrai tout, que je réparerai tout, que je justifierai tout, et que la fin n'a point à s'en embarrasser, étant comme un festin dont les moyens sont la cuisine. Quand le dîner est bon, en effet, regarde-t-on aux casseroles ? Le vert de gris n'ôte pas la saveur.

De violentes façons, en un mot, qu'on n'a plus guère en fait de jeu, même à la Bourse. Et nous sommes loin de le regretter, c'est entendu ! Mieux vaut, après tout, le sommeil un peu lourd que la fièvre à ce degré-là.

Quant à l'autre face extrême de la question, qui est le vice, nous n'avons pas à nous y arrêter. Les fausses coupes, les ponts, les biseaux, les compères, tout le grand art grec de piper, de filer, de fourrer, de flouer, n'ont rien à faire ici. C'est matière à police correctionnelle ; c'est de la friponnerie, c'est de la filouterie : ce n'est pas du jeu.

Mais hors de ces deux points absolus, qui sont comme les deux pôles, la place se trouve pour une classification plus modeste et moins malhonnête, celle qui fait du jeu, par exemple, un simple

appétit journalier, comme de priser, de fumer, de prendre sa demi-tasse ou de lire son journal ; d'accord en ceci avec la tradition et l'observation qui nous montrent le jeu à l'état d'instinct chez les sauvages et chez les enfants, par le moyen des cailloux, des osselets, des noix, des noyaux ou des billes. C'est un milieu assez vulgaire entre les gens qui risquent leur fortune et ceux qui risquent leur renommée, autrement dit le plus et le moins ; c'est à peu près à ce degré que nous rencontrons le jeu parmi les personnes nombreuses et tranquilles, entre autres, dont se compose l'intéressante clientèle des maisons à boire de notre pays.

Et voilà pourquoi, ce me semble, on ne pourrait guère mieux généralement comparer le jeu qu'à l'amour. La passion du jeu proprement dite, cette fougue indomptable, cette fiévreuse ardeur, cette soif immense des hasards, ne représente-t-elle pas la galanterie en amour, perpétuelle course aux aventures à travers les rendez-vous manqués, les attentes sous les fenêtres, quelquefois même les chutes par icelles, les trahisons, les surprises, les parents, les maris, les lettres de change sous le pistolet, les procès, les duels et le reste ? De même que le jeu, considéré comme vice, n'est-il pas la débauche basse de l'amour vénal avec ses mauvais lieux et ses mauvais dangers, ses infortunes qui dégra-

dent et ses joies qu'on n'ose pas dire? Si l'on se borne même à voir dans le jeu un pur besoin d'émotions, n'est-ce pas encore comme dans l'amour, où les plus sensibles se font jaloux et malheureux, se supposent des perfidies, s'inventent réciproquement des noirceurs, sans autre fin que la maudite manie d'être émus? — Mais le jeu, après tout, c'est l'appétit de l'argent, m'opposera-t-on, et personne ne joue pour perdre : ne profanez donc pas l'amour en lui comparant le jeu. — Hélas! poètes que nous tâchons d'être, qui donc fait la cour à une femme pour ne jamais rien obtenir d'elle?

Encore une fois, d'ailleurs, laissons cela, puisque nous avons seulement à rechercher le jeu dans la catégorie sans éclat et sans opprobre des joueurs ordinaires de café, lesquels sont, comme qui dirait, en amour, des mariés revenus de beaucoup d'illusions jeunes, mais n'ayant positivement ni infirmités ni désespoir. Peut-être serons-nous forcé de toucher en passant aux escrocs déguisés qui se font de ceci un métier pour vivre, coquins moins rares qu'on ne suppose et moins maltraités qu'ils ne devraient l'être. La liberté des industries ne peut pas aller jusqu'à nous interdire de contrarier celle-là.

Il est clair que, pour les particuliers plus ou moins placides dont nous voulons traiter, le jeu a

dû tout d'abord être un délassement plutôt qu'une passion. Je me souviens d'avoir vu à Paris des maisons de jeu publiques, Frascati, Marivaux, et Paphos, où vraiment le diable soufflait plus fort qu'autour des tables de marbre de nos cafés. On a pu quelquefois se brûler la cervelle en sortant des numéros 9, 113 ou 129 du Palais-Royal ; mais il est évident que l'on va se coucher, ou très à peu près, à la suite des querelles médiocres du bésigue ou du domino. Qu'il y a loin de là à ce que montrait, par exemple, Baden-Baden en 1840, alors que le fermier des jeux, M. Bénazet, faisait faire si belle et bonne garde autour de sa *pratique,* le grand électeur de Hesse !

Une anecdote, à ce propos.

Les jeux, à Bade, sont la richesse de la ville. C'est pourquoi le grand-duc régnant en ce temps-là défendait aux Badois de jouer. — Je ne veux pas, disait-il, que votre bêtise vous fasse perdre ce que ma sagesse vous fait gagner. — Mais il ne s'opposait nullement à ce qu'on attirât en ce lieu l'argent de partout ailleurs, y ayant, je pense, profit de prince et profit d'homme. Parmi les perdants illustres de la saison était l'ex-grand électeur de Hesse, souverain descendu après 1830 pour cause d'anti-parlementarisme, et qui avait emmené à Bade ses trois ministres, naufragés comme lui, ayant fait de celui

de l'intérieur son valet de chambre, de celui de l'extérieur son commissionnaire, et de celui des finances son caissier. Bon an, mal an, le Charles X au petit pied laissait 50 à 60,000 francs sur le tapis du *salon de conversation.* — Mot à la fois charmant et sinistre ! Conversation avec qui ? avec le hasard ? avec Satan ? ou avec Dieu ? C'est selon la croyance. Tous les joueurs sont superstitieux plus ou moins, et volontiers même plusieurs se tiennent un peu pour sorciers.

Le grand-électeur était donc d'une fort agréable recette pour la ferme des jeux de Bade, et l'on prenait un soin particulier à ce qu'il ne se choquât en aucune façon, le sachant doué d'une susceptibilité toute royale. Un matin, — il avait perdu gros la veille, — voilà qu'il est abordé à son entrée dans le salon par un jeune voyageur du commerce de France, qui, en jouant par hasard contre cette grandeur inconnue, lui avait gagné quelques louis dont il était tout joyeux. Le Gaudissart, sans façon, tape sur le ventre à son homme en lui disant, de ce bon rire des voyageurs heureux : — Eh bien ! gros papa, aurons-nous aujourd'hui aussi mauvaise chance qu'hier ? — Peindre la mine que fit l'Altesse à cette apostrophe de table d'hôte serait au-dessus de nos forces ; figurez-vous peut-être un marsouin répondant aux familiarités d'une

salicoque. Le voyageur se dit, comme M. Thiers dans son entrevue fameuse avec lord Grey, qu'il avait probablement tapé trop fort, et il allait s'excuser quand un surveillant quelconque, le menton dans une gourmette argentée et le cou dans des broderies de même, vint à son tour lui frapper sur l'épaule et l'inviter à sortir.

— Pourquoi donc ? j'ai l'âge, dit le Français, et j'ai mes papiers.

— Oh ! oui ; mais tout à l'heure vous avez parlé vous-même à ce grand et fort monsieur qui s'en va là-bas ?

— Oui, je le connais ; c'est mon ami : nous avons joué ensemble hier soir. Après ?

— Oh ! oui ; mais vous avez aussi fait comme ça au monsieur considérable. — Et le Badois imitait en frémissant l'indécence qu'il avait vu commettre.

— C'est vrai, reprit le voyageur, et j'en suis fâché ; j'ai vu que çà ne lui plaisait pas.

— Oh ! non... Voilà pourquoi vous n'entrerez plus jamais dans le salon de conversation ; et quand vous trouverez le fort monsieur dans la rue, vous ne lui parlerez pas, vous ne lui ferez pas de gestes, vous ne lui ôterez pas votre chapeau même, ou bien vous sortirez à l'instant de la ville.

— Ah ! vraiment ? C'est donc Rothschild, ce monsieur, ou bien l'empereur d'Autriche ?

— C'est plus : c'est son Altesse Sérénissime le grand électeur de Hesse.

Il fallut se le tenir pour dit.

Nos joueurs de café n'en sont pas là, bien s'en faut. On n'écarte du centre où ils gravitent ni les conseillers importuns, ni les bavards familiers. Maîtres et garçons ne les révèrent ni ne les estiment beaucoup en général ; ils consomment peu. On en voit qui jouent leur demi-tasse pendant deux heures, aller et venir, et la même canette toute la soirée. Ils arrivent ordinairement par trois ou quatre à certaines heures, ou bien ils s'attendent assez longtemps, quelquefois, pour regarder par ennui où en sont les choses politiques. Aussitôt ensemble, ils jettent là l'histoire de France et du monde, boivent vite ce qu'on leur apporte et se mettent à jouer ce qu'ils ont bu. C'est alors que le grand plaisir commence, qu'on les voit s'exciter, palpiter, sourire, frémir, éclater, plaisanter, se fâcher, vivre enfin et même avoir de l'esprit, animés, fouettés, fécondés par l'inattendu ! Comme au bout du compte, l'intérêt fait la morale, chacun cherche, et c'est le talent, à mettre ce qu'il doit sur le dos de son ami. Le moins chanceux prend tout ; ce n'est pas toujours le plus riche : les riches ont ordinairement du bonheur ; je ne dis pas cela pour vous les rendre suspects. Celui qui perd, quand

il paie, est de mauvaise humeur deux fois, à cause de l'argent et à cause de l'amour-propre; c'est pourquoi il paie tout juste, après avoir compté et contesté, sans rien laisser pour les garçons, pauvres mendiants en serviettes, obligés à dire derrière lui qu'avec ces messieurs on n'en fait pas pour les cartes; — dans certains cafés, ce sont les garçons qui fournissent les cartes : voilà le motif. — Les autres sont partis, sans vergogne, égoïstes et triomphants, raillant le vaincu comme c'est d'usage et de droit en ce généreux pays de France, ne s'informant jamais de la peine où, peut-être, ils ont laissé leur victime; songeant bien moins encore à l'honorer par l'offre d'une consolation quelconque : ce qui serait défaire toute l'économie du jeu. Qu'a-t-on voulu ? deux choses : une épargne et la mort du temps. Or, le temps a été tué et l'épargne est entière; donc il y aurait précédent fâcheux et violation du principe à proposer, conséquemment à s'exposer en dehors. On ferait de la dissipation.

Oui, on a tué le temps, et c'était la grande affaire! On a été mesquin, petit, misérable; on a eu des joies de crétin et des rages de marmot; on s'est fait les gros yeux pour un point mal marqué ; on s'est dit des injures pour une carte jetée à faux ; on a rusé, trompé, triché sans doute, tout jeu comportant des finesses qui frisent plus ou moins l'es-

croquerie. Mais outre que l'on a bu gratis, on a passé cinq ou six heures hors du monde réel, dans la banque des trèfles, l'aventure des carreaux, la cour d'amour des cœurs, l'empire romain des piques. Six heures, et deux pour les repas font huit, et huit de sommeil font seize de bonheur. Comme c'est bon de manger ! comme c'est bon de jouer ! comme c'est bon de dormir ! Les deux tiers de la vie sont sauvés, affranchis, remplis. Le commerce et les affaires prennent le reste ; la famille et les affections rien : pourquoi ressusciterait-on du temps si heureusement mort en faveur de ces cordiaux embarras ? Les enfants ont leur mère tant qu'ils sont petits ; ils auront la pension, l'apprentissage ou le comptoir lorsqu'ils seront grands. Quant aux affections, rapportent-elles jamais ce qu'elles coûtent ? Par qui est-on mieux dupé que par ses amis ? L'amitié, c'est du communisme, et le joueur de café est un honnête homme, monsieur ! Il préfère à ce délit le double-six *culotte*, avec six blancs dans son jeu : voilà qui est *plus sûr et moins trompeur*, selon la belle langue des tables de marbre. N'aimer personne et n'être point aimé, esquiver tout à la fois la reconnaissance et l'ingratitude, quoi de plus salubre d'ailleurs, et de plus recommandable, je vous prie ?

Il n'est pas indispensable d'ajouter que les ci-

toyens vivant dans ces raisons hygiéniques doivent également s'abstenir d'agitations d'un autre ordre. Les affaires publiques sont à leur égard comme si elles n'étaient pas ; de quoi ils se font fête. Au temps où chacun en avait l'obligation, on les voyait pour la plupart ne s'y mêler qu'avec une répugnance profonde : ce qui probablement nous explique l'espèce de furie qu'ils y mettaient. C'était, en effet, les déranger que de les appeler ; le service capricieux du garde national, l'extraordinaire fonction de l'électeur froissaient leurs habitudes, coupaient leur veine, brouillaient ou interrompaient leurs combinaisons, et les exposaient, chose grave, à n'avoir pas deux jours de suite le même partenaire. Or, comme dit Hamlet *(de Ducis)* :

On remplace un ami, son pays, son amante :
Mais un *vrai partenaire* est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux !

Et voilà ce qui explique de reste leur constant empressement à accepter toutes les cessations diverses de cette activité mal-plaisante. La démission civique étant pour eux la fin de nos maux, ils la donnaient immédiatement, sans regret ni ressentiment quelconques, touchés qu'on les rendît à leurs modestes ébats, et ne comprenant point chez d'au-

tres l'irritation, même passagère, que ceux-ci osaient quelquefois laisser paraître. Une seule, peut-être, en fait de mesures gouvernementales, eût été de nature à troubler sensiblement les esprits innocents de nos pontes limonadiers ; je veux dire l'interdiction de jouer le dimanche, comme elle existe si bien en Angleterre. N'ayez peur qu'un seul de ceux qui sont allés par hasard à Londres, cette année ou l'autre, ait oublié à son retour de nous signaler l'abstinence dominicale anglaise comme le plus odieux et le plus souverain des attentats. Et ce peuple parle de liberté ! s'écrient-ils. Notez en passant qu'ils commencent beaucoup chez eux à fermer boutique le dimanche. N'importe ! ils n'ont vu en Angleterre que le jeu défendu, et c'est assez pour leur satire. Ils jetteraient au feu la grande Charte et toutes les petites ; ils noieraient de leurs mains les vingt-sept Constitutions des États-Unis pour venger l'imprescriptibilité du piquet et des dominos. C'est leur goût, que voulez-vous ! comme à nos ouvriers le lundi. Supprimez à ceux-ci le dimanche comme jour de joie, faites-en un jour de jeûne ou de cimetière, si vous voulez ; mais ne touchez pas au lundi, qui est peut-être leur façon d'honorer le dimanche. Les échéances morales sont comme chacun les entend.

Cependant ce n'est pas impunément toujours

qu'on s'établit ainsi un besoin faux à côté des besoins vrais. Le mensonge arrive souvent à être le plus fort, à faire, par exemple, passer le jeu avant le manger et le boire : mais c'est peu de chose encore. Toute pente mauvaise implique dégringolade et chute. Nos hommes commencent par se décréter l'innocence devant le ménage, en prouvant, chiffres en main, que perte et gain compensés, leur dépense de café n'excède point l'importance d'une consommation permise. Etant ainsi écarté le reproche de dilapidation, ils proclament leur conscience sans remords et leur renommée sans atteinte. Puis ils vivent au café ouvertement et librement, permettant qu'on dise chez eux qu'ils sont là; souffrant même qu'on les y vienne chercher, au besoin, quand il s'agit d'une grosse affaire. On connaît des médecins entre autres, et des notaires, qui se font quérir ainsi. Quant aux marchands, c'est l'usage. Peu à peu, dans cette glissade, le café devient un domicile en dehors, de beaucoup préféré au domicile en dedans, où l'on noue des relations amusantes, qui rappellent la vie de jeunesse, où l'on se passe au besoin quelques liaisons anticonjugales, les seules qui soient raisonnables et saines aujourd'hui, parce qu'elles ne tirent jamais à conséquence, rarement à impôt : vous n'êtes point obligé de recevoir chez vous ceux qui les repré-

sentent, ni même tout à fait de les saluer dans la rue.

Quand ils ont fini de jouer leur café du matin, si le temps n'est pas mort tout à fait, ils devisent; ils s'apprennent, faute de mieux, comment va le monde. Il y a toujours là des hommes qui savent toutes sortes de choses; la difficulté serait peut-être comment et où se sont instruits ces forts esprits de taverne. Naturellement, les choses étant à l'argent, et les esprits aussi, nos joueurs jasent argent, bourse, fonds, actions, baisse, hausse, que l'eau leur en vient à la bouche. On a perdu ce jour-là, on a eu de mauvaises cartes; on est irrité. La conversation rend audacieux et fait qu'on ne voudrait pas donner tout de suite raison à la mauvaise fortune. Quelque *savant* se trouve parmi les amis, qui propose comme revanche de jouer peu de chose, un franc de consommation, *en cent cinquante*.... Cela va, dure et double jusqu'à l'heure du dîner d'abord. La consommation n'atteignant pas la somme jouée, le surplus est payé au gagnant. C'est le début, ordinairement sacrifié par ceux qui s'y connaissent. Le lendemain et les jours suivants, autre jeu, autre enjeu. La consommation, peu à peu, s'éteint et disparaît; elle devient une figure : une canette signifie cinq francs.... Révolution! Désastre! Voilà le buveur économiste, le compensa-

teur de *gloria*, tombé à l'état de joueur complet; la passion lui est arrivée tard, triste, maussade, épaisse, lourde et contrefaite, comme les amours âgées. On cite un fait important de ces habitudes calmes tout à coup transformées, de ces appétits tranquilles petit à petit exaltés, dépravés jusqu'à la fureur; c'est plus de 200,000 francs (12,000 francs de rente) perdus l'année dernière aux dominos par un bourgeois parisien. Trouvez-vous possible de se ruiner plus bêtement ?

A tout prendre, mieux valaient les jeux publics. C'étaient là des maisons suspectes et honteuses devant l'opinion, où l'on vendait le hasard de l'argent comme dans leurs voisines le hasard de l'amour. Jamais un homme *établi* n'eût osé se risquer là, surtout en plein jour : ce n'est pas le mal qui est le mal, c'est l'apparence. Et cependant, on doit le reconnaître, le jeu se faisait loyalement dans ces maisons : l'argent vous y était vivement et terriblement pris, mais non pas volé. Des dépouillés illustres ou obscurs erraient bien autour de vous, cherchant à vous apprendre les coups que leur avait enseignés la ruine, et vivant parfois de ces leçons amères ; mais voilà tout. Ils essayaient plutôt de vous mettre le doigt sur une chance que leur main dans votre poche, comme les hommes savants des cafés. Cette salutaire influence du pré-

jugé retenait toute l'espèce qui aujourd'hui succombe ailleurs. Comment dire chez soi, à son monde : — Je vais jouer ; si quelqu'un me demande, on me trouvera à Frascati ? — C'était impossible. Au lieu que l'estaminet est avoué, reçu, bien vu : c'est de la communication, de la communion, une honnête distraction. Les femmes mêmes ne blâment pas trop cela ; le café n'est jamais bon à la maison ; et d'ailleurs on est si exposé aux allants et venants ! où le pauvre mari fumerait-il sa pipe ? Et le jeu, hélas ! achève l'œuvre du tabac et de la bière, c'est-à-dire la désertion du logis, l'oubli du ménage, l'indifférence de la famille. Cependant, ô contradiction humaine ! nos joueurs mariés sont précisément les plus chaleureux champions de l'institution qu'ils trahissent.... Quel abîme toujours entre la parole et l'action !

Il est vrai que si les cafés sont fréquentés, les cours publics, les bibliothèques, les musées n'ont personne. Mais bah ! est-ce qu'on n'en sait pas toujours assez ?

Ne demandez non plus à ces gens ni charité ni compassion : pourquoi en auraient-ils ? Le jeu est un despote qui veut régner seul ; quand il s'est saisi de nous, il se fait notre souffle et court dans nos veines avec le sang. Voyez lorsque par hasard entre dans leur café un pauvre musicien, chanteur

affamé aux notes creuses et stridentes comme ses entrailles vides, artiste déchu que le malheur, la concurrence, le jeu peut-être, ont réduit à faire de son violon l'implorateur de l'aumône ! La misère de ce Bériot sans foyer a eu des accents déchirants, des grincements sublimes ; il a tout dit, et horriblement dit ce qu'on souffre quand on a faim ; sa pauvre âme déshéritée s'est roulée de honte et tordue de douleur devant leurs joies stupides ! il a fini, et silencieux, timide, tête nue, il tend tristement la main de table en table... Les buveurs lui donnent ; un fumeur dont il vient d'enrichir les rêves lui paie son extase avec un sou. Les joueurs, eux, le repoussent et le haïssent : ils ont maudit son entrée, ils ont parlé haut pour moins l'entendre ; il les gênait, les fâchait ; son incommode musique leur causait des absences ; c'est par lui que l'un d'eux a oublié de compter une tierce qui faisait soixante. — Il est insupportable, disent-ils, qu'on reçoive ainsi des mendiants ! Ce sont des étrangers, d'ailleurs, des Allemands, que la police devrait renvoyer chez eux ! Qu'ils aillent chanter dans la rue ! Je n'aime pas la musique, moi ! quand j'en veux, je vais à l'Opéra... Et puis deux sous, songez donc, Monsieur ! avec cela on intéresse une partie.

III

LE CANOT

« Aucun écrivain, *ni grand ni petit,* n'a considéré, sous le point de vue social et philosophique,
» l'influence que *le canotage* des jeunes gens de
« Paris a exercée sur *les vicissitudes de leurs*
» *finances, leurs relations de plaisirs, leur allure,*
» *leurs goûts et leur langage.* »

Ainsi s'exprime, sur un ton de douloureux reproche et d'indignation concentrée, l'auteur du *Manuel universel et raisonné du canotier*, l'illustre et non comparable Pierre Bidon, vieux loup d'eau douce, brigadier du *Zéphir*, lequel a dédié son livre à Jean Jean-Bart, flambart de la Seine et de la Marne. — Un *flambart* est, dans les romans maritimes, un corsaire, de même qu'en langue

canotière, le *brigadier* est comme qui dirait le second de la barque, venant après le patron ou *chef d'équipe*, plus noblement appelé *capitaine*.

J'ai quelque raison de supposer que *Pierre Bidon*, le vieux loup, et *Jean Jean-Bart*, le flambart, sont deux pseudonymes inspirés à l'écrivain, le premier par la modestie, le second par le respect. Je n'aurai point l'indiscrétion de fouiller ce mystère; j'essaierai simplement de soulager un regret. Le mérite me manquera, sans doute, mais non la bonne volonté, à qui tout doit paix sur la terre.

Un mot d'abord sur les commencements du *canotage*, puisque M. Pierre Bidon veut que cela se nomme ainsi.

Il y a quelque chose comme vingt-quatre ou vingt-cinq ans, dans la rue de Richelieu, en face de la bibliothèque qu'on surnommait *Royale*, une maison qui, j'aime à le croire, est encore debout, — ce qui est beaucoup dire, — servait de siége à deux industries différemment recommandables, l'atelier chimique de Mme Chantal et la Statistique morale de la France. Je ne parle pas d'un marchand de vins fins, autre chimiste en bouteilles, dont les fioles d'ébène à la coiffure écarlate tendaient au passant, du fond de la cour, l'amorce hardie de leurs étiquettes.

Le cabinet, — on ne disait pas encore les *salons*, —

de Mme Chantal était célèbre et rivalisait avec celui, non moins bien famé, de Mme Ma. Une crinière de ronces à pointes blanches s'y changeait en boucles brunes et soyeuses, le parchemin en corail, le pain d'épices en perles. Le blanc y devenait noir, et réciproquement, selon qu'il s'agissait de la barbe et de la peau; les cils, les *surcils*, les dents au besoin, y repoussaient. Fontaine de Jouvence aux naïades fraîches et sveltes comme des péris, laboratoire de parfums pétris par des doigts de rose, l'entresol de Mme Chantal eut à subir plus d'une fois les desagréments de son succès. Des perruquiers ignorants et jaloux calomnièrent l'innocente magicienne, et chacun se souvient encore comme nous de sa superbe réponse à un marguillier des Petits-Pères qui lui reprochait assez impertinemment de ne voir sortir que des jeunes gens de chez elle : — C'est vrai, Monsieur, mais vous remarquerez qu'ils y entrent tous vieux.

La *Statistique morale de la France* était une autre histoire, qui n'avait rien de rajeunissant. En ces temps précurseurs d'une révolution sans fruits, où nos esprits s'agitaient comme des bêtes à l'heure de l'orage, bien des nouveaux venus littéraires, fameux ou enterrés depuis, cherchaient leur vie turbulemment et difficilement; car la librairie à sept francs leur faisait mauvaise mine, comme au-

jourd'hui celle à quatre sous le fait à leurs successeurs. Plusieurs sentirent, par l'estomac, l'impérieux besoin d'être des politiques ou des historiens, au lieu de rester des poètes. Ils prenaient, ces pauvres bohêmes, la politique pour une science, et l'histoire pour une religion ! Un homme se trouva parmi eux, savant comme un Père de l'Église et bon comme un père de famille. Il était le plus âgé et le plus riche. Il avait un grand manteau bleu, je m'en souviens ; et de son beau pays, le Bourbonnais, des amis ou des parents lui envoyaient des pommes jaunes. Que de fois son grand manteau nous abrita en ces hivers terribles, lui entre deux de nous, comme une poule et ses petits ! Combien dînèrent de ses pommes, qui sans cela n'eussent pas mangé de vingt-quatre heures !

Émway un jour, jusqu'à tout oser, qu'une douzaine de Quinte-Curces affamés eussent ainsi fait de lui leur Providence et leur centre, le digne homme imagina de nous donner à écrire la biographie des Français et Françaises de distinction, divisée par départements. Ce n'était point une sottise plus grosse qu'une autre. On avait déjà les écrivains, il ne fallait plus que l'éditeur et le capitaliste. Tous deux furent découverts : seulement l'éditeur comptait sur le capitaliste, et le capitaliste n'avait pas de capitaux.

Ce qui fit qu'à peine commencée, la *Satistique morale de la France* succomba. L'inanition l'avait conçue, l'inanition la fit périr. Logique funèbre, et la même depuis Saturne.

Parmi les jeunes hommes si imprudemment et maladroitement venus au plus malsain des mondes, nous en avions un qui s'était proposé aux fins d'historier les navigateurs célèbres. Il avait vu le jour en Brie, où son père était un fermier grand faiseur de fromages; et sa prédilection marinière ne pouvait certainement résulter ni de son éducation ni de ses habitudes. Le père l'avait rêvé notaire : c'est le maréchalat du fermier, qui sait ce que les notaires coûtent. Peu lui faisait, qu'en jouant, l'enfant s'inventât un bateau dans une coquille de noix mâtée avec une allumette, et le lançât sur l'océan d'un baquet; il ne s'en disait pas davantage en voyant le gamin se pencher jusqu'à mettre salement son nez dans l'eau des mares pour regarder comment les canards se font des rames de leurs pattes et un gouvernail de leur queue. Le passant et les familles ne s'arrêtent pas ordinairement à ces vocations anormales, qu'ils traitent de travers d'esprit, de caprices malpropres ou de rébellion : le passant et les familles ont tort. La nature peut avoir des visées singulières, mais elle dit toujours ce qu'elle veut; elle prévient à tout coup les gens de ce que

chacun peut et de ce que chacun risque, de la destinée comme de la maladie. C'est à nous, qui sommes la société, de prendre garde aux bonshommes sur le mur, aux figures sur le sable, à la chanson dans l'air, au teint pâle, aux yeux rouges : c'est à nous de chercher l'hygiène et la gymnastique de l'esprit et du corps. Mais qui va penser à cela dans l'erreur sacrilége et mortelle où nous vivons, que les hommes sont faits pour la société, non la société pour les hommes ?

Cependant l'épreuve du saute-ruisseau ayant démontré que le notariat n'allait point au petit, notre père se rabattit sur la banque. C'est beau aussi, la banque : l'homme de la terre sait que l'argent est le souverain. On mit donc le jeune fromager en apprentissage de finance et de haut commerce dans la célèbre école spéciale que tenait alors M. Destaillades, rue Saint-Antoine, hôtel Sully. Or, le Briard n'avait pas mieux mordu à Macculloch qu'à Delvincourt ; Say lui-même, le grand Jean-Baptiste Say, l'avait trouvé froid à ses fantasmagories économiques. Il s'était borné à apprendre l'anglais, langue universelle du marin ; il avait lu soigneusement Forbin, Duguay-Trouin, Jal, Corbière, Cooper, et de l'argent du reste il s'était acheté un bateau appelé le *Grand-Sagamore*, qu'en raison de ce baptême, il avait peint et tatoué de

tout plein de soleils, de serpents, de lunes, de perroquets et d'étoiles. C'était fort joli. Il demeurait là-dedans le dimanche et d'autres jours aussi, vivant de pain et buvant à la rivière, quand il ne mangeait pas à l'école, ce qui lui arrivait souvent, à cause des torts qu'il se reconnaissait envers M. Destaillades et son professeur Blanqui.

De façon que, un beau jour, il fut mis tout doucement dehors, sans prix ni diplôme. Pour quoi sa mère pleura et son père le maudit : deux manières différentes d'exprimer le même chagrin. Maudire, en langage paternel, signifiait couper les vivres; mais la mère a porté l'enfant, le père n'obtient jamais qu'elle entende la punition ainsi. La nôtre envoyait au mauvais sujet bien-aimé du fromage, des confitures et du linge. Un jour qu'il y avait chez nous festin de côtelettes, — les biens viennent toujours ensemble, — il nous apporta ses confitures et son fromage; c'était sa bienvenue : il avait mis le linge en gage, on ne disait pas encore *au clou*. Une pauvre fille sans parents, ouvrière de l'entresol, nous faisait le ménage; elle était tombée sur notre carré on ne sait comment ni d'où. Elle était triste ce jour-là, et elle pleurait. La portière avait été mauvaise pour elle, et injurieuse. C'était par jalousie, à cause du ménage : les ménages appartiennent aux portières, dans les maisons; c'est

connu. Donc celle-ci avait ordonné à la pauvre enfant de lui rendre tout de suite un réduit sous les toits, où elle couchait sur des paniers ; de sorte qu'elle ne savait plus où aller. Elle nous le dit. Or, nous avions fait d'elle une sœur à nous tous, loyalement, sans malice ni préférence, misère pour jeunesse, jeunesse pour misère. Nous l'envoyâmes emprunter des dominos et nous jouâmes à qui se chargerait de lui trouver un asile. Le marin perdit. Un sourire se fit alors dans les pleurs de la petite : c'était le marin qu'elle aimait le mieux de nous.

Ce fut ainsi que Paris eut son premier canotier et sa première canotière. Nous dirions bien aussi que le *Grand-Sagamore* avait été le premier canot ; mais des archéologues du genre soutiennent qu'il y avait déjà le *Belzébuth*. Je n'ai pu vérifier leurs prétentions : en conséquence, je ne les contesterai pas. C'est la fin, non le commencement qui importe.

Aujourd'hui, le canotier de la *Statistique morale* navigue sur les mers lointaines ; sa vocation était vraie. Il a un grand navire et il est riche. Aussi sa famille est fière ; elle se dit, grosse d'espoir, que l'amiral Baudin a été capitaine marchand. La canotière est toujours la ménagère du canotier et l'attend, quand il revient, dans une jolie maison par là-bas, vers Honfleur, dont la porte en ogive,

et s'arrondissant par le milieu pour se rétrécir car-rément à la base, représente exactement un [illegible] mis debout. Toute la côte de Grèce connaît [illegible]. On montre la chose aux voyageurs.

Aujourd'hui aussi, par bonheur ou malheur, — c'est au goût ! — l'exception est devenue une po-pulation. L'aventurier modeste dont nous avons esquissé l'histoire serait assurément étonné des petits que le temps lui a faits. Pour une loi de na-ture patiemment et stoïquement obéie, que de fantaisies par mauvais hasard ! que de vocations par imitation ! Combien jouent là au matelot, comme ailleurs nous avons joué au grenadier de la garde ou au lancier polonais ! C'est assez une manie fran-çaise, au reste, de prendre toujours sous leur face outrée les fonctions que nous nous attribuons ; de mettre une charge à nos rôles et la queue rouge à nos costumes, et d'être sérieux dans nos [illegible] comme des enfants qui se croient terribles en fai-sant *hou !* à leur bonne. En 1840, M. Thiers étant ministre, nous avions si fort envie de manger l'Angleterre, aujourd'hui notre alliée côte à côte en ces mers méchantes, que des patriotes du [illegible] commirent le singulier anachronisme de proposer l'établissement d'une compagnie de corsaires natio-naux pour *l'extermination du commerce maritime de la Grande-Bretagne*. Les [illegible] [illegible]

réunirent sous le vent de ce projet moyen-âge, et dans un déjeuner où les bouteilles partaient par bordées, ils souscrivirent cinquante mille francs, plus un équipage pris dans leurs rangs. Albion n'aurait eu qu'à se bien tenir : qu'en dites-vous?

Oh ! si nous brillons, ce n'est point par la modestie, veuillez m'en croire. Ainsi, Pierre Bidon, notre auteur, prétend qu'en principe, — le meilleur marin de haut bord n'est plus sur la Seine qu'un *mateluche* maladroit — (p. 75). C'est possible, mais j'en voudrais la preuve. L'habitude nécessaire de faire prendre un pilote de rivière aux navires qui remontent la Seine est pour quelque chose, j'en ai peur, dans cette maxime audacieuse. Resterait toujours à savoir quelle figure, en haut bord, feraient nos matelots parmi les *mateluches*. Mais je prends aujourd'hui les choses comme M. Bidon : je veux bien que le canotage parisien soit appelé à devenir une institution nationale. Pourquoi alors ne pas lui donner sa tournure, son caractère, son aspect propres? Du goût, par exemple, artistes? de l'élégance, messieurs? de la jeunesse, enfants de Paris? Pourquoi vous en tenir à la contrefaçon fagotée, enrhumée, rouillée, des vieilles rengaînes matelotières? Toujours le *voyage de Paris à Saint-Cloud par mer*, donc? Est-ce que bien se comporter sur l'eau implique absolument qu'on aime à *chiquer?* Ne peut-on

gouverner une *équipe* et tendre la toile au vent qu'à condition de culotter des pipes et de boire du vin bleu? — Les *matelots*, dit le maître, doivent savoir supporter tout et ne pas tenir à ce qui est bon. — Sans doute, quand il n'ont à jouir que de ce qui est mauvais. Mais sommes-nous des matelots? Faisons-nous le tour du monde avec trois ans de biscuit changé en vers, et de viande salée tournée en savon? Non pas : nous faisons le *tour de Marne*, une affaire de quelques heures, j'imagine. Ce n'est pas là une carrière qui vaille un apprentissage si rude. Mal vivre par système? laissons cela aux religieuses et aux malades. L'exercice du canot est excellent; il met les muscles en jeu, élargit la poitrine, dégage et déploie les poumons : est-ce uniquement pour que nous fumions plus de *caporal* avec moins de danger? N'aspirons-nous le grand air, ne nageons-nous en grande eau que pour l'ineffable joie d'engloutir impunément du *piqueton* jusqu'au *gobichonnage majeur*, jusqu'à *prendre une bitture*? Nous nous faisons, en vérité, plus bêtes que nous ne sommes.

Je crois très-fermement, quant à moi, qu'on peut devenir un batelier d'agrément fort présentable sans arborer à ses reins la *salopète*, vêtement ridicule comme son nom mal sonore et malpropre, et qui n'a pas même sa raison d'être, puisque nos

flambards chaussent en outre le pantalon de toile à voile. La salopète représente l'antique *braie* du marin dieppois, telle que jadis Bocage et Guyon nous la firent voir au théâtre de l'Ambigu, dans *Ango*. Seulement, au temps d'Ango, le matelot n'avait pas de culottes l'été, et la braie lui servait de jupon, comme aux boulangers quand ils se reposent de pétrir : ce qui donne à croire qu'on la lavait quelquefois, propreté sévèrement interdite à la salopète de nos jours. Plus vous êtes sale, plus vous êtes beau ! J'affirme aussi qu'il serait imaginable de se mettre sur la tête quelque chose de mieux que le *toquet*, coiffure des charbonniers de Newcastle, laquelle ne garde de rien ni les yeux ni les oreilles, ni le front ni le cou. Passe pour la *vareuse* et le *caban*, si forçat qu'ils aient l'air ; passe pour les longs bas de laine dans des brodequins larges et forts : l'eau douce mouille moins longtemps que l'autre, mais la pluie mouille autant ici que là.

Pierre Bidon propose, dans son *Manuel*, des conditions capitales d'admission qui sont bonnes à savoir. — Ne seront point reçus, dit-il, les *abstèmes*. — Un abstème est un homme qui ne boit pas de vin. Des capitaines de chez nous ont fait le tour du monde, et n'ont jamais bu que de l'eau : des *mateluches !* — Ne seront point reçus *ceux que la fumée de tabac incommode*. — Décidément,

il faut que la régie ait une influence dans l'affaire. Quel amour effréné du tabac ! Un chapitre entier, s'il vous plaît, le sixième, pour la description, la conformation, la préparation, la glorification, la déification du *brûle-gueule*, et par-dessus, l'épreuve que voici : — Respirer pendant dix minutes, et sans avoir mal au cœur, une atmosphère épaisse à couper par tranches, dans une pièce où fument et boivent cinq à six loups de rivière. — *Nota.* Le tabac doit être de pur caporal, et la liqueur de la bière ou du *vin d'Argenteuil.* La densité de l'air se pèsera au moyen d'un nouvel instrument nommé *toximètre* (autrement dit *pèse-poison*). — Est-ce une satire ou un vœu ? Hélas ! il y a sur les flottes des *mateluches* d'amiraux qui n'ont jamais fumé. Savoir nager vaudrait peut-être mieux, et nous ne voyons pas cependant que ce soit de rigueur chez les salopètes. En 1847, au pont d'Asnières, un jour d'été, un marchand de tableaux fort gai, pêchait en compagnie d'un peintre, M. D... tragiquement enlevé aux arts. Un canot, monté de cinq hommes d'équipe et portant quatre femmes de passage, descendait la Seine et gouvernait si mal, qu'arrivé à la seconde arche du pont, il s'arrêta droit, collé à la pile, tout debout, par le courant. Hommes et femmes tombèrent à l'eau, nécessairement, avec de grands cris d'abord et plus rien ensuite. Le pein-

tre était de ceux que fort peu d'événements remuent. — Diable ! dit-il cependant à l'autre d'un air contrarié, ils m'ont fait manquer une ablette ! — Puis, retirant sa ligne étourdie : — Est-ce que vous y allez ? — demanda-t-il négligemment. — Le marchand de tableaux s'était déshabillé et quêtait déjà sous l'eau, à quatre pattes, comme un chien de Terre-Neuve. Le peintre alors ôta son paletot, son chapeau, sa cravate, ses bottes, avec méthode, ainsi qu'il faisait toutes choses, et se mit à la nage gravement. Le patron du canot avait cependant gagné le bord et se séchait tout seul au soleil, sans plus de souci. Aidés de quelques promeneurs d'eau, nos deux amis repêchèrent l'équipage et les femmes, même un chapeau de paille qui avait quitté sa jolie tête et flottait au loin comme un fou. De tous ces *marins* il n'y avait que le patron qui sût nager, et il gardait son savoir pour lui. Il y perdit ce jour-là l'estime et la tendresse de sa canotière.... Car, à ce propos, il faut bien dire ce que quelques-uns ont fait de la femme dans leur vie sans signification, sans morale et sans but. Ce n'était pas assez pour ceux-là d'avoir, comme on fait à terre, sacrifié la grisette à la lorette, le cœur au caprice, l'amour au trafic ; il fallait encore que, dans leurs mains poissées, la pauvre fille devînt une *canotière finie*, c'est-à-dire une femme moins

la grâce, quelque chose d'androgyne comme une amazone et d'inhumain comme une cantinière, qui porte des culottes, fume, boit, jure et ne rougit plus. Il fallait, pis que cela, honte des hontes! mettre la canotière en commun pour toute l'équipe, en faire une galanterie en commandite à plusieurs, à l'un pour la nourriture, à l'autre pour le logis, à celui-ci pour les bottines et le chapeau, à celui-là pour les robes, à un autre pour la comédie et le festin. Economique et commerciale manière d'entendre l'association! Touchante initiation aux grandes fraternités philosophiques! C'est ainsi que les mœurs générales déteignent sur les amusements. Et c'est qu'ils s'en arrangent et s'en vantent très-bien! Ils ont chacun son jour, comme pour une loge! Ils trouvent cela spirituel! Ils appellent cela faire de la *vie de Bohême!....* Qu'en dites-vous, Mürger? La vie de Bohême, qu'ils ne connaissent pas, est la vie d'affection et de communion, non point de cynisme en troupe et de mépris renvoyé. De quoi communient-ils, ceux-ci, à moins que ce ne soit de tabac?

D'autres sont mariés déjà, tout jeunes, et ils embarquent *crânement* leur femme et la sœur de leur femme. C'est l'idéal du genre. Comme la vie de bord est la liberté à bord; comme la liberté à bord consiste à voir, faire et dire sans émotion ce

qui peut taquiner, froisser, irriter et effaroucher ses semblables, en toute langue et tout geste, à charge de revanche immédiate, je vous laisse à penser si les pauvres femmes en supportent !

La canotière, entre autres offices, et qu'elle ait de la voix ou non, sert de dessus dans l'horripilant orchestre de la navigation en troupe et de la descente à terre. Des cris et des choses comme si Saint-Lazare et La Roquette, ces deux maisons où l'on *corrige*, faisaient chorus en liberté. Je renvoie ceux qui pourraient croire ici que j'exagère, à ce que dit Pierre Bidon lui-même des *engueulements* de la rencontre (p. 72 et 73 du *Manuel*). Il fallait bien, ô pauvre jeunesse, ressusciter le *Catéchisme poissard*, mort et pleuré depuis la Restauration. On y est parvenu, grâce à des vieux, tout honteux, qui avaient gardé la tradition. La descente à terre est moins épicée ; l'abord aux *renseignements* (lieux où l'on *gobichonne*) admet plus de réserve, surtout quand il s'y montre du gendarme et du sergent de ville. Mais si l'on s'amuse moins, on pose davantage ; on fait là de la persécution et de l'*embarras*. Vous y voyez des clercs d'avoué en lunettes marcher sérieusement, pieds nus, dans les jardins, une hache à la ceinture, tenue du pont dans les gros temps et le combat ; d'autres qui font la ronde une lanterne à la main, en plein jour,

comme Jeannot. Les tables se garnissent de *bouffardes* émérites ; — car le premier souci de tous ces grands preneurs d'air consiste à empoisonner celui qu'ils respirent ; — et vous entendez raconter les faits magnifiques du *battage*, une façon fraternelle de noyer le passant, par histoire de rire. Toute vraie salopète marche là en se dandinant, par habitude du *roulis* de son *vaisseau*, et parle un dialogue prétendu technique, à rendre stupides les vrais marins. *Bœuffer* pour *ramer; piger* pour *dépasser ; moussaillon, fifrelin, muffeton, miaule*, pour *novice, profane, bourgeois, monsieur. Flambard*, un mot qui sent la torche et le couteau, veut dire *bon pilote*. Tout un argot, enfin, tout un *bagou* barbare et vieux même à Bobino ! Quelle singulière manie, entre nous, de déguiser en ces laideurs son visage, sa tournure et sa langue, un pauvre jour ou deux par semaine ! Quelle rage de jeter ainsi à l'eau et ce qu'on a et ce qu'on n'a pas, son argent et son esprit ! Que peut donc gagner un homme, après tout, à ce carnaval d'été, à ce bastringue sur la rivière ? Quelles richesses ajoutées à son intelligence, quand il sait, ce commis, que *babord* est la gauche, et *tribord* la droite ; que *nager* c'est ramer; *endurer*, tenir la rame immobile ; *scier*, ramer à rebours ; crier *stop !* dire d'arrêter ; *hô*, appeler ; *haye*, répondre ! Quel profit et quel

orgueil de montrer, le lundi, ses mains enflées, épatées, enclochetées, roidies, parce qu'on a glorieusement, le dimanche, patiné la toile et l'aviron en chantant : *Oh... hisse! Oh... ride! Oh... gâle!*

Convenons-en, tout cela n'est pas gai. J'aimais mieux les idylles de Paul de Kock, les parties d'âne à Montmorency et de cheval à Romainville; on courait plus, on buvait moins, on ne fumait pas; on était poli avec les femmes. L'ancien *calicot* lui-même, cette patriotique caricature à éperons et moustaches, cette culotte de peau en coton, me semblait d'une folie plus divertissante.

Nous avons eu de la langue ; voulez-vous un peu de poésie? Ecoutez le *Chant du soir du Gibbon* :

Si dans un jour de ripailles
Notre canot chavirait,
Si au fond de ses entrailles
La Seine nous recevait,
Sur les bords du noir Cocyte,
Chahutant le vieux Caron,
Nous *l' fich'rons* dans sa marmite,
Et nous le remplacerons, etc., etc.

Une ronde pour descendre à terre; l'*Union des canots :*

Quand on entend l' refrain
D'un infernal bousin

Cent fois pis qu' le sabbat,
On dit : L' *Gibbon* est là !
La rifla, fla, fla, etc.

On dit que le *Véloce*,
Ce joyeux canotier,
Quand il va fair' la noce,
C'est avec un d'mi-s'tier.
La rifla, fla, fla, etc.

On dit que le *Rôdeur*
Est le meilleur marcheur ;
Il emploie des *chameaux*
Pour tirer ses cordeaux.
La rifla, fla, fla, etc.

Et autres. Quel goût fin ! Quel sel blanc !

Nous ne disons point ceci pour tout le monde, bien s'en faut. On aurait tort d'y voir un parti pris de blâme absolu. Les fous n'empêchent point qu'il y ait des sages, ni les crasseux de la propreté. Nous savons que des mariniers amateurs, qui volontiers chercheraient à moraliser leurs plaisirs, tiennent pour fort élevée l'institution du canotage de la Seine. Ils y voient en premier lieu un encouragement à la construction navale. — Ainsi, disent-ils, notre goût ou notre marine, comme vous voudrez, donne déjà du travail à quinze chantiers au moins. — Que cela soit, nous l'acceptons certainement, bien

que les constructions de luxe aient à nos yeux un mérite fort restreint : la mode viendrait demain d'aller dîner l'été dans les plaines, au lieu de dîner, comme aujourd'hui, dans les bois, que ce serait sans doute un encouragement à la construction des tentes. Et après ? Si nous avions de Paris à Rouen seulement un large et profond canal qui fît du port Saint-Nicolas un port de mer, à la bonne heure ! Mais nous n'avons point ce canal. Laissons donc Rouen pour ce qu'il est, et Paris aussi ; la Manche pour les navires, et la bosse de Marne pour les bachots. La Seine compte aujourd'hui plus de cinq cents canots, dûment nommés et baptisés, et la *Société des Régates parisiennes* se promet d'en doubler un jour le nombre. C'est intéressant, sans contredit, pour aller par eau où l'on allait par terre ; les *coucous* du Cours-la-Reine et de la place de la Bastille n'ont jamais, de leur vivant, déployé de plus imposantes lignes. Nous avons des coureurs habiles, de vrais *clippers*, c'est reconnu : les canotiers parisiens ont su se faire un nom au delà de leur littoral. Mais, hors l'agrément qu'ils y trouvent, à quoi cela sert-il ? De quoi se vante-t-on ?

Il y a mieux à faire, sans contredit.

Ainsi, la *Société des Régates* pourrait être une institution. Les membres qui la composent courent et font courir pour des prix décernés ; tout en est,

bateaux, canots, yoles, gigs, skiffs, wherrys, godilles, etc. C'est un grand amusement, et dont il résulte des gobichonnages formidables. Mais en 1853, elle a fait plus ; elle est venue au secours de l'infortune. Un batelier, Duiff, s'était noyé à Rouen, dans une course : les *Régates parisiennes* ont envoyé leur offrande à la veuve de Duiff. Voilà qui honore une société. Pourquoi donc celle-ci, qui paraît sérieuse et bien fondée, n'emploierait-elle pas une part de son influence et de ses ressources à des œuvres grandes, fécondes? Nos côtes voient se perdre des enfants de marins pauvres, dont le génie, enseveli sous la misère, ne demandait peut-être qu'un peu d'éducation pour resplendir : ne serait-il pas glorieux de vous faire les sauveurs de ces chefs d'escadre étouffés, canotiers parisiens? Pourquoi, marins de la Seine, ne point créer un fonds de secours et de mutuelle assurance dans cette rivière aux folles courses, que tant de ponts labourent, que tant d'écueils fleuris parsèment, où c'est la barque du moins riche qui se brise toujours la première?

Faites cela ou quelque chose de semblable, et vous voilerez de bienfaisance et d'honneur des ridicules que nous ne demandions pas à voir. Vous aurez tiré une morale du canotage parisien, ce délassement excentrique inspiré aux jeunes cloîtrés

de nos comptoirs et de nos bureaux, par le besoin d'air et de liberté. De leurs fours de labeur du jour, ils passent le soir au four de l'estaminet. L'estaminet les tue, ils le sentent; ils en sont pâles et tremblants tous les jours; mais c'est si bon! Comment s'en passer? Ils l'ont mis en bateau et l'ont lancé sur la Seine. C'est toujours un peu plus sain. Voilà pour le besoin d'air.

Quant au besoin de liberté, le canot est comme le fiacre des jours gras; le caban du canotier représente la veste du vieux *malin*. Cela vous transforme tout à coup le plus charmant des commis, la fleur des pois du *Petit Saint-Thomas* ou des *Villes de France* en une sorte de butor volontaire, disgracieux, puant et mauvais à plaisir. Cela permet de tout dire et de tout faire, habit, chemise et convenance à bas, bellement, *crânement*, grossièrement, tant qu'on veut, avec ce qu'on veut, de l'esprit même, si l'on peut. Cela fait qu'on braille, qu'on s'éraille et qu'on se débraille, dans une débauche de tapage à en rester muet six jours, par régime; cela fait qu'on est *équipemard*, et *chicard*, et *flambard* à mort, qu'on se lance, qu'on se lâche, qu'on *loupe*, qu'on *gouape*, qu'on *soiffe*, et surtout que l'on peut, ô délices! joie des rois! café des dieux! *embêter* carrément et impunément son ennemi le bourgeois, qui, toute la semaine, nous avait

embêtés sous sa carapace de pratique ou de client. Ce qui explique aux pêcheurs à la ligne l'abomination que le canotier professe pour eux d'abord, et pour l'embarcation dite *de famille*, toue aux contours de cuisinière, où voguent civilement des *miaules* peignés, en manches de chemise et gilet jaune. Qu'une pareille *commode* s'aventure dans les eaux de nos salopètes, c'est du ricanement, de l'*engueulement*, du *taonage*, du *battage* à mort! Ils se jetteront bravement à l'eau pour retirer le bourgeois chaviré, mais quant à l'empêcher d'y tomber, prenez garde!

C'est tout simplement enfin, n'en déplaise à Pierre Bidon, le plaisir maniaque de vivre *en dehors,* coûte que coûte. Par misanthropie? Non, puisqu'ils vont rassemblés. Il est clair que nous n'avons rien dit ici d'un grand nombre d'exceptions louables, et notamment du canotier solitaire, promeneur taciturne entre sa pensée et le ciel. Nous le plaignons, celui-là, et nous l'envions aussi. Comme les soupirs s'exhalent bien dans les airs! comme les larmes tombent adoucies dans les eaux!

Mais si ce n'est pas de la misanthropie, jeunes gens, qu'est-ce donc?

IV

LE POURBOIRE

Pourboire est défini par Boiste : *petite libéralité en signe de satisfaction; — petite récompense au delà du prix convenu ;* — ce qui tout d'abord veut dire qu'un pourboire est une rétribution volontaire, une générosité facultative résultant de la circonstance ou de la bonne humeur, et ne saurait justement être imposé en quoi ni à qui que ce soit.

Sur ce point déjà, la coutume et l'usage, dangereux appareils où se pervertit tout ce qui ne s'y perfectionne pas, ont singulièrement changé la valeur, méconnu les intentions et trompé la religion du mot. *Pourboire* est devenu synonyme de *obligation supplémentaire, —charge par surcroît, — dé-*

cime de guerre. Le pourboire entre d'avance dans tous les calculs de frais de revient, de transport, de conditionnement, de mesurage et de pesage. C'est comme le papier que l'épicier ajoute au sucre et la fruitière au beurre; c'est une sorte de réjouissance dans la boucherie des transactions; et si l'on éprouve de la satisfaction, c'est communément à s'y soustraire, non pas à le donner. Il en est de cela comme des étrennes et des gratifications de fin d'année, qui ont été d'abord conditionnelles et arbitraires, puis ont fini tout doucement par devenir une rente que les uns paient et que les autres reçoivent; sans rien faire, les uns ou les autres, pour la reconnaître ni la mériter jamais. Ainsi l'homme du chemin de fer vous apportera une caisse endommagée, l'homme du roulage une barrique fêlée, l'homme des transports par eau un colis en retard de huit jours; et tous les trois vous demanderont pour boire. De même que votre employé intempérant ou inepte vous citera fort bien devant le juge en paiement de sa gratification suspendue. De même que le cocher de fiacre vous malmènera et vous cahotera; le garçon de l'hôtel tachera vos habits, cassera vos boutons, coupera et brûlera vos bottes; le garçon de café ne vous donnera pas le journal; le garçon du restaurateur laissera tomber dans votre potage quelque chose de triste et vous

fera honte, si vous n'honorez tous ces messieurs de votre *aumône*. Car le pourboire n'est que cela : c'est tout bonnement la mendicité passée dans les mœurs.

Le mot, pris dans son sens le plus simple, est d'ailleurs un mot vil, à signification basse, et qui sent son ivrogne. Il n'est pas sous-entendu que la demande du pourboire implique la satisfaction d'un besoin, ce qui serait à l'occasion parfaitement respectable ; la preuve, c'est que jamais on ne vous demandera *pour manger ;* on aurait peur de vous donner à penser qu'on ne travaille pas assez pour vivre, que le maître est avare ou que les parents sont méchants : on a sa dignité ! Demander à manger est défendu, au reste, et messieurs les sergents sont toujours aux trousses du pauvre monde. Mais à boire, conséquemment *pour boire,* c'est une autre affaire ! Manger peut signifier avoir faim ; boire ne signifie pas avoir soif. — Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, c'est, Madame, ce qui nous distingue des autres bêtes, dit Grippe-Soleil à la comtesse Almaviva. — C'est si vrai que nulle part, à peu près, dans nos rencontres ou nos visites, nous ne sommes invités à manger ; mais nous le sommes volontiers à boire. En nous faisant la politesse du *rafraîchissement* à toute heure, on salue en nous le roi des animaux.

Donc, l'homme qui nous demande pour boire reconnaît implicitement ne nous demander ni son nécessaire ni son dû, le pourboire étant toujours en dehors du salaire. Je me souviens qu'en 1832, contemporainement au choléra-morbus et aux journées de juin, des mendiants bizarres, à la tournure vendéenne, parcouraient la petite banlieue de Paris et sonnaient aux portes des maisons de campagne en criant : *L'aumône!* Si vous, l'habitant, touché de compassion ou de peur, leur apportiez du pain ou quelques débris de garde-manger, ils vous disaient avec indignation : — Ce n'est pas à manger qu'il me faut ; c'est l'aumône! Donnez-moi de l'argent, *carliste!* — De même, lorsqu'un homme de peine ou de commission quelconque vous demandant pour boire, vous lui offrez non pas d'aller à la pompe, comme faisait aux siens le père Allaire de Guernesey, mais naïvement de boire un verre de vin, il y a gros à parier que cet homme pourra vous répondre : — Je ne vous demande pas à boire, mon bourgeois; je vous demande pour boire. — Voilà l'idée. *Pour boire*, c'est-à-dire pour aller boire à ma fantaisie, où je voudrai et ce que je voudrai. — J'ai travaillé, je vais boire. Je tâcherai de trouver un ami : nous boirons d'abord le pourboire, et puis après, on verra!

Eh bien! étrennes, pourboires, gratifications,

tout cela, je le répète, est passé dans le sang social, et si complétement, qu'aujourd'hui nul ne sait où commencent ni où finissent ces affectueuses façons de couper la bourse aux gens. Pour ne parler que d'une seule, qui ne se rappelle l'irritation mauvaise dans laquelle nous font vivre les derniers jours de l'année? Des citoyens à qui vous n'avez jamais eu directement affaire, que vous n'avez peut-être jamais vus, viennent tirer votre cordon et vous souhaiter le bonheur, pour quoi ils seraient bien aises de boire à votre santé. C'est le suisse de la paroisse; ce sont les bedeaux, les sonneurs, les enfants de chœur... Au moins ceux-là sont-ils convenables et de bon goût, puisqu'ils appuyent leur vœu d'un morceau de brioche : offrande symbolique, en ce que la brioche pousse à boire. Ce sont aussi les fumistes, les vidangeurs, les ramoneurs, les gaziers, les lampistes, tous industriels dont le travail vous intéresse sans doute, mais qui ont à compter avec le propriétaire, non pas avec vous. C'est le facteur de la poste aux lettres, faisant à sa pudeur le bouclier d'un almanach, pauvre fonctionnaire que sa riche administration réduit à spéculer ainsi, faute d'une rétribution suffisante. Puis les contributions spéciales appartenant à chaque état, depuis celui du dîneur en ville jusqu'à celui du dîneur à dix-huit sous, depuis le grand seigneur ad-

ministratif jusqu'au surnuméraire, depuis mon colonel jusqu'à mon tambour, depuis M. Rothschild jusqu'à son cocher. Et tout cela veut dire de l'*argent*, ni plus ni moins. Jupiter-Argent, quel grand dieu tu fais ! Il était resté, à ma connaissance, un homme fidèle au pourboire en nature, le sonneur de cloches de Rozoy-en-Brie. Chaque année, à la Toussaint, il s'en allait par la paroisse, voiturant un immense broc dans lequel, en l'honneur des morts qu'il avait sonnées, chaque vivant versait du vin, qui du mauvais, qui du bon, qui du jeune, qui du vieux, qui du blanc, qui du rouge. A la bonne heure ! Aujourd'hui, hélas ! le sonneur de Rozoy a dédaigné ce pot-pourri fraternel : il aime mieux deux sous par tête, dont il amasse. Tout s'en va.

Voyons maintenant le parti que les gens savants dans la matière peuvent tirer du pourboire proprement dit. Chacun sait que chez tous les teneurs de lieux publics, maîtres d'hôtel garni, restaurateurs, marchands de vin, limonadiers, décrotteurs et autres, il y a sur le comptoir ce qu'on appelle un tronc. Dans le tronc, coffre cylindrique en métal, fendu en haut, fermant à clef, sont versés les pourboires. Nous ne dirons rien des maisons petites et vulgaires, cabarets borgnes, tapis francs, etc., où le pourboire tombe tout entier dans la poche du chef de l'établissement, celui-ci étant à la fois son

propre maître et son propre garçon, et vous le faisant bien voir quand il ouvre sans façon le tronc, à défaut du comptoir, pour vous rendre votre monnaie. Parlons des maisons dites *comme il faut*, dans lesquelles le pourboire s'exécute en forme et moins naïvement.

Partout à peu près, hôtels, restaurants ou cafés, le pourboire représente en général de cinq à dix pour cent de la recette; ainsi, une maison faisant 200,000 francs d'affaires annuelles, le tronc y ajoutera de 10 à 20,000 francs et quelquefois plus. Nous disons que le pourboire *ajoute* cette somme aux recettes, parce qu'il y aurait beaucoup d'innocence à croire que le contenu du tronc va tout entier et tout droit aux gens de service. Allons donc! que feraient-ils de tant d'argent? Dans beaucoup de villes, le maître d'hôtel marié prend de cela une part pour sa femme, une part pour ses enfants, une part pour les grands parents quand ils l'aident, une part pour lui-même et enfin une part pour la *casse*. Le reste va aux domestiques. C'est ce qui explique la prédilection de ceux-ci pour les hôtelleries célibataires.

Cette façon de partager le produit de la bienveillance publique est malhonnête et sotte. Il en résulte que, les domestiques n'étant pas tous des *oncle Tom,* la marchandise de l'auberge *coule* vo-

lontiers, gaspillée au profit des voyageurs généreux et assez adroits pour témoigner à M. Pierre ou à Mlle Fanchon une reconnaissance *en dehors.* — Pourquoi, se disent les raisonneurs de l'écurie et de l'office, servirions-nous si bien les intérêts d'un maître qui nous vole? Heureux quand ils s'arrêtent au gaspillage, et ne poussent point leur pernicieuse logique jusqu'à ceci : — Tu me prends mon bien, donc je puis te prendre le tien!

Il faut être patriote et juste ici : l'usage dont nous parlons pourrait bien être venu d'Angleterre. Dans ce pays du grand commerce et des entreprises hautes, où tant de moyens de gagner l'argent ont été inventés et perfectionnés, le pourboire existe, non pas humble et à demi facultatif encore comme chez nous, chétifs apprentis, mais à l'état d'impôt reconnu, proportionnel et direct. Le service des hôtels en Albion, comme celui de toutes les habitations publiques, sédentaires ou flottantes, est dirigé par un fonctionnaire qui s'appelle le *steward* (prononcez *stioucurde).* Ce surintendant des cuvettes paie d'ordinaire le blanchissage de toute la maison ; il paie aussi les gages aux femmes de chambre et aux bas officiers du service, pour quoi il a le droit de frapper le voyageur comme il convient : tant pour la table, tant pour le lit, tant pour l'attente, tant pour les habits. La chaussure exigeant des

soins vils, ne regarde pas son Honneur ; elle a un entrepreneur à part.

Je revenais d'Angleterre, et j'étais arrivé à Douvres au milieu de la nuit pour attendre le paquebot de Calais. Je pris une chambre à *King's Head* (la Tête-du-Roi), très comfortable et très-hospitalière maison. Je ne me couchai pas et n'ôtai point mes bottes. Le matin, ayant payé ma dépense et le steward, je m'acheminais vers le bateau, me croyant parfaitement quitte, lorsque je m'entendis appeler : un homme courait après moi, hors d'haleine, et de la main tout en courant, il me montrait ses pieds. C'était le préposé aux bottes. J'eus beau dire et prendre les pièces à témoin, il me fallut donner *six pence* (soixante centimes), sous peine de voir insulter ma nation par tous les commissionnaires du port. Cela me fit souvenir des portefaix de Rouen, qui, lorsque vous débarquiez jadis, se chargeaient de vos bagages sans parler, celui-ci de la malle, celui-là du sac de nuit, un autre de l'étui à chapeau, et s'en allaient où bon leur semblait en vue du pourboire, vous obligeant d'en payer un quatrième pour les rallier.

Chez les limonadiers et les restaurateurs, on connaît diverses manières d'entendre la distribution du pourboire. Certains patrons gardent tout, c'est l'idéal du genre ; et sur ce mystérieux profit,

-ils donnent des gages à leurs garçons. Ailleurs, vous avez l'inverse; le tronc revient entier aux gens de service, mais ils ont à rétribuer le maître, chacun de trente, quarante ou cinquante francs par mois. Que dites-vous de ce renversement éhonté des relations? Plus communément le maître prélève un tiers ou un quart; du surplus une somme est affectée au blanchissage des tabliers, à la réparation de certains ustensiles, au remplacement des objets cassés par maladresse; le reste est partagé plus ou moins équitablement. Nous ne voyons pas absolument de mal à ce que la bienfaisance des consommateurs indemnise la maison du linge sali et des verres cassés; mais nous trouvons quelque chose de bas et d'ironiquement communiste à voir un commerçant, qui a sans doute gagné beaucoup sur les choses fournies, s'emparer comme un lion de basse-cour de la pauvre largesse arrachée au public par les égards, les soins, la propreté, la gaîté, l'esprit même de ses serviteurs. Les belles habitudes! La haute intelligence de l'excellence humaine! et comme à ce tripotage tout le monde doit réciproquement se tenir pour estimable et superbe, maîtres, consommateurs et ouvriers! Celui-ci au caprice de ceux-là, ceux-là à la discrétion de celui-ci! On ne devient en général chef de maison qu'après avoir plus ou moins longtemps servi les

autres; c'est un apprentissage forcé, pour les riches et pour ceux qui ne le sont pas, un véritable état militaire : voyez-vous comme après dix ans de cette vie d'humiliation perpétuelle et de spéculation misérable, on sera un homme parfaitement digne et fait pour honorer ses fonctions, devenir juré, électeur, éligible, puissant au-dessus des siens?

Pourquoi donc le garçon ne serait-il point partout un employé rétribué par le chef? Pourquoi ne pas abolir le tronc en augmentant même de quelques centimes le prix des objets consommés? Les maîtres de maison n'y gagnent pas tout ce qu'ils croient en définitive : soyez libéral envers le garçon qui vous sert tous les jours, et à l'occasion il vous sera versé deux verres d'absinthe pour un; vous mangerez un *beefsteack* de filet au lieu d'un entrecôte déguisé; on vous changera votre vin, si l'on peut, et quand vous aurez bu les deux tiers de la bouteille, la carte n'en portera que la moitié.

Remarquons, — car il faut rendre justice à qui de droit, — qu'en reconnaissance tacite de l'égalité à laquelle le maître élève son domestique par ce fraternel partage de l'aumône publique, il lui fait la démocratie de l'admettre à sa table.... N'y aurait-il pas plutôt là-dessous une épargne de temps

et d'argent? Vous mangez moins toujours quand celui qui paie vous regarde manger.

Si de ces applications communes du pourboire, nous entrons dans d'autres recherches, ce vice honteux de nos mœurs va nous ouvrir d'immenses horizons. Négligeons, si vous voulez, le tribut peu glorieusement prélevé par des directeurs de théâtres sur le revenu pourboirien des petits bancs, des tabourets, des coussins, des lorgnettes et des journaux dont trafiquent les ouvreuses de loges, autorisées ainsi à mille exigences impolies ; ne sachons point de mal, si bon vous semble, à l'officieux médaillé qui dans son empressement plein d'appétit vous culbuterait, si vous tentiez d'ouvrir avant lui la portière du fiacre ou vous allez monter ; plaignons davantage le pauvre petit balayeur de chemins, — chair innocente et sacrée, louée par une mère sans pain à un Auvergnat sans cœur, — qui ne mangera pas le soir et qui sera battu, si le vent ou le soleil a tué le pourboire dont il doit compte en rentrant ; flétrissons et repoussons encore un autre usage, affliction et sacrilége de l'enfance, qui met dans la rue nos anges aux jours de Fête-Dieu, et les fait vous demander l'aumône *pour la petite chapelle!*..... Passons, pour en finir, au pourboire considéré sous l'aspect multiple de commission, de courtage, de remise, de finesse des marchands, d'épingles, de

pot-de-vin surtout, ce pourboire des grands gosiers ! Nous allons voir comment ici notre sujet s'apparente.

Prenons au hasard dans ces mille façons indirectes d'écumer le gilet.

Monsieur est commerçant. On apporte à monsieur une facture à payer ; monsieur paie, mais en supprimant les centimes. — Pourboire. Il se peut que, dans cette prévision, la facture arrive dépouillée de fractions : on aura forcé quelque chose dans les calculs, un boni que le vendeur se promettait. L'art du payeur consiste alors à imaginer un aunage un peu trop serré, une tare estimée trop bas, une tache ou un trou dans l'étoffe, afin d'amener un rabais qui fournisse des centimes. A pourboire, pourboire et demi.

Dans quelques maisons fort honnêtes et qui vendent à prix fixe, une quantité de marchandises est donnée en compte à un commis : tant de mètres, tant de kilogrammes ou tant de pièces. Le commis parvient à multiplier le poids, à rendre élastiques les mesures. — Pourboire.

L'acheteur d'une maison de détail rencontre le marchand en gros et lui dit : — Monsieur, mon patron ne connaît pas la marchandise et s'en rapporte à moi pour ses achats. Il a raison. Faites-moi trois pour cent de remise, et je prendrai chez

vous tout ce qu'il nous faudra de vos articles. — Pourboire. On a accepté le marché ; mais comme il est nécessaire que les trois pour cent se retrouvent, on livrera une marchandise inférieure de cinq pour cent. — Pourboire. La cuisinière opère de même : pour cinq centimes par demi-kilogramme que lui fait le boucher, elle autorise l'os et la basse viande. Ainsi procèdent parfois les facteurs de messageries, disant aux pratiques : — Vous aviez 40 kilogrammes de bagages, je n'en ai annoncé que 29. — Pourboire. — Je vous ai fait bon poids, Monsieur, dit ailleurs l'homme de peine chargé de la balance ; c'est-à-dire, j'ai fait tort au patron de dix francs pour mériter les dix sous que vous allez me donner. — Pourboire.

Vous avez besoin d'argent, mais vous êtes peu ou vous n'êtes point dans ce qu'on appelle les *affaires*. La Banque de France vous ignore et le Comptoir d'escompte aussi. Vous possédez un effet de commerce ; un ami vous fait connaître l'homme qui vous en procurera les fonds ; vous invitez naturellement celui-ci à déjeuner. Pourboire. Il vous met en rapport avec un courtier de petits escomptes, et vous emprunte cent sous. Pourboire. Le courtier vous mène à l'escompteur et vous prend dix francs. Pourboire. L'escompteur pèse

votre papier et le trouve lourd, il ajoute au bordereau une commission de banque. Pourboire. Il vous met l'argent dans un vieux sac et vous fait payer un sac neuf. Pourboire.

Fatigué de cette mendicité perpétuelle du pourboire, votre ami dit adieu aux hôtels, renie le restaurant, et vous annonçant magnifiquement un jour qu'il va se mettre dans ses meubles, il vous prie de l'y aider. Vous le conduisez où cela se vend; il commande, fait son prix; on le livre, il paie. Le lendemain vous allez chez l'ébéniste chercher votre remise. Pourboire. Ainsi de tous les marchés et fournitures imaginables. Les dames et les messieurs de la domesticité souveraine s'y distinguent les premiers : dentelles, cachemires et bijoux sont comme le beurre et graissent les mains qui les transmettent.

Dans quelque rue neuve ou autre s'établit un jeune pharmacien. Il va, selon l'usage, faire visite aux médecins dont il sollicite l'honorable clientèle. — Vous me plaisez, lui dit un illustre; je veux vous pousser, j'enverrai chez vous mes ordonnances. — Nous savons ce que parler veut dire, cher docteur. Le pharmacien ouvre un compte, et chaque mois va porter ponctuellement au protecteur la remise obligée. Pourboire.

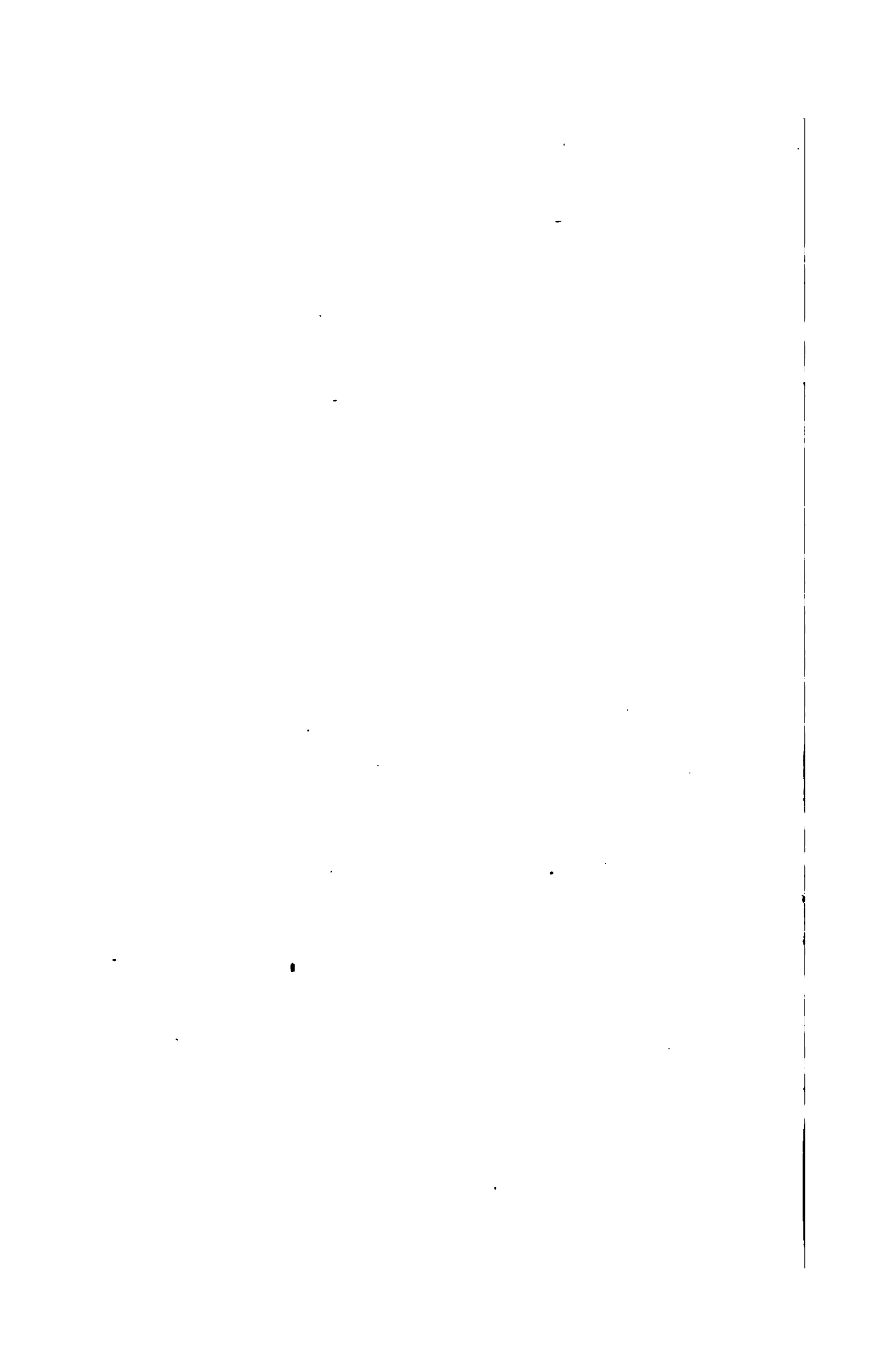
Je m'arrête ici, le pied me glisserait. Et pour-

tant, qu'est-ce que tout cela? Que serait-ce donc s'il me fallait parler des grandes fournitures à faire, des concessions à obtenir, des emplois à distribuer, des injustices à réparer, des préventions à subjuguer, des concordats à réunir, des réhabilitations à mériter, des concurrents à écarter, des indemnités à poursuivre, et tout ce qui s'ensuit? C'est là qu'on verrait le pourboire jouer le rôle capital, monter à des proportions gigantesques! Il peut varier, en pareils cas, de cinq cents francs à un million. Les achats de maisons, de terrains, de terres, de bois, le stipulent hautement : on dit mille écus *pour les épingles de madame*, six mille francs *pour le vin du marché*. Il n'est pas toujours indispensable de donner le pourboire en argent : les bijoutiers vendent des parures, Gaussen fabrique des châles, les compagnies émettent des actions; actions, bijoux et châles passent là où l'argent aurait déplu. Le cadeau a ses nuances ; la délicatesse a ses lois.

Si l'on voulait, à cet égard, donner une idée de ce qu'apporte le pourboire au grand œuvre de la dégradation et de la démoralisation humaines, il y aurait simplement à rappeler le procès Hourdequin, ou la terrible affaire Teste et Pellaprat. Ces exemples auraient dû vous être salutaires, ô mes compatriotes! Mais s'il y a longtemps déjà que nous sommes au lendemain des scrupules, elle est

encore bien loin, la veille du jour où il sera devant tous et de tous reconnu que l'argent gagné par les moyens qu'on vient de dire n'est pas de l'argent gagné !

Rien de plus légitime, certes, que le droit prélevé par le commissionnaire qui risque, par l'intermédiaire qui répond, par le représentant qui remplace, par le courtier de commerce et l'agent de change qui impriment aux marchés le cachet légal et en garantissent l'exécution : mais voilà tout. Quant au pourboire du parasite ou du complaisant, comme à celui de l'employé infidèle, comme à celui qui destitue le salaire et dénature le travail, c'est une maladie, une dégénérescence, une erreur, une écume dont il faudra tôt ou tard, sous peine de mort, que la civilisation se débarrasse.



V

LA BLAGUE

La *blague*, *blade* ou *flaque* (qui vient du substantif *flacque*, poche en cuir à mettre la poudre, ou encore du qualificatif *flasque*) signifie en physique la poche ou le jabot que porte sous son bec un grand oiseau de marais, ordinairement blanc, célèbre dans les ménageries foraines, les narrations de caserne et la franc-maçonnerie écossaise, sous le nom bourgeois de *pélican*. Les zoologistes appellent savamment cet oiseau *onocrotale*, parce que son cri imite le braire de l'âne. L'onocrotale est l'*hiéroglyphe de l'amour paternel*, selon le Dictionnaire de Trévoux; on tient qu'il aime ses petits jusqu'à mourir pour eux et se *déchirer l'estomac* afin de les nourrir : fable sentimentale, pas plus

paternelle que maternelle sans doute, et qui a son origine dans la *blague* du pélican, laquelle est une sorte de faux œsophage où le singulier animal prépare, réserve et puise en effet, dit-on, les aliments de sa famille. La sarigue a le cabriolet, le pélican a le garde-manger.

Voilà donc pour un sens. Maintenant un homme d'esprit et de bonnes manières qui fut aussi, et avec bien d'autres, candidat à la représentation nationale pour Seine-et-Marne en 1848, M. le comte de Maussion a donné au mot *blague* une signification qui s'éloigne beaucoup de la première, mais que l'usage a consacrée. Voici comment ce gentilhomme de lettres définit la blague (1) : *L'art de se présenter sous un jour favorable, de se faire valoir, et* D'EXPLOITER POUR CELA LES HOMMES ET LES CHOSES. — C'est une signification violente, pour un mot de si mauvais goût ! Reste, quoi qu'il en soit, à savoir par quel travail ce mot a pu franchir l'incommensurable abîme ouvert entre l'amoureuse poche du pélican et l'exploitation égoïste des hommes et des choses. Je n'ose rien affirmer là-dessus, mais voici ce que j'ai recueilli.

Quand on se fut mis en France à consommer le tabac, il y a de cela trois cents ans à peu près, on

(1) Livre des Cent et Un.

eut presque aussitôt quatre façons de le faire : la tabatière, ou *tabaquière*, ou *tabaguière* (de *Tabago*); la *mâchicatoire*, devenue par abréviation *mâchique*, dont nous avons fait la *chique*; enfin les feuilles mouillées et roulées en forme de longues olives ou de courts cigares, que nos ancêtres se fourraient dans le nez à l'envie, pour attirer, disaient-ils, l'eau et la pituite, décharger la tête, dissoudre les catarrhes.... et autres *blagues*, passez-moi l'expression. Or, afin de contenir la précieuse plante et de la conserver fraîche, étant à cet effet saupoudrée de sucre par les uns, de sel par les autres, il paraîtrait que les amateurs de haut-lieu, comme qui dirait à la Cour ou au Palais-de-Justice, employaient la blague du pélican par préférence à tout sac cousu ou tricoté quelconque. C'était même un cadeau fort distingué, de la reine au favori, du plaideur au juge. Ainsi que nous voyons aujourd'hui, à l'imitation des douces fiancées d'Allemagne, les femmes et filles de France broder en perles et en or la poche à tabac de leur ami, on ornait cette blague, on la teignait, on la peignait, on la constellait de symboles charmants et d'armoiries parlantes : c'était source à envies et à jalousies de toutes sortes.

Cependant, les pélicans ne sont point des oiseaux vulgaires et tenus à vil prix comme les goëlands ou les canards. Chacun eût voulu, mais ne

pouvait pas toujours, serrer son tabac dans une blague. L'industrie française comprit cette douleur avec la finesse qui lui est propre, et nos aïeux coupables contrefirent les jabots de pélican. Or, en ces temps pleins de candeur dans la vertu comme dans le vice, toute supercherie choquait; celle-ci fut trouvée énorme, au point que le mot servit désormais de terme pour les comparaisons offensantes. Ainsi l'on se mit à dire, par antiphrase, des propos et des renommées, *vrai, sincère, garanti comme une blague à tabac.* Au lieu de jabots, il y eut des vessies, soigneusement attifées et gonflées, que les marchands d'*herbe à la reine* suspendaient dans leurs boutiques, avec bouffettes et pendeloques en soie, à la façon des lanternes chinoises; de là peut-être aussi le proverbe : *Prendre des vessies pour des lanternes.*

Telle est à peu près la marche qu'a suivie ou dû suivre cette corruption.

Or, les temps modernes se sont saisis du mot dans sa plus vaste expression morale, et l'ont triomphalement fait asseoir à la droite de la civilisation française. C'est honteux et cruel à confesser, mais M. de Maussion aurait plus raison encore à cette heure qu'il y a vingt ans : — « *Sans la blague, on n'est rien chez nous*, disait-il. *On peut, à la rigueur, être homme de mérite et blagueur; mais,*

règle générale, soyez blagueur d'abord. — Voilà pour le principe. — *La blague fait la politique de toutes nuances, et les révolutions de toutes couleurs.* — Voilà pour la doctrine. La plus belle époque de notre gloire fut aussi le plus beau temps de la blague : — *l'Empire, âge d'or !* — M. de Maussion le sait, il en était. Bon temps et âge riche, en effet, où tant de monde avait beau mentir, revenant de si loin ! Sans-pareille épopée de râclées titaniques et de tripotées immenses, où chacun ayant été Roland pour se battre devenait Arioste pour se chanter ! Qui ne se souvient du mot à jamais sardonique et fatal : *menteur* (c'est-à-dire *blagueur*) *comme un bulletin*? Il a fallu tout Sainte-Hélène pour en atténuer l'effet.

Donc la blague fait la gloire parce qu'elle est française, et les révolutions *parce qu'elle vient de l'égalité,* poursuit l'écrivain noble qui légèrement s'en indigne. — *Sans égalité, point de blague,* — ce qui n'est point absolu : on ne se gêne guère en France pour *blaguer* son supérieur ! — *La blague n'est pas le charlatanisme ; le charlatanisme est étranger, grossier et vil; la blague est nationalé, délicate et polie.* — Le patriote ici fait tort au moraliste, en M. de Maussion ; l'enfant flatte les défauts de sa mère. Je veux bien que le charlatanisme ne soit point né chez nous, peuple assez

simple et bête au fond, quoi qu'on en dise; mais justement à cause de cette innocence, il n'a pas dû être difficile de l'y naturaliser. Nous accueillons favorablement les étrangers, en général, pour peu qu'ils soient riches et forts, témoin M. Haynau, un général fouetteur de femmes, à qui nous n'avons rien cassé quand il est venu chez nous.

Enfin le Français n'est pas précisément *menteur,* mais il est essentiellement *blagueur, — le Parisien surtout;* — ainsi conclut M. le comte de Maussion, qui demeure en province. De quoi il résulte pour nous que si la blague n'est point tout à fait le mensonge, elle n'est pas non plus tout à fait la vérité. Acceptons donc franchement le mot comme l'usage nous le donne. L'Académie y viendra quand elle le voudra; nous n'avons pas à répondre de ce que nous n'avons point inventé. Or, entre être vrai ou être faux, honnête ou malhonnête, qu'y a-t-il? Il y a que l'indulgence est complicité et la politesse hypocrisie. Ne rions plus de nos opprobres, c'est dangereux; et la blague est un opprobre, la blague est une honte, la blague finira de tuer notre renommée mourante, elle achèvera de perdre notre caractère altéré.

D'abord c'est lâche : c'est plus lâche que le mensonge. On peut être forcé de soutenir un mensonge par amour-propre et respect tardif de soi; on

abandonne une blague sans scrupule. C'est pourquoi probablement, en notre pays de contre-sens et de contredits, *blagueur* est mieux porté que *menteur :* cela fait risquer moins. Noble jugement des mots et des idées ! — *Mon beau-père, vous n'êtes qu'un vieux blagueur,* — dit Robert-Macaire au baron de Wormspire, et ils s'embrassent ; M Proudhon répond de même aux hommes qui lui donnent tort, et l'on s'en amuse. Il n'y a que *vieux* de désagréable dans le propos de Macaire. Au lieu que si vous changiez cela par — *Monsieur, vous en avez menti !* — l'amant d'Eloa irait peut-être, pour l'honneur des escrocs, se battre contre le père de sa maîtresse.

La blague dégrade, la blague rapetisse. Elle implique souverainement le mépris que la familiarité engendre ; c'est par cette raison, peut-être, que M. de Maussion lui attribue pour origine l'égalité révolutionnaire. On dit à peu près la vérité à celui que l'on respecte : mais qui est-ce que l'on respecte ? Respecter, c'est croire plus grand : qui est-ce qui est grand ? On se blague fraternellement, solidairement, universellement, parce qu'on se vaut : voilà tout. C'est la réciproque conjugaison du verbe démocratique et social : *je blague, tu blagues, il* ou *elle blague, nous blaguons*, etc. Vous n'entendez que cela par le monde, en conversation, en invitation, en protestation, en narration,

en présentation, en souscription, en amour, en plaidoirie, en profession de foi, en métier de vendre ou d'acheter, en exposition de principes ou d'affaires, en contrat de mariage, en préfaces, en comptes rendus, en rapports, en bilans, en médecine, en diplomatie, en industrie, en littérature, en académie. Partout la blague et non pas le mensonge... Fi donc! pour qui nous prenez-vous? On laisse le mensonge aux femmes entretenues et aux domestiques; on a de l'esprit, Monsieur! Si l'invention prend, on la pousse; si elle crève, on en est quitte pour déclarer que c'était une blague et en chercher une meilleure. Il n'y a pas besoin de rougir pour cela, mes enfants! et de se fâcher, encore moins, puisque blaguer n'est pas mentir. — *Le mensonge est le plus bas de tous les vices.* A la bonne heure! *Mieux vaut un assassin qu'un menteur.* A merveille! M. Lhomond a raison et le proverbe aussi : mais la blague n'est pas un vice, c'est un exercice intellectuel, un jeu de l'esprit, une agréable gymnastique entre l'ingénieux qui mène et l'ingénu qui est mené. La blague donne de l'attrait, de l'entrain, du sel, du feu à nos pauvres réunions si froides : le temps des dires sérieux est passé; c'était fatigant, inquiétant, difficile, inutile; cela causait des batailles, des procès et des maladies. D'ailleurs, c'est défendu... tandis qu'on nous

permet de blaguer. Blaguons donc ! cela fait au moins que le temps passera.

Non, mes frères, ne blaguons pas. Blaguer, c'est tromper ; et tromper, c'est mentir. Qu'est-ce que tous ces sophismes ? tout ce placage ? tout cet encaustique d'honnêteté ? Que me fait, au fond, qu'au lieu de tromper celui-ci pour lui nuire, vous trompiez celui-là pour vous amuser ? Vous êtes un imposteur jovial au lieu d'être un imposteur sinistre, voilà tout. Est-ce que c'est donc bien réjouissant de voir un jaseur effronté mystifier et rouler un pauvre garçon sans finesse devant un auditoire sans charité ? De l'esprit bien dépensé, ma foi ! des applaudissements bien gagnés! Tout abus de confiance est un vol, qualifié au plus bas, sachons-le ; et il est tout aussi indigne de devoir à cela la poignée de main d'un homme, le sourire d'une femme ou le suffrage d'un niais, qu'une faveur, un dîner ou un écu.

Mauvaises habitudes, détestable profession ! Je prends, si vous voulez, un blagueur par état, comme étaient et sont encore, hélas ! tant de messieurs les voyageurs de commerce ou commis de nouveautés, dentistes, marchands de chevaux, marchands d'hommes, directeurs de spectacles, entrepreneurs de librairie à primes avec pendule, fauteuil, cachemire ou chandeliers, et autres. Pensez-

vous que ce blagueur pourra toujours devenir vrai quand il le voudra, en dehors de ses fonctions? s'abstraire entièrement dans ses relations privées, ses amitiés, ses amours, des formes frelatées et fallacieuses, de l'expression inexacte, exagérée, anachronique, fantastique, fabuleuse et vantarde qu'il employait tout à l'heure pour exercer son art ou placer sa marchandise? Non pas! Pourquoi tiendrait-il deux conduites, au risque funeste de les confondre, de dire la vérité à une pratique, par exemple, en la prenant pour un ami? Allons donc! Ce n'est pas ainsi qu'on travaille et qu'on justifie la confiance de ses capitalistes ou de ses chefs! Le blagueur ambulant, pour ne parler que de celui-là, sera nécessairement un homme tout d'une pièce, s'engageant hardiment et promettant tout, la bonne qualité aux *clients*(puisqu'on est convenu d'appeler ainsi les *victimes*), le dévouement aux hommes, ses frères, son nom et sa foi aux femmes, ses sœurs. Il s'inventera au besoin des aïeux, des héritages, des possessions et des titres, comme il invente un âge à son eau-de-vie, un crû à sa piquette, une fabrication spéciale à son drap; il se fera, pour mieux dorer ses histoires, le collaborateur d'Alexandre Dumas ou de Scribe, le neveu de Victor Hugo, le fils de Georges Sand, l'ami de Pierre Dupont; il sera vous, il sera moi, si nous en valons

la peine; il récitera nos vers et chantera nos chansons, sans dire que c'est de nous. Cela s'est trouvé partout. Une fois entré dans ces machines-là, le succès de l'amour-propre aidant, quand on a fait rire le bourgeois et rêver la demoiselle, on ne sait plus où l'on va : jusqu'au mariage peut-être, ou plus loin, sinon mieux... A loyal commencement, fin heureuse !

Je sais bien que ceci peut paraître excessif, que c'est l'exposition dans sa brutalité ; que beaucoup de ces braves jeunes gens *blaguent* pour *blaguer* tout simplement, parce que cela donne du poids dans la vente, du crédit à table d'hôte et de l'influence au comptoir. J'admets, comme M. de Maussion, une blague *française, délicate et polie,* tout à fait impersonnelle et désintéressée ; mais n'a-t-elle pas l'inconvénient énorme de produire tôt ou tard le scepticisme de tous à votre endroit ? Qui se fie à la parole d'un blagueur ? N'est-il pas déshonorant pour tous deux qu'un homme, avant d'entamer quoi que ce soit de sérieux avec un autre homme, soit obligé de lui dire : — *Ah ! çà, pas de blagues ?* — quand il s'agit peut-être de la fortune, de l'honneur ou de la vie ? N'est-ce pas l'idéal de l'outrage, le comble de l'humiliation réciproque ? N'est-ce pas tout un temps, toute une génération, toute une race, avilis dans un mot ?

Et d'ailleurs, non : le désintéressement n'est jamais parfait. La définition citée est bonne; *l'art de se présenter sous un jour favorable, de se faire valoir, et d'exploiter pour cela les hommes et les choses.* Notre usage a fait d'*exploiter* un mot triste et laid : les forestiers savent ce que veut dire *exploiter* un bois; Voltaire nous a appris ce que signifie *exploiter* une femme ; demandez aux travailleurs quelle estime ils accordent à celui qui les *exploite !*

Il faut revenir à la vérité. Il le faut pour l'honneur d'abord ! Mais aux yeux de ce temps, fils de la maxime féroce ENRICHISSEZ-VOUS, l'honneur pourrait bien n'être pas une raison suffisante; le succès d'une comédie ne prouve rien. Il faut donc revenir à la vérité par *utilité.* Nous sommes des gens positifs, et nous savons pratiquer ce qui convient. Or, la blague vieillit et les dents lui branlent; nous allons essayer de le faire voir. L'imagination, si féconde qu'elle soit, n'est pas divine; les plus beaux diseurs s'épuisent. Et, dans ce genre d'opérations, qui se répète est éventé; qui se contredit en se répétant est perdu. C'est là le grand échec de la blague et ce qui doit en détourner les hommes prudents. La vérité, étant le fait, ne peut jamais nous trahir : la mémoire la conserve comme un tableau et la reproduit comme une gravure. Ainsi

n'est point des fantaisies improvisées par la blague ; fugitives arabesques dont beaucoup n'ont plus la conscience après les avoir crayonnées.

Il s'agit maintenant d'entrer dans les détails. Mais par où commencer ? l'embarras est égal au sujet, qui est grand. Dirons-nous d'abord un mot de la *blague* politique ? c'est brûlant sans doute ! qu'importe : les faits sont des faits. Nous avons assez vu de révolutions pour savoir à quoi nous en tenir : pour ma part, j'en ai deux sur la conscience. Que de belles langues sont alors mises en jeu ! Lequel de nous n'y a pas été un peu pris ? Lequel, hélas ! n'y a pas un peu pris son prochain ? Car cette maladie de la parole est contagieuse, s'il vous plaît, et on la gagne de bonne foi, à son insu. Vous souvient-il comment disaient et combien promettaient tant de grands esprits, devenus depuis toutes sortes d'animaux ? Dans l'entr'acte de vos affaires, aujourd'hui positives comme du pain bis, quand, pour vous reposer, vous écoutez, inquiets, en dedans de vous-mêmes, n'avez-vous point parfois comme un vieil écho, comme un mirage lointain de ces magnifiques étalages de vertu, de ces feux d'artifice de patriotisme, de ces averses de dévouement, de ces ruisseaux d'amour ? Souvenez-vous bien : avez-vous perdu toute saveur de nos embrassements, de nos empressements, de nos clameurs bienheureuses,

de nos pleurs brûlants sur le passé, de notre extase folle du présent, surtout de nos engagements gigantesques de l'avenir ? Ainsi la suppression de l'armée, par des intendants ; celle des priviléges et des offices, par des agents de change et des notaires; la simplification des procédures, par des avoués; l'abaissement de l'intérêt, l'abolition de la contrainte. le crédit gratuit, par des prêteurs sur gages et des huissiers ; les représailles contre l'étranger avec abjuration des traités de 1815, par des diplomates ; la reprise du milliard aux émigrés, par des gentilshommes ? Et l'instruction obligatoire ! et le droit au travail ! et l'impôt progressif ! et le salaire progressif ! et la fraternité des pauvres avec les riches ! et l'amitié des maîtres avec les valets ! et la solidarité des peuples ! et l'apothéose de l'homme libre ! et le phalanstérianisme ! et l'icarianisme ! et le proudhonianisme ! et tout ce qu'on ne saurait plus dire ! et tout ce qu'on a oublié ? Et après les théories la pratique ! et après la pratique les justifications ! et après les justifications les récriminations, ce grand final ?

C'est en ces discussions sans valeur, parce qu'elles étaient sans étude, que notre temps s'est perdu, que notre feu s'est usé. C'est à regarder tourner le dévidoir de ces billevesées, c'est à chercher notre pauvre vie morale et physique dans ces expositions

ignorantes ou mensongères, faites par des intrigants, des simples ou des artistes, que nous avons laissé passer l'heure des grandes choses. Les anciens savaient ce danger et s'en gardaient trop plutôt que trop peu. L'Aréopage ôtait la chandelle aux orateurs; Platon chassait les poètes de sa république : c'est que, apparemment, orateurs et poètes étaient pris par eux pour des *blagueurs*. Le monde se perpétue en se recommençant.

Voulons-nous passer à la science ? Le même mal s'est étendu sur tout ce qu'elle embrasse. Il y a, en géologie, la reconstruction des vieilles ères du globe, sur échantillon, par le premier briquetier venu, à l'instar de Cuvier, l'homme des grands rêves; il y a aussi les mines d'or du Nouveau-Monde, commencement voleur et fin honteuse de tant d'honnêtes compagnies. Il y a, en zoologie, le serpent marin du *Constitutionnel*, le phoque de la foire qui dit *papa*, les poissons que l'on sème, le crapaud qui vit deux mille ans dans un caillou, les huîtres pendues aux arbres, et presque tout ce que les voyageurs racontent. En archéologie, il y a les villes mortes, ressuscitées par des consuls, avec du canon dans les bas-reliefs : Milton en avait bien mis dans le Paradis ! L'astronomie craque et s'écroule; M. Emmanuel démolit Arago; chaque jour amène sa planète; le procédé Leverrier est tombé

dans le domaine public. Il n'est pas sûr maintenant que Galilée ait eu raison et que Josué n'ait point arrêté le soleil. Quant à la lune, il y a longtemps déjà qu'un ancien peintre en éventails, devenu prophète, à ce qu'on m'a dit, en a donné la topographie et la physiologie, dessus et dessous, bêtes et gens, à l'aide d'un télescope de Herschell, qui n'a jamais existé.

La médecine a si bien épuisé le genre, j'en demande pardon aux médecins, qu'en ce moment elle est à se chercher, ne sachant pas ce qu'elle a de vrai. L'âne de Buridan est mort de faim, par l'embarras où le mettaient deux picotins d'avoine : tout malade est aujourd'hui un âne placé entre quatre picotins au moins, de choses correspondantes à mon sujet, l'allopathie, l'homéopathie, l'hydrothérapie, la sudopathie et leurs divisions. A propos de l'homéopathie, j'entrai dernièrement chez un ami à moi, homme d'honneur et commerçant loyal, qui fabrique des produits chimiques et fournit des pharmacies aux homéopathes de tous pays. Il était assis gravement devant de fort jolies boîtes en bois d'acajou, avec cassetins en citronnier ; et dans une multitude de petites fioles en verre, diversement et microscopiquement étiquetées l'une *arnica*, l'autre *bryone*, celle-ci *belladone*, une autre *aconit*, je vis qu'il versait d'un grand cornet de papier, une cer-

taine quantité de ces globules en sucre appelés *nompareille blanche* par les confiseurs. — Mais, mon ami, lui dis-je frappé d'admiration, c'est toujours la même chose que vous mettez dans toutes ces bouteilles ? — Je le sais bien, me répondit-il ; les médecins le savent bien aussi. Cela ne se fait jamais autrement. Le malade prend, et la foi agit.

C'est une des plus belles, selon moi, qu'en pensez-vous ?

Quant à la pharmacie générale et proprement dite, la prudence, l'expérience aussi, veulent que je m'abstienne. Il y aurait trop de bocaux à casser, et la diffamation s'ensuivrait. Si la preuve était admise, passe encore. Mais les pharmaciens, qui vendent la vie et la mort, ne sont pas fonctionnaires publics plus que de simples épiciers, et leurs mystères ont pour cuirasse le *mur* célèbre de Royer-Collard, une autre blague, entre nous soit dit.

Pendant que nous en sommes sur la science, effleurons, si l'on veut, les phénomènes magnétiques, redevenus fort à la mode. On avait les somnambules consultantes ; on a voulu avoir les guéridons consultants. Ce pays-ci est une autruche, en fait de digestions énormes. Il peut être admis et même démontré, — je le nierais moins que personne, — que dans le sommeil magnétique, des êtres d'une sensibilité exquise, comme de jeunes

femmes, par exemple, placés en présence d'autres êtres qui ne leur sont point antipathiques, plongeront au besoin, par l'omnipotence de leur vision extra-normale, jusqu'au plus obscur du mécanisme d'un sujet, et signaleront ainsi à l'homme de science des désordres pathologiques que toute son expérience du diagnostic n'eût point réussi à lui faire deviner. Cela s'explique, la lucidité une fois acceptée : toute lésion morbide étant un fait, le dormeur méthodiquement dirigé a pu l'apercevoir, la constater et la décrire. Il y aura de quoi s'étonner; il y aura aussi de quoi se soumettre. Mais aller d'une merveille, déjà très-grande, à cette autre, qu'une somnambule hystérique ou inepte, par la seule action du sommeil que moi, médecin bon ou mauvais, lui aurai imposé, va s'infuser aussitôt toutes les richesses de l'art de guérir, et me dicter une ordonnance, sans avoir jamais su un mot de thérapeutique, ni comment on devient malade, ni comment on en revient, ni comment on en meurt; c'est donner, je suppose, dans la *blague* la plus criminelle qu'en ces temps d'indigence et de crédulité le charlatanisme ait osé fouir sous les pieds du pauvre monde !

Si maintenant nous forçons encore la chose jusqu'à prendre une table et l'interroger *dans sa langue*, et lui faire dire ce qu'on veut, obtenir

d'elle ainsi un conseil, un secret, un remède, croire à cela et y faire croire, c'est d'un siècle qui tombe en enfance, c'est plus fort que les possédées de Loudun! Cette table pourra bien tourner sous nos doigts, je le veux, si elle n'est pas trop lourde, entraînée qu'elle sera dans le courant magnétique qui s'échappera de la chaîne formée par nous; mais animer cette planche, lui donner la vue, l'intelligence, la rendre observateur et juge autant que moi : c'est plus que l'estomac ne comporte raisonnablement! Supposez, si vous voulez, et c'est assez énorme, que vous ayez la puissance de communiquer à cette table le fluide qui vous est propre, et d'en faire ainsi un instrument nouveau pour la manifestation de votre pensée, passe! Mais que vous apprendra-t-elle que vous ne sachiez? Quels autres goûts témoignera-t-elle, quelles autres craintes, quelles autres espérances, que les vôtres? Ce n'est pas elle qui parle ni qui écrit, malheureux! c'est vous.

Du guéridon, nous sommes allés au rondin, à la bûche. La queue de billard aurait parlé bientôt, comme autrefois le balai galopait. Voici à cet égard une grosse histoire, de laquelle on ferait volontiers un vaudeville à épaulettes, tel qu'il en florissait au Gymnase, du temps de Gonthier. En l'année 1846, où le vin fut si bon, un capitaine de cavalerie tenait gar-

nison dans le département de la Gironde. Il portait le signe de l'honneur ; il était aimable et de bonnes manières, agréablement tourné par l'esprit et par la taille ; si bien qu'on lui faisait accueil dans les belles maisons, une entre autres dont le maître, ancien militaire lui-même et propriétaire riche, devint bientôt son ami. Il y avait là une unique petite fille de dix ans, toute vraie et toute charmante, qui se prit aussi d'affection pour le beau capitaine ; et comme il s'en montrait fort charmé, les parents, en riant un jour, lui dirent qu'elle serait sa femme.

Sur ces entrefaites, le régiment où servait le capitaine reçut tout-à-coup l'ordre d'aller se battre en Afrique : c'est l'imprévu qui donne du piquant à la vie militaire ! Notre officier, comme de raison, se couvrit de gloire ; et, à la suite d'une affaire, plus brillante que les autres en ce sens qu'on y avait tué plus d'hommes, il fut nommé chef d'escadron et fait officier de l'ordre. Il allait rentrer en France, vers le milieu de l'année dernière, lorsque dans une suprême et fatale rencontre, il reçut un coup de fusil qui lui fracassa le bras droit. Aussi bien traité qu'on peut l'être sur les champs de bataille, il revint avec son bras raccommodé, mais inutile. Les eaux des Pyrénées furent conseillées et lui ôtèrent la douleur ; elles ne lui rendirent point le mouvement du bras.

Durant ces six ou sept années, l'officier avait entretenu une correspondance affectueuse et régulière avec ses hôtes de la Gironde ; et le souvenir de l'enfant qui présageait une si belle jeune fille l'avait partout gardé sous son charme. L'exil des campagnes guerrières a cela de bon parfois, que les affections s'y conservent et s'y fortifient. La saison des eaux finie, le brave s'empressa de courir où on l'aimait, et fut ébloui ! Il fit aussitôt sa demande, que les parents accueillirent, sauf ratification par leur demoiselle, fille unique, comme nous l'avons dit, et par conséquent gâtée.

Or, celle-ci, pleine d'amitié, prête à l'amour, s'était sentie brusquement arrêtée dans sa bonne expansion par le bras mort de l'ancien capitaine. Elle avait ri d'abord : un manchot a toujours l'air si gauche ! Elle avait pleuré ensuite, car le manchot était triste ; puis elle avait confié à sa mère comment il lui serait impossible de se marier, malgré toute l'affection et l'estime imaginables, parce qu'elle ne voyait plus dans son fiancé ni sa mâle figure, ni son nom, ni son grade, ni sa rosette, ni la distinction de sa personne, ni l'éclat de ses hauts faits, ni aucune de ses vaillantes ou charmantes qualités, mais seulement, exclusivement et toujours, endormie comme éveillée, ce terrible bras ankylosé, immobile, qui la troublait et l'effrayait, comme un sort jeté d'a-

vance sur leur union et les enfants qui pourraient en naître.

On fit et dit tout ce que l'on put. Vanité! Il fallut accepter cette répugnance cruelle, que bravement, au reste, la jeune fille se chargea elle-même de faire connaître à l'officier. Désolé, mais homme de cœur en même temps qu'amoureux à en perdre la tête, le guerrier vint à Paris consulter les *princes* de la science; car si la science n'a plus de rois aujourd'hui, comme était Broussais dans la médecine et Dupuytren dans la chirurgie, en revanche les princes y pleuvent. Le hasard les fit unanimes à dire au chef d'escadron que son bras était à jamais inerte et qu'il fallait n'y plus songer.

Cependant le mariage s'est fait; l'officier a remué le bras, et la jeune fille n'a plus eu de répugnance. Pourquoi? Voici la blague qui nous a été confiée. Le chef d'escadron s'est fait couper le bras par un major de ses amis. Puis, un mécanicien lui a construit un bras en bois supérieurement articulé et machiné. Ce chef-d'œuvre est habillé d'une mitaine en caoutchouc vulcanisé, couleur de chair; on a ajusté aux doigts des ongles en écaille: c'est à ravir de ressemblance. Puis, le faux bras étant bien emboîté avec le moignon huméral, on a, selon la loi des tables tournantes, soumis mon homme par son extrémité ligneuse à des décharges électri-

ques répétées, qui ont fini par fixer là un magasin de force motrice *que le caoutchouc maintient* et qu'on renouvelle à certains intervalles. C'est irréprochable, et la mère de l'officier s'y tromperait ! La jeune fille l'a su, au reste ; le digne soldat n'a rien voulu cacher à sa bien-aimée, que cette invention désespérée a transportée comme une conquête. On y croit dans le pays ; la lettre que j'ai tenue en fait foi. C'est donc un fait acquis, et toute démonstration contraire s'y briserait.

Passons à autre chose. Il existe, par le monde industriel, une plaisanterie démesurée qu'on appelle le *brevet d'invention.* C'est si bien arrivé à l'état de mon sujet en général, que le Gouvernement, tout en enregistrant les prétendues découvertes et privilégiant les prétendus inventeurs, a entendu, depuis longtemps déjà, dégager absolument sa responsabilité, et qu'il ordonne d'inscrire, à la suite de toute mention de brevet, *sans garantie du Gouvernement,* ou tout au moins S. G. D. G. Ce qui veut dire uniquement qu'il prend de l'argent pour assurer à qui de droit, pendant un temps donné, l'exploitation exclusive d'une invention quelconque. Un impôt à charge de protection, comme tous les impôts, probablement.

Or, il peut se faire qu'un industriel breveté ne trouve pas toujours dans son brevet même de quoi

affriander suffisamment l'acheteur. Le public, difficile, pénible, mais non tout à fait impossible à instruire, a fini par trouver pourquoi l'autorité refusait de garantir ces inventions soi-disant merveilleuses ; et pour lui, maintenant, le brevet n'exclut pas toujours l'examen : quelquefois même cela le sollicite, la crainte de perdre donne tant d'esprit !

Que fait tel grand industriel, quand il a des conceptions hautes et le génie de son état ? Il imagine de rendre criminel un ami à lui, qui fut son commis ou son contre-maître, par hasard. Il lui fournit de l'argent, des outils, des matières, et lui dit : —Contrefais-moi.—Convenu. La contrefaçon opérée, le coupable pour rire s'en va par la ville offrir l'invention dans les boutiques, en disant du mal de son complice pour plus d'ornement. Le breveté prévenu jette les hauts cris, saisit le voleur et lui fait un procès. L'autre baisse la tête ainsi qu'un criminel honteux, et se laisse condamner comme il s'est laissé saisir, dans l'humilité de l'homme qui n'a que ce qu'il mérite. Jugement, condamnation, insertion dans les journaux. Notes à l'appui avant et pendant ; réclames et complaisances rédigées sur le sujet. L'attention s'anime, le succès marche. Un matin, enfin, les murs de Paris se trouvent à peine assez grands pour le placard judiciaire, qui apprend au monde que justice a été

faite; et le passant de s'ébahir qu'un malfaiteur condamné publie son opprobre avec tant de luxe !

Le tour doit être bon, puisqu'il a réussi à plusieurs.

Du brevet, qui fait la propriété de l'invention, regarderons-nous à la médaille, qui en est la récompense? Autre mine à exagérations, lesquelles nous reviennent de droit.

Aujourd'hui il n'y a plus guère dans le commerce une bouteille, une boîte, une étiquette enfin, qui ne porte le nom de son homme entre une face et une pile. Quelquefois même une décoration française ou étrangère a gravé au-dessus son fleuron envié. Naturellement la pratique se dit : — Voilà, certes, qui vaut mieux qu'un brevet S. G. D. G. Ces pâtes ont été couronnées à l'Exposition universelle de Londres. Mon marchand a eu la croix pour les allumettes que voici. C'est du bon. — Innocente pratique ! Le monsieur qui vous vend aujourd'hui du chocolat armorié fabriquait autrefois des lampes ou des cuvettes quelconques, dont il ne vend plus parce qu'elles étaient mauvaises ; et la médaille qu'elles lui firent décerner en ce temps-là par l'Académie de l'industrie, l'Athénée des sciences, la Société d'encouragement et autres jurys plus ou moins borgnes, lui sert aujourd'hui à illustrer des diablotins.

La décoration peut être aussi un emprunt, si la médaille peut être une substitution. Le trouveur d'un procédé connu de tout le monde avait, par exemple, dans sa manche un vieux brave étoilé, son cousin ou son voisin, son beau-père ou son créancier; il a fait prendre par cet honnête homme le brevet de son affaire, tellement magnifique, lui a-t-il dit, que celui-ci, convaincu, s'en mettrait la main au feu à l'heure qu'il est : notre industriel s'est procuré ainsi l'embellissement que vous admirez, et qu'il vous paraissait naturel d'abord d'expliquer par l'incontestable mérite de son cirage ou de son encre. Je ne dis pas que cela se fasse encore pour la croix-d'honneur : la grande chancellerie y aura probablement mis bon ordre; mais, à coup sûr, on le faisait autrefois : et il n'est peut-être pas de bourgade en France où vous n'en trouviez par ci, par là, quelque témoignage, en noir ou en couleur, aux vitres des marchands omnibus.

C'est, au reste, un sot métier que je fais, de dévoiler toutes ces choses. Trop parler nuit, c'est connu; et trop écrire peut cuire, surtout si l'on écrit ou si l'on parle de matières qui ne flattent point les gens. Le moindre dommage que cette fantaisie fâcheuse entraîne est l'injure sous forme de représentations. Ainsi nous est-il arrivé déjà à propos du motif dangereux que nous traitons. Comment faire,

cependant ? On nous demande la vérité, c'est probablement pour la voir. Or, comme disait un médecin, il suffit qu'elle ne soit point toute nue pour que nous ne l'apercevions pas quand elle passe ! Il faut donc ne la couvrir qu'un peu, seulement à cause du froid et des sergents. Que, du reste, en signalant telle manie, nous soyons à peu près sûr de désobliger telle personne, c'est tout simple et c'est de droit. L'abolition de l'esclavage a eu contre elle messieurs les planteurs. A qui la blague profite, la blague doit être chère ! Nous savons les faiblesses humaines et nous y compatissons.

Il s'en est révélé une bonne, dans ces derniers temps. Un homme arrive à Paris, d'Afrique ou d'Amérique, de Saint-Pétersbourg ou de Brives-la-Gaillarde, avec une idée à lui ou à d'autres. Naturellement, il en veut faire sa fortune : c'est le moins. Ou bien cet homme est un artiste, grand auteur de symphonies ou d'harmonies, grand joueur de violon ou grand poète, ayant rapporté de Russie des tabatières, ou de Toulouse des violettes. Il demande, en sa qualité, à la presse de Paris des voix, à la mode de Paris des caresses. Ou encore, c'est un jeune gentilhomme joli, mais sans domaines ; c'est quelque général étranger ayant un nom vieux ou fameux à donner à une femme pour de l'argent. Spéculateur, artiste ou bel homme, il

faut que le sujet fasse de la représentation; sans cela, point de mérite, guère de talent; ni recommandations, ni entrées. Un matin, il vous convie tous, vous les gens placés et utiles, gens qui patronnez et qui jugez, peseurs de cervelles, commissaires-priseurs de l'esprit, rédacteurs en chef et sous-chef, critiques, professeurs, savants, riches particuliers et courtiers pour tout faire. Vous arrivez. Grand appartement dans une maison de grand air, à grand escalier, avec un grand portier dans une grande loge. Beaux et bons meubles, tentures riches, tapis forts; tableaux, bronzes, choses de l'Inde, grand chien, piano, livres, pipes. Beau service, linge damassé au chiffre, argenterie au chiffre, vaisselle au chiffre, couteaux au chiffre et les boutons d'habits du domestique aussi. Il n'y a pas à dire : c'est bien clair ! ce n'est pas du garni, ce n'est pas de l'hôtel. Bon dîner, bons vins, mine douce et noble : rien qui sente la cantine publique, les compagnies œnophiles, ni les assassinats de table d'hôte. Voilà, certes, un homme très-charmant et que nous devons lancer. Trompettes, sonnez ! traqueurs de capitaux, en avant !... Blague que tout cela. On loue tout, à Paris. On vous marque à votre lettre assiettes, couverts, serviettes, comme le papier à poulet, le domestique et la voiture. On vous prêtera, au besoin, des titres de famille, des

états de service, une généalogie, un ami connu et une maîtresse classée, lion et lionne. Le monde est une terre toujours prête et fumée : ayez seulement de quoi y semer bien une fois. L'opinion est une grande bouillote ; cavez-vous fort du premier coup et regardez comment jouent les voisins ; ce premier argent-là perdu, vous ferez des *pavillons*.

Une autre, toute fraîche encore. Je vous parlais dernièrement des inventeurs qui se font contrefaire ; voici quelque chose du même genre. Je suis apothicaire, et, comme tel, je suis régi par une loi formulaire, un code de préparations, le *Codex* en un mot, livre de cuisine médicale, assez analogue au Dictionnaire de l'Académie, qu'on voudrait faire toujours jeune, et qui se trouve être toujours vieux. C'est pourquoi il n'y a pas d'argent à gagner avec le *Codex* ; et pourtant, à qui n'en faut-il pas, de l'argent? Je prends donc une formule dans ce sanctuaire des arcanes: sirop, pâte, onguent, n'importe ; et je la modifie selon ce que la pratique manipulaire et les progrès généraux de la science m'ont suggéré. Je donne un nom à la chose et j'annonce. Point d'effet, ou fort peu. Le mur n'attire plus le public comme jadis ; en craignant de s'arrêter dans les rues, on s'est déshabitué de lire les affiches. La quatrième page des journaux ellemême n'est plus infailliblement le *Sésame, ouvre-*

toi de toutes les bourses. Inquiet, je vais trouver un camarade, et je le charge de me dénoncer comme marchand de remèdes secrets. Ma chose est aussitôt saisie ; une commission s'en empare et fait un rapport. J'ai pressé ce rapport en demandant justice à hauts cris. Je suis cité ; voilà que j'arrive me faire juger. La commission a été bonne pour moi : mon intention, toute patente, n'avait pas été d'altérer, mais de perfectionner. Mon avocat plaide avec la chaleur qui convient aux *bonnes* causes ; il remercie en mon nom l'homme vigilant qui, par sa dénonciation, m'a fourni l'occasion de parler à la France ! Il attaque avec esprit le *Codex,* ce recueil ranci ; il me fait savant et fort comme Berzélius, ingénieux et bon comme Darcet ; il confond mes ennemis, rassure mes amis, embrasse pour moi les genoux sacrés du tribunal, et j'obtiens un arrêt excellent, dont l'insertion pousse ma drogue. Voilà.

Vous êtes malade, et vous l'êtes d'une spécialité. *Spécialité* est une locution vaste, qui a tout embrassé. Nous avons, en médecine, autant de spécialités que de détails, de même qu'en science, en industrie, en législation, en littérature et en bottes. C'est pourquoi nous ne voyons plus que médecins spécialistes guérissant des affections spéciales, d'après l'adage modeste et respectueux qu'un homme

ne sait et ne fait jamais bien plus d'une chose. Donc, malade spécial, vous allez trouver la médecine spéciale ; elle est nouvelle et découverte d'hier, en ce qui vous touche. Grand appareil déjà ; belle maison avec une grande porte et des voitures en file devant, les cochers endormis, en signe d'affluence et de longue attente. Vous vous hâtez. L'antichambre est pleine de malades, spéciaux comme vous ; vous saluez et vous prenez rang en silence, au numéro qu'on vous donne, comme dans les bureaux d'omnibus. Au bout de quelque temps, cependant, un valet, qui paraît vous avoir distingué, vient à vous d'un air doux, et s'informant si vous avez déjà consulté Monsieur, il vous dit tout bas de ne pas vous impatienter, qu'il voit bien que vous êtes fort souffrant, c'est pourquoi il va vous faire passer avant les autres. Bientôt, en effet, un coup de sonnette frappe le mur : c'est un malade que Monsieur vient de finir. — Entrez ! vous souffle le domestique. — Vous entrez.

Le spécialiste est gravement assis devant un *ministre* chargé de choses singulières et imposantes. Il vous demande pardon d'avoir à écrire je ne sais quoi, ce qui vous donne le temps d'apercevoir et de comprendre diverses piles placées sur la cheminée, dont pas une n'est inférieure à vingt francs. Le chiffre est un arrêt qui vous dicte votre devoir :

les pratiques qui vous ont précédé ont toutes donné cela. Cependant l'homme a fini ; il vous interroge, vous répondez ; il fait une ordonnance, vous payez. Les voitures à la porte sont une blague, la foule dans l'antichambre est une blague, et l'argent sur la cheminée aussi. C'est comme les rouleaux d'or en plomb du vol à l'américaine avec l'étranger qui arrive et son conducteur qui cherche. Loués les cochers, loués les malades, empruntées les piles ! Le maître de cette manière s'est appelé le docteur P... Il est mort. A vingt-cinq ans, il marchait courbé sur une canne à pomme d'or, et se grimait en vieux comme un comédien. Il payait des hommes pour venir la nuit lézarder sa porte à coups de marteau, en criant :—Monsieur P... monsieur P... venez vite ! madame la duchesse se meurt ! monsieur le comte étouffe ! — Dans la journée, des compères fort propres parcouraient le quartier, demandant aux portiers : — Monsieur P... — Connais pas. — Vous ne connaissez pas monsieur P..., le fameux médecin, celui qui a guéri madame la duchesse d'Angoulême ? — Il avait des fiacres à sa porte la nuit, et des voitures de remise le jour, pour son argent. Il fit graver des cartes ainsi conçues : « *P..., D.-M. du corps diplomatique,* » et les jeta chez tous les concierges d'ambassadeurs, de plénipotentiaires, d'envoyés, de chargés, d'at-

tachés ; ce qui fit qu'il devint peu à peu baron, commandeur de la Légion-d'Honneur, chevalier du reste et médecin de toutes les têtes couronnées. Pourquoi faire aurait-il eu du talent ?

Nous avons à côté de cela la blague du nom. Ainsi, la médecine pratique à l'usage des niais et des honteux comptait dernièrement une célébrité qui n'avait jamais existé, en ce sens que son nom, collé dans toutes les rues et sur toutes les routes de France, était fait des prénoms de deux associés, l'un médecin, l'autre tailleur. Celui des deux qui, ayant le titre, avait pris le nom, est mort : vous ne cessez pas, pour cela, de voir partout affichés le traitement et les consultations du fameux guérisseur de la rue Montorgueil. C'est comme dans les dynasties : le roi est mort, vive le roi ! Ainsi d'un dentiste anglais, illustre aux abords des Tuileries, à la façon des deux serruriers Huret et Fichet, pour ses disputes avec un autre faiseur d'osanores. Il n'est plus, mais son frère l'a ressuscité : parlant comme lui, habillé comme lui, tout comme lui ! Une antique et suave liqueur, l'anisette de Bordeaux, avait pour passeport rigoureux sur les fines tables les noms doux et sucrés comme elle de *Marie Brizard et Roger :* il n'y a plus de Marie Brizard, il n'y a plus de Roger : il y a toujours leur anisette. *Tremper en hiver les bouteilles un instant dans l'eau tiède,*

pour rendre à cette liqueur sensible sa cristalline limpidité, etc., etc. Bonheur français des beaux noms !

Deux grandes maisons d'horlogerie furent fondées à Paris vers la fin du dix-huitième siècle ; les produits de ces deux maisons leur ont fait une renommée justement européenne. Les fondateurs, devenus grands, l'un parce qu'il était un merveilleux artiste, l'autre parce qu'il était l'ami de Cambacérès, sont tous deux morts depuis longtemps, laissant leurs maisons, l'un à un fils, l'autre à un neveu, lesquels fils et neveu ont disparu à leur tour, emportant avec eux qui le nom de son oncle, qui celui de son père ; car ils en étaient les derniers. Des étrangers ont acheté les deux fonds : c'était leur droit. Qu'ils fassent ou non de la bonne horlogerie, là n'est point la question. Le beau, c'est que les vieux grands noms sont toujours sur la boutique, bien en vue et parfaitement en vie ; et lorsque le chaland, curieux ou reconnaissant, demande à saluer celui qui maintenant les porte, on a toujours quelqu'un de comme il faut à lui montrer. Ils sont toujours aussi sur les montres que l'on y vend, anciennes ou nouvelles, faites là ou ailleurs, Paris, Genève ou Besançon. Vive le nom !

La blague du talent est à peu près l'inverse de celle-ci. Un marchand intelligent, audacieux, phi-

losophe et riche, a changé en mine d'or une boutique peu hantée ou tristement famée. Vous savez qu'aujourd'hui tout marchand est fabricant, comme toute boutique est magasin, comme chacun représente son métier à lui tout seul : boulanger, *boulangerie ;* boucher, *boucherie ;* chapelier, *chapellerie ;* bottier, *botterie civile et militaire,* etc. Ce marchand, doublé de fabricant, a donc la fortune ; ce n'est pas assez, il lui faut encore ce qui plaît aux dames, la gloire !

Cette couronne
Faite de rose et de laurier.

Il cherche et trouve, — l'or est une si bonne lanterne ! — un homme de génie malheureux, un inventeur enterré, roi tombé, chef méconnu. Il le caresse, le tente, l'emmène, le réchauffe, le nourrit, l'engraisse, le grise et l'achète. Le pauvre vendu donne alors son talent marchandé, et le cache tout honteux, comme un proscrit ou un voleur, sous le nom bouffi de son acheteur. Il lui fait des chefs-d'œuvre, à cet homme, au prix des écritures d'un commis. — Mon ouvrier, dit l'autre. — Le monde du travail expose ses produits à Londres, à Dublin, à New-York, à Paris ; ceux de l'*ouvrier* y vont, et sont couronnés sur la tête du *maître* ! Le savant se tait ; on l'a payé. S'il réclamait, suicidé

vivant, il serait chassé d'abord ; puis, dans la rue et sans pain, les uns le traiteraient de calomniateur, les autres le traiteraient d'ingrat : les plus humains l'appelleraient imbécille.

Malheur ! malheur ! c'est ainsi cependant qu'on en voit, de ces pauvres admirables, fabriquer pour la gloire de nos voisins des optiques et des chronomètres sur lesquels, de leur propre main, ils ont osé écrire *London* au lieu de *Paris* et *Johnston* ou *Simpson* au lieu d'un nom français. D'autres font bien pis, — le malheur démoralise, — ils envoient là-bas de l'œuvre à tout prix ; l'Anglais choisit et fait deux lots : il grave *Londres* sur ce qui est bon, *Paris* sur ce qui est mauvais, et donne aux acheteurs à comparer entre l'art britannique et le nôtre. Voilà qui serait à réformer, n'est-il pas vrai ?

Nous n'en finirions pas sur ce sujet. Cherchez, vous trouverez chez tous et partout ce que j'ai dit de quelques-uns. Que si pour terminer vous voulez un peu voir, par exemple, comment fonctionne, à propos de votre estomac, la *blague* largement comprise, je vous engagerai à lire un livre de M. Chevallier, le *Dictionnaire des altérations et falsifications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales.* Les cheveux vous dresseront. Vous saurez là-dedans ce qu'on peut faire

manger à ces spirituels Français, sous le nom de pain, de lait, de café, de thé, de chocolat, de bonbons, de jus de réglisse, de pâtes pectorales, de pâtes à potage, de sirops de groseille et de gomme, de confitures, de fécules, etc. ! Combien on se moque de nous dans les questions de viande, d'huîtres vertes, de gibier, de truffes, de poissons, de primeurs, d'épices, de sel, de sucre, de miel, de beurre, de fromage ! A quoi l'on mêle de la terre de pipe, du plâtre, de l'alun, de la colle, des glands, de la brique, de l'ocre rouge, du cuivre, du bois, du suif à chandelles, du jus de pruneaux, de l'arsenic, de l'acide sulfurique, du carbonate de chaux, de la magnésie, du plomb, des cailloux, du vert-de-gris, de la poudre d'albâtre, du gypse, de la terre pourrie, de la céruse, du grès, du chlorure de potassium, du sable, du pain moisi, de la graine de ciguë et de l'acétate de plomb !

Des gens sévères appelleraient cela de la fraude. Un mot pour un autre : pure synonymie.

Mais on ne fait de tels excès qu'à l'heure de mourir, jour de Dieu ! C'est donc que le mensonge est bientôt mort !... Si nous essayions un peu de la vérité ?

VI

LA POSE

Le mensonge passé en usage est une maladie des temps bâtards, signe d'inachèvement ou de *maturité*, qui vient aux nations par la peur ou par la honte, absolument comme l'autre mensonge vient aux vieillards, aux laquais, aux femmes et aux enfants. Les Sauvages mentent, et les grands seigneurs aussi. Ce vice, le plus bas de tous, selon ce qu'on nous en dit à l'école, et d'autant plus bas, sans doute, qu'on le pratique plus en haut, ne consiste pas seulement dans la mauvaise parole ou l'écrit imposteur : on peut aussi le manifester sans rien dire, par le costume, le maintien, la démarche, la façon de regarder, de sourire, de manger, de s'asseoir. Nous avons parlé de ceux qui *bla-*

guent; parlons maintenant de ceux qui *posent*. *Blagueurs* et *poseurs* sont proches parents, cousins très-*frèreux*, comme disent les Normands. La *pose*, pour produire tout son effet, a toujours besoin d'un peu de *blague*, et réciproquement. L'une est le geste, le vêtement, la mimique du sujet ; l'autre en est le dialogue et le chant.

Mais, d'abord, que veut dire *pose?* Qu'est-ce que cela, *poser?* Ces mots ont un parfum notoire de civilisation avancée ; et c'est pourquoi les vieux dictionnaires ne nous les donnent pas dans le sens un peu osé que maintenant on leur attribue. L'Académie elle-même, qui pour tout commander devrait tout suivre, n'y arrive qu'avec un tremblement visible. — POSER, dit-elle, *prendre une certaine attitude pour se faire dessiner, pour se faire peindre ;* et au figuré : *Cette femme pose toujours, croit toujours poser.* (*Cette femme !* pourquoi pas tout aussi bien *cet homme?* Impolis). *Elle étudie ses attitudes, ses gestes, ses regards, pour produire de l'effet.* — C'est ce que l'enfant de Paris, vulgaire et mal élevé, appelle *faire sa tête.*

Il y a bien aussi *se poser*, verbe personnel, *se mettre dans ou sur quelque chose*, comme on ferait un paquet, une image, un mouvement de montre, une statue. On se pose en triomphateur, en martyr, en réformateur, en don Quichotte, en héros ;

et tout cela peut amener des résultats sérieux. Mais cette opération de l'esprit s'entend d'un accident plutôt que d'une habitude ; c'est affaire de passage, non de métier. On ne se pose pas toujours, jusqu'à la mort ; on se pose une fois dans une action, dans une entreprise, dans un discours, dans un ouvrage. M. Victor Hennequin, dans *Sauvons le genre humain*, un livre malsain, se pose en secrétaire des esprits. Notre sublime George Sand, dans *Indiana*, s'est posée en antagoniste du mariage. Proudhon, dans son mémoire *Qu'est-ce que la propriété?* s'est posé en apologiste du vol, selon M. Thiers, posé lui-même en maréchal de France dans son *Histoire du consulat.* Pierre Dupont, dans le *Chant du Pain*, s'est posé en ennemi des boulangers, disaient ceux qui ne savent point ce qu'ils disent, et Gustave Mathieu, dans *Jean Raisin*, en exterminateur des octrois. Parbleu! *laissez donc passer Jean Raisin avec son vieil ami le Pain*, mes chercheurs farouches de mauvaises intentions! Critiquer n'est pas maudire ; conseiller n'est pas conspirer. Tout le monde a-t-il du pain, et les droits sur le vin sont-ils modérés? Voilà toute la question.

D'autres se posent différemment, — ils ont leurs jours pour cela, jours de charivari social et de bouillonnement populaire, — en pourfendeurs,

volontiers, en redresseurs, en vengeurs, en *occiseurs d'innocents*, comme Mascarille de l'*Etourdi.* Les servantes appellent ceux-ci *des enfonceurs de porte ouverte.*

Mais *se poser* ne signifie point *poser.* Dans notre langue économe, qu'on croirait aujourd'hui faite rien que pour les gagneurs d'argent, le même mot peut vouloir dire plusieurs choses; deux mots la même chose, jamais.

Pose et *poser* sont donc substantif et verbe de sens vif et prompt, mais d'acception nouvelle, laquelle nous vient des arts, et a bientôt passé dans le torrent du discours, probablement parce que nous sommes un peuple d'*artistes*, disent ceux qui nous blâment tout aussi bien que ceux qui nous vantent. Ainsi, chez votre peintre ou votre sculpteur, vous allez poser pour votre figure, pour vos mains, pour vos cheveux, pour votre air. Ensuite, comme le reste vous fatiguerait et l'artiste aussi, il y a le mannequin, votre image, que l'on habille de vos habits, et qui pose au lieu de vous pour la robe, le chapeau, le parapluie, le châle, le paletot, la culotte, précieux accessoires, savoureuse cuisine de votre tête, ô mon propriétaire! gloires sans pareilles de MM. Dubufe, Pérignon, Lépaulle, Court et tant d'autres. Personne a-t-il jamais fait ou vu quelque chose de beau comme jadis les

bas de soie du roi de Danemark, par M. Court ? Et l'on nous avait parlé de la *Mort de César?* Allons donc !

Dans l'atelier, il y a aussi le *modèle*, pauvre vivant, homme ou femme, qui pose pour Jupiter, pour Hercule, pour Vénus, pour la Magdeleine, pour un imbécille ou pour Socrate, pour Vincent de Paul ou pour Laubardemont. Ce dernier sens commence à se rapprocher du nôtre : le vrai n'est plus, la convention s'établit. Une fille, belle comme ne fut jamais duchesse, monte sur l'estrade et livre tout son corps à l'étude *d'après l'antique* pour gagner le dîner de son père et de ses frères, un ivrogne doublé de voyous. Le verbe devient actif : *le sujet pose une académie.* Celles qui ont moins de beauté posent une jambe, un bras, leur sein, leur torse pour un morceau de pain. On est si peu payé à coudre ! C'est déjà si difficile que d'être honnête ! Et encore l'état est-il fort méprisé : à moins que l'artiste n'épouse ou ne marie son modèle. Pourquoi ce préjugé ? Ne posez-vous pas éternellement votre figure et votre tournure, et, tant que vous pouvez, vos épaules et votre gorge, mes belles dames ruisselantes de vertu ?

Il y a enfin l'élève, l'apprenti, le gamin, qui posent tout. On se souvient de cet excellent Alcide Tousez dans le *Rapin*, demandant à Colibri, autre

souffre-douleurs : — Sais-tu poser un buisson, toi ?.... Non ? Moi, j'ai posé la mer, le Vésuve, un champ de blé.... Si on te disait de poser un chemin de fer, tu ne pourrais donc pas ? — On les pend quelquefois au plancher, ceux-ci ; on les crucifie, on les garrote : ils posent les raccourcis, les scènes de l'inquisition, les esprits et les anges. Toute condition de pauvre homme commence par le martyre.

Modèles et rapins conduisent ainsi le verbe à notre application ; ils font ce que nous pourrions définir : *User ou laisser user de soi*, *pour représenter ce qu'on n'est pas.* Poser, au figuré, c'est faire cela ; c'est ne point vouloir avoir l'air d'être soi. Modestie ou vanité, dédain ou orgueil de sa personne, je ne sais. Cela peut venir aux jeunes gens par l'habitude d'aller à la comédie. On se choisit une figure en vogue parmi les belles ou les terribles, et, comme disait l'acteur Bignon à propos du Danton de M. Ponsard, on cherche à *se mettre dans sa peau.* On se rappelle comment la figure s'annonce, marche, se tient ; on répète chez soi, devant un miroir, et l'on va. On pose Lamartine, on pose Alexandre Dumas ; on a posé Châteaubriand et Victor Hugo. Au temps des grands succès impériaux de Gobert et d'Edmond, on voyait, sur les boulevards, des promeneurs poser Napoléon. Beau-

coup qui ne s'en vantent plus guère ont posé Ledru-Rollin et Cavaignac, Considérant et Pierre Leroux ; les géants posaient Caussidière ; les petits posaient Louis Blanc. Pendant le sombre procès de Tulle, mystère sur lequel les tombes se sont fermées sans parler, toutes les femmes ont posé Mme Lafarge. Hélas ! des êtres sans méchanceté pour deux liards avaient posé Lacenaire, quelque temps auparavant. L'*assassin-poëte*, disait-on. Assassin, oui ; mais poète !... Pauvre Hégésippe Moreau, que ton imprécation fut belle contre ce bandit !

Les comédiens en chemin posent leurs grands confrères : Bocage, quand ils sont minces et hauts ; Frédérick-Lemaître, quand ils sont forts et nourris ; Mélingue, quand ils ont les cheveux longs : les amoureux posent généralement M. Fechter, depuis la *Dame aux camélias*. La figurante maigre et funeste pose Rachel ; mignonne et gaie, Déjazet ; blanche et grasse, Alboni. On pourrait poser plus mal.

Tout ceci constitue à peu près la pose par admiration. C'est ainsi qu'en voyage j'ai rencontré tant de madames Sand et de madames Dorval. J'ai posé Beauvallet un soir, et je n'ai pas eu de succès. La mode, alors, était de poser les *Antony*, les *Trenmor* et les *Manfred*.

On a d'autres raisons de poser. — Par désir d'amour : au spectacle, au concert, dans un coin de salon, un homme pose devant les femmes, l'isolé, le trouvé, le maudit, le rêveur, le triste, le fatal, l'échevelé, le pâle, ou bien encore le maître des requêtes, le sous-préfet, l'officier, ou, mieux que cela, l'héritier. Une femme pose la veuve, la délaissée, l'indépendante, la viveuse, devant les hommes ; la fille de marbre pose Lélia : désir d'amour ou désir d'argent, qui sait ? — Par désir d'estime et confusion de n'être que ce qu'on est : l'étudiant pose l'avocat, le médecin, l'écrivain ; il copie des vers dans les livres, et les envoie pour siens aux tavernières et aux lorettes ; le commis marchand pose l'étudiant ; le garçon épicier pose le commis marchand ; le petit garçon pose son papa ; la petite fille pose sa maman. — Par lassitude d'obéir et besoin de commander : le soldat pose le capitaine ; le garçon de bureau pose le chef ; le portier pose le propriétaire. — Par envie de faire peur : le garde national pose le soldat ; en 1848, des hommes de coton posaient le proconsul, etc.

On *pose* et on *fait poser*. L'un ne va pas sans l'autre : il faut l'auditoire à l'orateur, le spectateur au comédien ; au faiseur de tours Jean-Jean, la bonne et le badaud. Celui qui pose prophète ou

sacheur de nouvelles nous fait aussitôt poser, sans que nous le voulions, ses messagers ou ses disciples. Il y a quelques années, quiconque voulait poser homme politique faisait poser électeurs tous les passants. On prétend qu'en certains cas la fin justifie les moyens ; ce serait à voir. Si d'illustres proscrits étrangers sont quelquefois parvenus à faire poser utilement les cabinets ou les peuples en faveur de leur patrie assassinée, ce n'est pas nous qui les en blâmerons, au contraire. Comme l'amoureux souper de Judith, la mystification aurait eu sa sainteté alors, et mentir n'est pas lâche à qui, ne pouvant mieux faire, ment pour sauver son pays.

Ce que j'aime moins, c'est comment, en 1830, Louis-Philippe fit poser Laffitte et Lafayette. C'est comme chaque soir la marchande des grandes rues, une honnête femme, pose en reine de beauté dans le comptoir de sa boutique, enveloурée de noir sous les torrents de lumière qui rendent sa peau blanche à mettre fous les hommes arrêtés au vitrage du trottoir, et rit haut quand elle a le rire sonore, et vous regarde en riant quand elle a les dents belles : tout cela pour une cravate, ou des bretelles, ou des bonbons qu'elle me vendra après m'avoir fait poser une demi-heure devant le prospectus de ses charmes. C'est l'actrice sans talent et sans cœur

qui paie la rampe de son théâtre à un directeur proxénète, afin de faire poser quelque part dans la salle un bon jeune homme, tout ébahi d'espérances, simplement parce qu'à l'avant-scène tousse une vieille et riche jalousie qu'il s'agit de mettre en effroi. C'est le protecteur dépourvu de bienveillance ou de pouvoir qui se joue inhumainement du temps, des confidences, des prières, des épargnes d'un malheureux en le faisant aller, venir, revenir, attendre, sécher, sans jamais lui donner ni lui refuser rien. C'est le débiteur gentilhomme qui vole en poses d'antichambre les journées de son fournisseur. C'est l'employé quelconque de toute administration imaginable, qui, pour me faire croire à son importance, m'impose dix fois le voyage de son bureau à propos d'un travail de cinq minutes qui n'est point encore fini parce qu'il n'a point été commencé. C'est le médecin que j'appelle pour mon enfant ou pour ma mère, et qui s'arrange, en homme sachant son état, une maladie de six mois d'une indisposition de deux heures, et, par surcroît, nous laisse tout tremblants du danger. C'est l'horloger à qui je porte ma montre endommagée, qui pourrait, comme le médecin, la guérir du premier coup, et la garde trois mois chez lui en me faisant à chaque visite un cours de mécanique de précision. C'est, ou plutôt ce

serait à n'en jamais finir, s'il fallait seulement dire tout ce qu'on peut dire. La moitié du monde fait poser l'autre ; voilà qui est à peu près la vérité. Mariage, héritage, association, fabrication, politique, industrie, finances, science, procès, renommée, histoire, tout pose et tout fait poser ; tout est poudre aux yeux et fard sur la figure. On en vit tout de même, à ce qu'il paraît, et l'on ne s'en doute pas. Les belles mœurs que cela fait !

Finissons par une anecdote.

Certain membre assez tourangeau de l'Assemblée Constituante (nouveau style) était lié avec M. Cunin-Gridaine, très-riche et très-habile fabricant de drap, qui demeure à Sedan. Par honneur pour ses vingt-cinq francs par jour, et désirant être à Paris aussi bien habillé que personne, le législateur pria son ami de lui céder, comme faveur, un coupon de très-beau drap pour lui faire un frac. C'était ce que l'on eût dit autrefois *une aune et demie,* à 50 ou 60 francs l'aune. Ayant l'étoffe, il fallut avoir le tailleur. Un des plus célèbres fut indiqué comme ne manquant jamais un habit : un peu cher, mais qu'importe ; aux élus les hommes d'élite. Le législateur alla donc chez le tailleur et crut d'abord qu'il était chez un ministre, à cause des salons, du mobilier, des tableaux et des domestiques. Son nom étant donné, avec le titre, le maî-

tre se présenta lui-même : c'était un grand honneur. Il prit mesure, de cette façon suprême qui rendra toujours le tailleur parisien incomparable et magnifique. — Monsieur, dit le représentant, demain matin je vous enverrai mon drap. — Comme vous voudrez, Monsieur, répondit le tailleur. — L'habit vint au jour dit, irréprochable selon la coutume, apporté en équipage par le chef en personne : un hommage à la souveraineté du peuple. — Combien vous dois-je, Monsieur ? dit la pratique tout émue. — C'est 130 francs, Monsieur. — Sans doute, mais vous savez que j'ai fourni le drap ? — Le drap ? Oh ! Monsieur, chez moi le drap n'est que l'accessoire. Si Monsieur veut demain envoyer quelqu'un de ses gens, on lui rendra du drap tant que Monsieur en voudra. Le drap, Monsieur, c'est la peau, et nous sommes l'esprit ! Qu'est-ce, s'il vous plaît, que du plâtre pour le statuaire ?

Le législateur s'inclina, plein de respect, et paya.

VII

LE CHANTAGE

Il existe dans la langue de Paris, — car Paris a des mots qu'en ne dit pas toujours ailleurs,— deux locutions musicales et jumelles, qui longtemps furent connues des seuls argotiers et philologues, mais que le goût présent, fort enclin à ennoblir les vilenies, s'est chargé d'élever peu à peu jusqu'à la grande conversation. J'entends par la grande la riche, celle des affaires, ou des écus, pour autant dire, qui a ses salons chez Tortoni et ses académies à la Bourse.

Ces deux locutions sont *chanter* et *faire chanter*. On en a dérivé le *chantage*, à moins que ce ne soit l'inverse, c'est-à-dire que les verbes soient venus après le substantif; car celui-ci est déjà un très-

vieux mot. Les gens de rivière le connaissent bien : le *chantage* ou *huage* est une pêche *où l'on fait du bruit pour pousser le poisson dans les filets.* Notre chantage ressemble beaucoup au leur ; seulement, au lieu de poissons, on y pêche des hommes. Ce n'est pas une différence si notable : chez le poisson et chez l'homme, les gros mangent les petits.

Boiste admet cette expression : —*faire chanter*, réduire quelqu'un à la raison, le forcer à déclarer ce qu'il sait,— ou même ce qu'il ne sait pas. Ainsi, à Lisbonne, à Madrid, à Goa, le Saint-Office, autrement dit l'Inquisition, faisait, par le fer et le feu, *chanter* aux hérétiques leurs secrets et ceux d'autrui. Certains vieux qui se repentent d'avoir été jeunes, voudraient, à ce qu'on prétend, nous rendre cette variété du Conservatoire ; mais je vous engage à ne pas croire tout ce qui se dit : il y a tant de mauvaises langues pendues !

Boiste s'était probablement renseigné dans la grosse compilation de Trévoux, où nous lisons : — On dit figurément d'un homme à qui l'on veut faire faire quelque chose par force, qu'on le fera bien *chanter*, savoir qu'on l'obligera à payer, à faire ce qu'il doit : *Adigere aliquem ad solvendum.* — C'est comme qui dirait de la musique par huissier. — On dit encore qu'un criminel a *chanté* à la question quand on veut exprimer qu'il a trop

parlé, qu'il a dénoncé ses complices. — De là : — Il faut bien qu'un tel ait *chanté* puisque tout est découvert ! — s'écrie un endurci qui avait nié.

La langue du dix-huitième siècle connaissait donc le *chantage* pour un but légitime, celui qu'on pratique volontiers dans les prisons, par exemple, et autour des lieux mauvais. L'instruction de certains méfaits ne saurait même avoir lieu autrement, à ce que disent les hommes de par là. Quand on est pris, il faut *chanter !*.... C'est comme quand on est marié, ajouterait Rabelais.

Enfin pour dernière analogie, les chasseurs, permissionnaires ou non, ont la *chanterelle*, perdrix femelle prisonnière qu'ils font *chanter* pour attirer les mâles. Prostitution ! O sainte œuvre de l'amoureuse nature, céleste orchestre, ineffable harmonie, paradis de roses et d'oiseaux ! les hommes ont-ils jamais su à quoi ils t'employaient ?

Mais ces diverses façons de chanter et de faire chanter ne sont point la nôtre. L'état dont nous voulons parler, qu'on le prenne à l'actif ou au passif, constitue sans contredit le dernier où le roi putatif de la création puisse précipiter son semblable et lui-même. C'est au-dessous de ce qui est honteux, au-dessous de ce qui est misérable, au-dessous de ce qui est lâche. On s'avilirait moins en se mettant mouchard au service de l'Autriche. Et cela,

pourtant, est imposé ou supporté tous les jours, par les vieux et par les jeunes, les hommes et les femmes, les faibles et les forts. La civilisation nous devra bien, un de ces matins, quelque invention au moins sublime afin de nous dédommager de celle-ci !

Il y a cependant en général quelque chose à dire en faveur de ceux qui *chantent*. C'est qu'ils ont peur, pour la plupart. On chante aussi parfois la nuit, en traversant les bois tout seul, au clair de la lune, quand l'ombre de chaque arbre sur la route projette un rangée d'hommes armés, quand chaque buisson représente un voleur à l'affût. On a peur alors involontairement, innocemment, parce que la nature et votre mère vous ont fait non pour attaquer, ni pour vous défendre, mais pour subir; parce qu'on a le teint blanc, les chairs molles, les nerfs irritables, et sur la tête une dépression aux organes de la combativité et de la fermeté. Il est clair que si quelqu'un saisit un sujet ainsi construit, dans ses indispensables frayeurs, et cherche à tirer parti du trouble où elles le plongent, il produit aussitôt l'idéal de la cruauté basse ou de l'audace sans péril. Deux choses à ne pas se vanter sans doute : mais pourvu qu'on prenne, on ne tient pas aujourd'hui à se vanter de ce qu'on prend.

Voilà donc une première manière de *chanter* quand on a peur.

D'autres ont peur encore, parce qu'ils sont coupables, parce qu'une fois ou plusieurs, par exception ou par habitude, ils ont commis une action mauvaise, vile, tenu un propos qui engage la personne, le caractère, la dignité de quelqu'un ; parce qu'ils ont peut-être fait cela imprudemment, dans la colère ou dans l'ivresse, et qu'ils voudraient pouvoir abattre le mur qui les a vus, enchaîner l'air qui les a entendus ! Connaître ces craintes, dernier soupir de l'honneur, et *faire chanter* celui qui les ressent, forcer ce malheureux à vous acheter votre silence ; qu'est-ce, sinon vous instituer son complice salarié et lui vendre votre association dans son crime ? Ils le savent bien, les misérables ! mais qu'importe, cette fois encore, puisqu'on y gagne ?

C'est la seconde manière de chanter par frayeur. Elle nous explique combien d'abbés, de seigneurs, d'usuriers, de familiers, de barbiers, de ministres, de médecins, de confesseurs et d'hommes d'armes ont pu et dû apprendre la musique aux tyrans du moyen-âge, et autres. Coictier faisait admirablement chanter Louis XI ; le père Élisée a probablement fait chanter Louis XVIII, qui était impotent et homme de goût.

Aujourd'hui ce genre de chantage est l'exception et demeure toujours suffisamment inconnu. Donc la morale publique en souffre peu, et si nous en parlons, c'est pour mémoire. Quant aux innocents qui chantent par amour-propre, nous les laissons aux romanciers et aux faiseurs de pièces. Que l'intéressant François, des *Deux Forçats*, confie d'abord son malheur à Thérèse, au lieu de chanter comme un niais avec son camarade de chaîne, et voilà un beau mélodrame de moins. Mais, dirait l'ombre éplorée de Boirie et de Poujol, on n'a pas toujours une amante pour lui conter ses peines, ou sa mère, ou son frère !... Et d'ailleurs, l'homme ni la femme ne confient jamais certains détails. Nous savons bien que le Code contient des articles touchant les menaces sous condition ; mais il faut parler au magistrat pour pouvoir s'en servir : et presque toujours que de raisons de se taire !..... On transige : la transaction est notre grand mot en ce temps-ci. L'honneur est attaqué, transaction ; le ménage est flétri, transaction ; la fille est séduite, transaction : comme pour une jambe cassée, comme pour une devanture enfoncée ! On ne poursuit plus guère, en général, à cause des frais, et la Pièce-de-Cinq-Francs aspire de jour en jour à procurer l'inviolabilité. Sera-ce le dernier mot des sociétés modernes ?

Le chantage va fort dans les crises politiques. On ne rencontre à ces heures-là que gens l'archet haut, le pied en l'air, prêts à battre la mesure. — Chante, ou je te dénonce ! — Quand j'avais l'honneur d'être quelque chose, un fils est venu me dénoncer son père, et il l'avait fait chanter premièrement. On cite des préfets qui ont chanté après les Cent-Jours. Un banquier, célèbre sous la Restauration, chantait ainsi, dit-on, de cent mille francs par an : une belle voix ! Quant aux entrepreneurs, fournisseurs, munitionnaires, concessionnaires et autres, ils ont dû, comme disait le *Chiffonnier* de Félix Pyat, chanter des opéras tout entiers. Les sociétés secrètes ont aussi leurs râcleurs de guitare quand arrive la débâcle : tous les procès politiques le prouvent.

Mais descendons. Voici un chantage assez curieux, et que je donne comme tout à fait individuel : la solidarité absolue n'existe ici pour personne. Le chef d'une maison de nouveautés avait chez lui un pensionnaire qui apprenait le commerce. Apprendre le commerce a signifié longtemps partout et signifie encore quelque part balayer la boutique, épousseter les rayons, et faire les petites commissions de tout le monde ; comme l'apprenti chez le fabricant, l'élève chez la couturière, le trottin chez la modiste, lavent la vaisselle, cirent les

souliers, épluchent les légumes, nettoient la cage de l'oiseau et promènent le petit. La fin de la pension était proche; le pensionnaire allait devenir *commis au pair*, c'est-à-dire donner d'arrache-pied son travail et son temps pour être nourri avec modération et coucher dans le creux d'un comptoir. Le marchand rêve un jour à ce revenu qui s'éteint et qu'il voudrait pouvoir rallumer. Il appelle à Paris le père, un riche vigneron, et lui apprend avec mystère qu'il ne saurait garder son fils. — C'est un jeune homme qui ne fait rien, dit-il; on lui croit de mauvaises connaissances. Un *article* a disparu dernièrement, et, bien qu'on n'ait pas de preuves, la voix publique des rayons accuse le pensionnaire. Il va sortir de la maison avec cette fâcheuse couverture, une triste recommandation!... Il y aurait bien un moyen, ce serait de laisser le mauvais sujet pensionnaire encore une année; de cette façon, tout méchant bruit tomberait et le nouveau sacrifice du père serait un éperon pour l'enfant. — Le ton était bien donné, qu'en dites-vous? Le père a chanté de quinze cents francs.

L'homme qui va se marier, après avoir eu ce qu'on appelle *de la jeunesse*, est exposé à chanter sur plus d'un air. On peut l'inviter d'abord à faire la partie du commissionnaire qui l'a présenté dans la famille de sa femme : beaucoup de mariages étant

des opérations qui se traitent ainsi, par ministère d'intéressés; puis celle de ses créanciers, terribles saxophones dont les accords stridents menacent d'effaroucher son bonheur; puis celle de ses amours délaissées, hélas! toutes plus ou moins armées de sa correspondance, de son portrait, de ses cheveux : lugubre et pénitente symphonie! Mais un jour peut-être, par compensation renversée, une femme de chambre trop nécessaire fera chanter Madame à cause d'un secret qu'il ne faudra pas que sache Monsieur. Combien de *concerts* apparents résultent de cette musique cachée!

J'ai rencontré, il y a déjà longtemps, un chantage chirurgical des plus singuliers. Je citerai celui-là, parce qu'il ne déshonore point la science. Je passerai sur les autres, qui sont d'ailleurs mieux connus. Un négociant très-riche, mais très-avare, — *et* serait peut-être plus logique que *mais*, — avait la pierre, et il fallait l'opérer. Après avoir attendu je ne sais combien, non à cause de la crainte, mais à cause de l'argent, il se décida enfin à envoyer à Paris un de ses fils, faire marché avec quelqu'un d'illustre. Deux mille francs, voilà tout ce que voulait donner ce millionnaire. Le *Maréchal* qui fut choisi en demandait six mille. — Va pour six mille, Monsieur! et n'en parlez pas; nous

ferons le reste en famille, dit l'envoyé. — On partit. En chemin faisant (il y avait douze lieues), le chirurgien, qui était un jaseur, parvint à s'éclairer sur la situation respective des enfants et du père. Tout était d'un côté, rien de l'autre. Donc, nulle garantie, que la mort du négociant, pour les quatre mille francs en sus de l'offre. On arriva. Le maître était attendu par toute la médecine du lieu, solennelle et respectueuse; il salua d'un grand air et se mit en fonctions. Quand il eut convenablement fixé et garroté sa victime : — Ça, Monsieur, lui dit-il, c'est six mille francs ! J'ai l'habitude de me faire payer d'avance. On ne sait pas ce qui peut arriver. — L'avare cria bien à la garde ! mais à quoi bon? Il dit où était sa clef, en hurlant dans toutes les langues : il avait voyagé quarante ans ! Les billets apportés, le chirurgien les prit, les compta, les serra et commença. Il fit merveilleusement, selon sa coutume, et comme la famille le reconduisait, tout effrayée de lui : — Votre père, dit-il, est un vilain homme, mais vous êtes de bons jeunes gens. Voici les quatre mille francs dont vous vouliez vous saigner. Je vous les prête; vous me les rendrez quand vous pourrez. Mais au moins Monsieur votre père saura qu'on ne me marchande jamais !

Il existe une manière de cultiver cette musique,

qui s'applique plus particulièrement aux arts, et surtout à l'art dramatique. Un homme a régné, gouverné et enseigné longtemps dans l'espèce. Il avait bonne maison, grande argenterie, cristaux, bronzes, tableaux, des vins, des livres; on dit même des chevaux, une voiture et une maison de campagne. Tout cela lui était venu par le chant; et lorsqu'il était à table chez lui, en petit comité, il vous disait le plus spirituellement du monde : — Ce que nous buvons là, mon ami, c'est de la *grande coquette;* nous mangeons ceci dans un *père noble.*—Il vivait ainsi redouté, salué, payé et considéré. Il a fait école dans un certain journalisme. On n'a pas toujours son esprit, mais on a son procédé. Je l'indiquais en commençant : *on fait peur* C'est facile. Tant de gens assis dans un théâtre sont venus avec l'opinion des autres, ou n'en auront une que demain! *On est si bête, quand on est beaucoup*, disait notre pauvre Dorval! Le journal est un guide-âne; sans lui, *beaucoup* ne sauraient qui claquer ni où. On fait peur à une femme, par exemple, de ne pas être engagée après ses débuts, — la honte! — ou de n'être pas réengagée, — des enfants, une mère! — peur d'être sacrifiée à une rivale, — la gloire! — de voir révéler son âge et discuter sa beauté, — on gagne tant à être jeune et belle! — peur de la chronique, peur de l'anec-

dote, peur du scandale, — leur piano a tant d'octaves ! — Opprobre et misère !

Ceux qui ne se soumettent pas ne sont point pour cela toujours insultés ou diffamés : ce serait maladroit. On pratique sur eux le chatouillement perpétuel, la démangeaison chronique, l'imperturbable bourdonnement ; on les traite par le coup d'épingle, par le grain de tabac dans l'œil, par la rengaîne, par la scie. Résistent-ils ? tout à coup on fait le silence, le vide, la mort autour de leur nom. Tant qu'on les attaquait, ils croyaient en eux ; on ne les attaque plus, le doute leur vient. Ils finissent par chanter.

Que vous dirai-je ? Il y en aurait pour un volume. En 1832, un homme de lettres a fait chanter un huissier : incroyable tour de force, possible à répéter, cependant, quand on sait la loi. Cette histoire seule tiendrait un chapitre. Tous les jours, sans que personne y trouve à redire, les gérants de société font chanter leurs actionnaires en chœur dans la marche funèbre de l'appel de fonds. Les pauvres gens risquent plus afin de perdre moins ! C'est un calcul qui n'appartient qu'à cette institution, dirait M. Prudhomme. Le concordataire fait chanter son failli pour une signature : c'est voler la masse ; eh bien quoi ? *primo mihi*. Le maître d'hôtel de grande maison fait chanter le cuisinier,

qui fait chanter le boucher : il chante à son tour sous la mesure de l'intendant, etc., etc. Hélas ! le sujet excuse le jeu de mots ; mais c'est un peu là toute l'*harmonie* sociale. Cherchez, à présent que vous avez la clef, vous en trouverez bien d'autres !

VIII

LE LOYER

Il y a par le monde des logis une question lourde, grave, pénible, diversement et incessamment agitée, que chacun prend au point de vue de ses griefs personnels, et qui, pour cela, reste et restera longtemps sans solution. C'est celle de savoir lequel, du propriétaire ou du locataire, constitue l'individualité le plus à plaindre.

Le locataire, — tout le monde l'est ou le fut, — s'entend de quiconque prend à loyer une maison ou une partie de maison, un bœuf, une charrue, un cheval, un lit, des livres, des terres, de la vaisselle, une chasse, une pêche, le dessous d'une porte cochère, un piano, une place en plein vent, des habits, une cabine dans un navire, des domes-

tiques, un cabriolet, une stalle de théâtre, une chute d'eau, de la vapeur, un bureau de tabac, jusqu'à de l'argent même, car évidemment l'emprunteur à intérêt est locataire du prêteur. Emprunteur et prêteur, logeur et logé, dispensateur de l'objet pour un jour et dispensateur de l'objet pour toujours, sont en outre usufruitiers de la nature et locataires du globe comme nous tous ; et leurs bonnes actions sont les *termes* que ce grand loyer leur impose, disent les vieux livres.

Le propriétaire, — plus précieux, étant plus rare — est le seigneur, *dominus*, qui possède et conséquemment peut disposer comme il veut de ce qu'il possède, excepté cependant y mettre le feu, à cause, sans doute. des risques que pourraient encourir les voisins. Quoi qu'en ait dit Proudhon, philosophe condamné même par ceux qui ne l'ont point lu, et bien que les religieux de Saint-François aient longtemps disputé pour savoir s'ils avaient la *propriété* ou seulement *l'usage* du pain qu'ils mangeaient, nos mœurs saluent respectueusement dans le propriétaire un souverain qui cède et qui reprend sa chose ; aujourd'hui vous agrée pour en jouir à son profit, et demain vous remplace, à moins d'une stipulation synallagmatique ; décrète, ordonne, tranche, règne, rogne, détient, retient, et ne s'arrête que devant l'expropriation pour cause d'utilité publique. Sa

qualité est un état défini qu'il exerce, très-positivement. — Votre profession, Monsieur? lui demande, sous ses lunettes, l'employé de la mairie. — Propriétaire, vivant de mon revenu, répond majestueusement l'heureux citoyen. — Et là-dessus on enregistre. Tandis que si, moi, j'allais m'aviser de dire, étant interrogé ainsi : — Locataire, Monsieur, payant mon terme et mes impôts, — l'employé, bien que locataire lui-même, me reprocherait avec sévérité cette indécente plaisanterie.

C'est déjà, comme vous voyez, beaucoup moins de considération.

Le locataire, — nous ne parlons ici que de celui des maisons, — comporte deux espèces fort distinctes, le sédentaire et le nomade. Les nomades sont des artistes, des cerveaux battant la campagne, des sans-soin, des brise-tout, des fléaux du logis et des paniers percés. Ils usent, ils dégradent, ils dévastent; ils déménagent tous les trois mois et s'en vont assez souvent sans payer. Laissons-les, s'il vous plaît, pour des vauriens, aimables peut-être, mais indignes de votre attention. Le sédentaire est bien mieux notre homme. Il est estimable et doux ; il participe de la tortue, du limaçon et de l'huître. Son logis tient à sa peau ; il en est vêtu, il *marche avec*. Il l'a embelli, paré, réparé. C'est en ce lieu qu'il est devenu amoureux de sa femme; voici en-

core la petite fenêtre, au rideau feuille morte, où il se mettait pour la regarder quand elle était demoiselle. C'est ici qu'ils sont entrés le grand soir, le cœur faisant toc-toc et l'œil humide, au retour de la noce. C'est dans ce coin qu'est né leur premier enfant.

Aussi le locataire a toujours fait honneur à ce logement incommode, mal fait, bête, mais tout bénit de souvenirs. Il a subi, sans se plaindre, les nombreuses douleurs de son état : le portier mauvais et aussi la portière, leurs petits pires ; son journal lu, sali, déchiré, perdu ; ses lettres gardées, égarées, oubliées, — depuis les timbres-poste, c'est une misère que les lettres ! — ses amis renvoyés et les huissiers reçus ; du poisson, venu le matin, monté le soir, en été ; la lampe éteinte et le cordon mort quand on revient du spectacle ; les cheminées qui fument ; l'ammoniaque des cabinets; les voisins du dessus, des nomades, qui rentrent on ne sait quand, soupent, sautent la nuit, se disputent et chantent : les métiers à marteau derrière le mur ; le badigeonneur et son grattoir ; les grosses réparations et leurs ébranlements ; la retraite volontaire d'étage en étage, de chambre en chambre, le bivouac sans fenêtres et sans portes, l'aveuglement, la toux par le plâtre et la poussière, pour la commodité des maçons, des fumistes et des peintres. Après

quoi, il a eu a choisir de l'augmentation ou du congé, et il a choisi l'augmentation avec désolation, mais avec tendresse, comme on paie les folies d'un fils bien-aimé. — Il faut que les choses se fassent, a-t-il dit, et que les dépenses rapportent. D'ailleurs, un déménagement, c'est la moitié d'un incendie. -- Honnête homme sans fiel ! Poule innocente du bon Dieu !

Le propriétaire se divise de même en deux classes : celui qui réside et celui qui ne réside pas. Je plains sincèrement le propriétaire qui réside. Pour lui son domaine est une croix. A chaque instant c'est quelqu'un : —Monsieur, ma serrure ! — Monsieur, ma cheminée ! — Monsieur, les plombs ! — Monsieur, les sonnettes ! — Sans compter que voisinage engendre familiarité, laquelle engendre le mépris. Le locataire se croit votre égal en étant avec vous porte à porte ; il vous taperait sur le ventre dans votre propre escalier ! Ceux qui gardent le respect ont probablement des intentions équivoques. En outre, la résidence est de mauvaise politique ; un propriétaire qui demeure dans sa maison n'a plus même le cœur de son portier. Le portier est un lieutenant zélé, mais jaloux et avide de pouvoir. C'est par le commandement qu'il supporte les ennuis de sa position, cet homme. Si vous lui ôtez le commandement, que lui reste-t-il ?

Son dos à prêter aux ressentiments bien ou mal fondés que le propriétaire inspire, et l'esclavage mécanique du cordon? Il y a de quoi prendre une loge en grippe! Or, de la loge au maître, c'est comme du verre au vin. Voilà pourquoi l'on a vu des portiers trahir leur propriétaire et conspirer avec les mauvaises passions de l'ennemi, ainsi que les eunuques dans un sérail. Or la défection de son portier est l'idéal du désastre pour le résident; il avait une cervelle avant, il n'en a plus après. C'eût été un saint peut-être: et voilà qu'il lui pousse des cornes, des griffes et une queue!

Le propriétaire qui habite sa maison est donc très tourmenté. Ajoutez qu'en ses moments amers, il s'accuse par sa femme ou par lui de sacrifier un beau loyer dans leurs personnes, ayant pu, vers Saint-Sulpice, par exemple, ou en l'île Saint-Louis, avoir moins cher et plus grand. Aussi vous donnera-t-il son logement, plutôt que de vous lâcher, si les écriteaux s'enlèvent mal, et se nichera-t-il sous quelque mansarde, à l'injure des toits et la risée de tous. Et voyez donc, quand viennent les heures mauvaises, combien il est dur d'indiquer soi-même à un huissier la porte malévole du locataire en retard, ou d'être présent, comme un juge d'Espagne, à l'enlèvement et à la vente des meubles de ce malheureux! C'est à rêver, la nuit,

qu'on est tiré par les pieds; c'est à risquer de s'attendrir, si, par hasard, l'acier manque à la couverture du cœur. D'autant qu'on est presque toujours un nouveau venu dans l'espèce, n'ayant ni l'éducation ni la tradition de l'état. On a gagné une pauvre maison en travaillant longtemps, honnêtement et beaucoup; on croyait y tenir boutique de logements, comme autrefois de bas ou de volailles, sans pour cela changer ses mœurs, ni se le reprocher jamais. On était un homme sensible, et l'on ne se connaissait pas!

Le propriétaire émérite, héréditaire, véritable, se connaît bien, lui; c'est pourquoi il pratique l'*absentéisme*, comme les Anglais pour leurs biens d'Irlande. Il afferme son domaine, ou bien il le délègue: on ne l'y voit jamais. S'il y vient, par fortune, c'est incognito. Il a des locataires qui ne savent point son nom. L'un d'eux, qualifié par lui de *principal*, est institué sur les autres et les opère à sa guise; lui n'y entend et n'en ressent rien. Il est une figure irresponsable et inviolable, que l'on invoque ou que l'on maudit sans qu'elle le sache. Voilà qui est posséder et vivre, à la bonne heure; aujourd'hui surtout, en cette année de *Te Deum* pour les logeurs et de *Requiem* pour les logés. Disparaissez, hélas! placides et paisibles jouissances du locataire! Maussades sécurités du bail, abîmez-

vous devant la force majeure ! Vive le congé ! Trois fois hurrah pour la quittance ! L'argent qu'on débourse est comme du sang que l'on perd ; cela s'écrit *verser* ; celui qu'on reçoit est d'une volupté divine ; cela s'écrit *toucher*. Touchons et réjouissons-nous, marchands de domiciles ! Elle est enfin venue, la bonne année de la réparation !

Les propriétaires ont vraiment un instinct collectif, comme les oies sauvages et les grues. Ils n'ont pas besoin de se communiquer, quand leur pleine lune monte à l'horizon ; à l'instant tous sont debout, le congé à la main. Depuis une date ineffaçable, ils avaient sur le cœur des termes malheureux, tout empreints de dépréciation, de non valeurs, de déménagements sans trompette, de menaces en paroles et de pendaisons en effigie. Aussi lisions-nous rancuneusement à chaque publication de maison à vendre : — Revenu, *tant* ; avant 1848, *tant de plus*. — Justice devait se faire un jour ! Les démolitions ont été la justice. Les maisons de Paris tombaient par rangées, par carrefours, par rues, laissant à terre leur monde étonné ; d'un accord tacite, les loyers se sont mis à hausser : enchérissement par la demande, règle première de l'économie politique.

J'ai dit accord *tacite*, n'en voulant point supposer un autre ; bien que, dans mon quartier, les

propriétaires à la hausse soient venus tenter celui chez qui je demeure, un homme tout à fait bon et simple de mœurs. Nouveau venu en l'état, commençant dépourvu d'expérience, il n'avait rien à venger d'abord, n'ayant rien eu à souffrir au temps triste ; il a donc refusé sa part de la grande ripaille. Puis il s'y est mis, la réflexion aidant : à la bataille, s'est-il dit, tous les fusils doivent tirer. En se coalisant, au reste, les propriétaires parisiens n'ont pas montré grande audace, puisque, envers eux, les représailles manquent absolument. Des gens peuvent bien ne vouloir en loger d'autres qu'à un certain prix ; mais quel moyen, pour les autres, de s'entendre à l'effet de n'être pas logés plutôt que de payer ce prix ? Il faut un toit à l'homme ; ainsi l'ont voulu les hivers et la société : qui n'en a pas s'enrhume et devient vagabond.

Cette fièvre du revenu a, pour le moment, résolu la question en faveur du locataire. L'intérêt va toujours aux vaincus. La propriété parisienne des maisons nous est apparue sous un aspect dur, âpre, fatal, comme quelque chose de féodal et de conquérant. C'est passager, je me hâte de le dire, et ce n'est point général... Je proteste ici contre toute mauvaise interprétation.

Il y a eu de comiques renversements des usages, qui étaient la loi jusqu'ici. Quelqu'un, par exem-

ple, avait loué un appartement au cinquième, dans une maison de la place de la Bourse, d'un ancien notaire, fort riche, autrefois député et ce qui s'ensuit.. Mon homme avait donné le denier-à-Dieu au portier et fait descendre l'écriteau. Tout était convenu : ni enfant, ni chien, et des renseignements excellents. Le locataire arrive, au jour consacré, suivi de voitures satisfaisantes, de quoi couvrir tout un bail. Au bas de l'escalier, le portier l'arrête, son bonnet à la main, et lui remet une lettre du propriétaire. L'ex-notaire demandait qu'on lui payât trois mois d'avance. Notable et recommandable innovation ! Le locataire n'a point goûté la chose ; il est allé remiser ses meubles et loger en garni. Je crois qu'il aurait pu s'adresser au juge de paix ; mais on ne pense pas à tout.

Un autre propriétaire, entre mille, s'est montré bien supérieurement sublime. Il a octroyé une charte à ses locataires ; unique en son genre, toute de devoirs, sans aucuns droits, la loi des Czars. Ceux que celui-ci honore de ses quittances trimestrielles doivent toujours être élégants, ne point chanter, ne point rire dans les escaliers ; ne point s'arrêter sur les paliers pour causer l'un avec l'autre ; ne point s'appeler d'étage en étage ; ne jouer d'aucun instrument ; saluer avec respect le concierge quand il passe, et son épouse et ses hoirs,

vivantes représentations de la majesté du maître; prévenir le concierge par écrit quand l'un d'eux est appelé à des fonctions publiques; aviser de même quand une femme, légitime bien entendu, — on n'en admet pas d'autres, — devient enceinte. Des folies merveilleuses, enfin !

Quelques-uns perdent à tant vouloir. Voici une maison à côté de chez moi, soumise à l'enchérissement. La boutique est surtaxée d'un quart : ceux qui la tiennent logeaient autrefois au premier, l'œil et l'oreille à leur commerce; ils sont montés au troisième, où l'inquiétude les empêche de dormir. Ce premier étage n'est pas loué, parce qu'on l'a trouvé trop cher; le second non plus. Ceux du second ont pris le quatrième; ceux du troisième, le cinquième. Le quatrième et le cinquième n'ont pu s'arranger des greniers du sixième et sont partis, à la grâce de Dieu. De sorte que voilà, quant à présent, un propriétaire embarrassé. Comptons.

Le rez-de-chaussée était à	1,200,	il est à	1,500, ci....	1,500
Le premier étage........	700	mis à	1,000	Mémoire.
Le second..............	650	mis à	800	Mémoire.
Le troisième...........	500	mis à	650	650
Le quatrième...........	400	mis à	500	500
Le cinquième (à cause de la terrasse)..........	450	mis à	600	600
	3,900		5,050	3,250

Il croyait gagner 1,150 francs, il en perd 650.

Qui s'en affligera? Il lui reste l'avenir, à la vérité; mais qu'est-ce que l'avenir?

Dans cette autre, plus chanceuse pour son maître, tout le monde est resté, avec une surcharge qui varie de 250 à 100 francs. C'était une pleine maison de jeunes ménages et de rentiers célibataires : plus une aïeule bien-aimée de deux comédiens, ses petits-fils, Cléobis et Biton, comme on les appelait; en haut, trois musiciens associés et un poète. On y vivait joyeux : les fous avaient déteint sur les sages. Les petits commerces du voisinage, crémières aux œufs sans reproche, épiciers marchands de vin de Champagne, fruitières accommodant la gibelotte, n'avaient point de pratique plus aimable. Chaque samedi, c'était un bruit, à faire plaisir, de vendeurs d'habits neufs et d'acheteurs d'habits vieux. Le Marché aux Fleurs du lundi soir y vidait ses paniers. Point de dîner sans le manchon d'osier du traiteur ou la timbale du pâtissier. Mendians réguliers et irréguliers, chanteurs, joueurs et montreurs de toutes choses, connaissaient la maison et la bénissaient. Le soir, un étage allait au spectacle, un autre au café ; la musique faisait danser ou rêver le reste. C'était fête et douceurs partout.

Depuis le funeste enchérissement, cette ruche heureuse a peu à peu changé de caractère, comme fait le visage dans une maladie. Le rire s'est éteint

successivement d'étage en étage, ainsi qu'à minuit, quand les boutiques se ferment, on voit sur les boulevards s'évanouir leurs étoiles. La tristesse, la froide mine, l'humeur méchante, grondent maintenant et frissonnent, où la gaîté reliait et faisait communier les esprits. Plus de gâteaux, de demi-tasses ni de fleurs. Les fenêtres restent fermées quand les bohémiens passent ; la main ne fouille plus le gousset quand le pauvre lamente sa chanson. Les habits que l'on vendait, le portier les ravaude; son voisin d'en face met des becquets aux vieux souliers. Le soir, de maigres lueurs, brillant çà et là sur les cinq lignes de la façade, comme des chandelles à veiller les morts, annoncent au quartier que personne ne sort plus. De même qu'une dépense amenait une autre dépense, l'économie aussi est devenue féconde. Où brûlaient deux feux, il n'en brûle plus qu'un ; où l'on buvait du vin, on boit de la bière. Ceux qui trouvent la bière mauvaise boivent de l'eau. Le dessert, luxe des femmes, joie des enfants, prétexte aux bonnes bouteilles, s'est misérablement rapetissé à un peu de fromage. Ceux qui louaient des stalles louent des livres ; les toilettes du dimanche se crottent jusqu'à l'omnibus ; les musiciens ne font plus de concerts ; les comédiens ne donnent plus de billets.

C'est tout simple. Ces gentils ménages avaient

leur budget, et ne se passaient le superflu que pour une certaine somme. C'était arrangé par petits paquets, avec ficelle et étiquette : *Argent de mon terme. — Argent de mon ménage. — Argent du tailleur. — Argent de la couturière. — Argent de nos plaisirs.* Le premier paquet a dévoré le dernier. Puis le chagrin a maigri les autres : quand on n'a plus de plaisir, il faut bien que l'on ait du chagrin.

Décidément, c'est le locataire qui est à plaindre.

IX

LA BOUTIQUE

Boutique, lieu au rez-de-chaussée où l'on vend, où l'on travaille.

Boutique, les marchandises, les marchands, les ouvriers contenus dans ce lieu.

Boutique, les outils, les ustensiles des marchands, de l'ouvrier.

Boutique, le fonds de commerce, les correspondants, les pratiques.

Boutique, ce qui fait l'esprit *boutiquier*, la nation *boutiquière,* selon Napoléon Ier.

Etc., etc.

Ainsi *boutique*, endroit d'un bateau dans lequel on enferme le poisson; *boutique*, au lieu d'*étude*, pour laboratoire du notaire; *boutique*, maison où

les domestiques sont maltraités, synonyme de *baraque ; boutique*, boîte ou balle des marchands ambulants, des montreurs d'images, des vendeurs d'*agnus Dei*. D'abord *pothèque*, puis *bothèque*, puis *boutèque;* le tout venant d'*apothèkè*, grec latinisé *apotheca* par Cicéron ; d'où l'on a pu dire à bon droit, comme à double titre : — Ce pauvre homme fait de son corps une *boutique d'apothicaire.*

Parmi les diverses définitions du mot *boutique*, prenons celle de Napoléon. *Boutique* sera donc la chose qui fait l'esprit *boutiquier*, les mœurs *boutiquières*, la philosophie, la littérature, les sciences, les arts, la production, le commerce *boutiquières* et *boutiquiers.*

Ceci pour le substantif. A l'adjectif maintenant, substantif lui-même en certains cas, puisqu'on dit très-bien un *boutiquier* et une *boutiquière*, en méchante ou ridicule part, de la marchande et du marchand.

Boutiquier adjectif est un mot singulièrement expressif, plein d'énergique moquerie et d'ironie amère. Si l'Empereur n'avait point lui-même répandu et popularisé ce mot, nous trouverions difficilement par quel signe rendre aussi bien l'idée qu'il présente tout de suite et tout net à l'oreille. *Boutiquier* veut dire évidemment quelque chose

de bas, d'étroit, de sec, de petit. *Boutiquier* sent l'égoïsme, l'avarice, la liarderie. *Boutiquier* se rapporte essentiellement à un commerce misérable, à un trafic sans honneur et sans gloire. *Boutiquier* donne la pensée d'une maladie cérébrale qui livre le malheureux qu'elle atteint à une sorte de rage de gagner, d'amasser, d'entasser, qu'il lui faut absolument satisfaire par tous les moyens, bons ou mauvais, loyaux ou lâches, clairs ou troubles. Le malade frappé de *boutiquerie* doit, malgré lui, regarder chaque objet comme un objet de négoce, de spéculation, de transaction commerciale. Il ne voit, ne songe, ne rêve que vente et achat; et son imagination, variant à l'infini sur ce double thême unique, change en marchandise tout ce qu'elle peut embrasser, depuis l'or jusqu'à la boue, jusqu'à plus sale et plus bas encore; depuis la boue jusqu'à l'amour, s'il sait ce que c'est; jusqu'à sa conscience, s'il a une conscience; jusqu'à son âme, s'il croit avoir une âme; jusqu'à ses parents, jusqu'à ses enfants, jusqu'à la patrie.

Voilà, je pense, ce que signifie l'adjectif *boutiquier*.

Je suis entré dans ces détails de grammaire pour qu'on ne m'accuse point de vouloir, en parlant *boutique*, faire de l'*équivoque*, — du langage français bizarre, hermaphrodite, — comme disait le

boutiquier Boileau, auteur de l'*Ode à Namur*. Je désire une fois de plus que, volontairement ou non, personne ne se méprenne sur mes intentions et ne voie ou fasse voir dans ce que j'écris ici de la *boutique* proprement dite, une offense au commerce en général. Mon blâme n'en veut qu'à des exceptions; si elles sont nombreuses, tant pis pour elles.

Donc la *boutique* n'est pas une chose, c'est un esprit.

Cette mauvaise part, cette lèpre du commerce de détail, — pour ne parler de la *boutique* que dans son sens le plus littéral, — a depuis une trentaine d'années peu à peu gagné presque tous les rez-de-chaussée des grandes villes. C'est là-dessus que tout se pose et vit. C'est immense et mouvant; cela grandit et s'allonge toujours. Cela va, vient, monte, tombe, court, coule partout, enjambe, enfourche tout, ici rampant, là-bas orgueilleux, partout fatal et funeste. Par exemple, elle enveloppe, enserre, étrangle Paris comme un réseau magique; elle y fait ce que font les vers dans un fromage qu'ils creusent, labourent, perforent de tous côtés. Quoi que vous vouliez et fassiez, quand vous êtes là, il faut marcher les pieds dans la *boutique* comme dans le macadam, n'ayant plus même, hélas! ainsi qu'autrefois, au coin de la boutique de nos pères,

une pauvre vieille borne pour vous décrotter. Elle s'est emparée de toutes les bonnes et belles places, au soleil et à l'ombre ; elle ensemence d'égoïsme et de mensonge le moindre coin de terre, puisqu'on ne dit plus pavé, dans nos rues devenues routes. Elle bourdonne aux oreilles des passants et les tente ; elle souffle ses petites ruses, ses petites fraudes, ses petits vols en tout lieu bas ayant sur la rue, sur le boulevart, sur le passage, une façade en bois, ou en bronze, ou en fer, vitrée en glaces, portant un nom peint, ou sculpté, ou cloué sur la frise,— le cloué vaut mieux, on peut le déplacer en cas de malheur, — et annonçant, par un pompeux étalage, que là sont à vendre en détail des souliers, du poivre, des manchons, de la chandelle, des tapis, des bas, des chapeaux, des pendules, de quoi manger, de quoi boire, de la comédie, des paletots, de la science et des nouvelles étrangères.

Heureux, trop heureux, — car l'avenir leur appartient, — les marchands qui, fermant oreilles et portes à cet esprit malsain, conservent dans toute sa pureté l'utile parfum d'honneur que l'estime publique avait répandu sur leurs noms. Singulier temps et mœurs humiliantes ! Je voudrais en citer que je ne le pourrais pas cependant : les *boutiquiers* diraient que je fais de la *réclame !* Leur façon à ceux-là de rester ce qu'ils sont est fort simple, au

reste; et qui ne marche point comme eux prouve qu'il aime mieux marcher autrement. Qu'est-ce, en effet? Trois conditions, pas davantage : la bonne qualité, le même prix pour tous, et la spécialité. On n'est pas honnête sans les deux premières, évidemment : ce qui fait que le public marchande, c'est qu'il a peur d'être *surfait*, lisez volé. Quant à l'autre, à moins d'avoir de ces immenses bazars où le marchand spécule sur la fatigue et l'éblouissement de sa victime, n'est-il pas absurde et effronté d'imaginer, chez soi chétif, entre deux comptoirs peints, un raisonnable assortiment de tout ce qu'il faut à tout le monde? On ne vend pas au même titre des pantalons et des ombrelles ! Un homme me fait lire *gantier* sur sa porte ; je croirai peu à l'excellence des chemises, chapeaux, bonnets, cannes et bijoux dont il entoure sa denrée principale. Ma défiance s'étendra même jusqu'aux gants que m'expose ce commerçant omnibus; et puisqu'il me faut des gants, je chercherai quelqu'un qui ne vendra que des gants. La canne et le parapluie auront les leurs. Qu'un marchand de thé vende de la porcelaine chinoise, passe ; mais s'il vend du café, j'ai peur : nécessairement son thé aura goût de café, et réciproquement. C'est en quoi l'épicier me paraît si défectueux. On voit des sabres et des pistolets chez les chapeliers : c'est

inutile. Chapelier, garde tes chapeaux : aux armuriers les armes. Et de tout ainsi. Paris n'est pas un village, après tout, où le même particulier soit obligé de tenir à la fois des cotrets et de la pommade, des bas de laine et du riz, des saucissons et des livres, comme d'être aussi perruquier, maître d'école, éleveur de lapins et clerc de la paroisse.

Car le commerce en détail est, quand on veut, une noble profession. Intermédiaire de la production à la consommation, il fait commodément toucher l'une à l'autre; et ce contact, dont il est l'agent, doit, si rien de honteux ne s'y mêle, établir de l'une à l'autre la confiance et l'estime. Ce fut lui qui fonda la vieille boutique de nos pères les *marchands*, les *bourgeois*, riche pépinière de prévôts et d'échevins; simple comptoir dont les modestes boiseries et le vitrage en verre, — quand il y avait un vitrage, — n'inquiétaient point le chaland sensé par leur luxe, levé sur lui comme un impôt somptuaire; lieu tranquille d'échanges honnêtes, où quelque commis impudent n'était point chargé de vous ahurir par son bavardage de crétin, afin de masquer à vos yeux un aunage trop court, un poids trop léger; où l'on ignorait les doubles factures variant entre elles de 15 à 25 pour cent, parce qu'une double facture eût été tenue pour ce qu'elle est, un faux en écriture de

commerce ; où à l'instant de vous faire une réduction, on ne vous disait pas : — Je vous assure, Monsieur, que je perds sur ce tissu ; — où si vous demandiez l'objet mis en étalage, on l'ôtait tout simplement de l'étalage pour vous le donner, au lieu d'aller chercher dans un *placet* suspect quelque drogue de même apparence, — ce qui est une filouterie ; — où les marchés se faisaient dans la rue, si vous vouliez, à la vérité du soleil, et non dans ces *magasins* frauduleusement éclairés, dont les rayonnements obscurs ravivent des nuances éteintes, donnent du lustre à des étoffes ternies, font passer en contrebande des coutures et des trous.

Le *magasin à prix fixe*, cette importation d'outre-mer perfectionnée par nous, bouleversa de fond en comble la pauvre vieille boutique, laquelle, il faut en convenir, était devenue cacochyme sous l'Empire, et se prêtait peu aux habitudes perruquières et couturières que la Restauration fut flattée de nous voir prendre en échange de la gloire qu'elle nous ôtait. Le magasin à prix fixe s'éleva donc, grand et magnifique, emmoustaché, emplumé, bariolé, illuminé, pailleté, avec un grand bruit de cymbales et de trompettes dont il sonnait militairement par la ville, afin de défier, disait-il, le mépris superbe que les hommes de Coblentz affectaient pour le commerce.

Puis, voyant qu'il n'avait rien vaincu, il se fit bonapartiste, libéral et carbonaro. Juillet 1830 fut un peu son ouvrage et le frappa au cerveau comme anciennement Vulcain avait frappé Jupiter. Nouvelle Minerve, la *boutique* moderne sortit de là tout armée, le bonnet à poil en tête, giberne aux reins, fusil sur l'épaule; escamoteuse, saltimbanque et bavarde comme son père, de plus, impatiente de ressaisir l'autorité municipale et la royauté bourgeoise attribuées à son aïeule. La révélation lui était venue: elle avait lu le *Constitutionnel*. Oh! les beaux fonctionnaires futurs que ces hommes élevés depuis l'école à tordre le chiffre dans leurs mains pour en exprimer le jus! Hommes qui avaient passé leur jeunesse, tout cet âge sacré, à tirer sur une lisière de mérinos ou de drap pour raccourcir l'aune de quelques centimètres; à entendre dire comment on fait du vin avec de l'eau, du café avec de la terre, de la cassonade avec du grès; à savoir qu'il ne faut point laisser en équilibre les deux bassins d'une balance de peur de la fatiguer, le plateau où l'on met la marchandise devant nécessairement être plus lourd que l'autre! Quels fiers représentants de la cité, quels consuls majestueux à recruter un jour parmi cette doucereuse espèce, quand elle serait devenue grande et incorrigible comme les bossus de quarante ans; servilité impassible où tout pas-

sant trouve son esclave pour de l'argent, sur quoi l'insulte tombe toujours amortie, quand un écu la paye; magnifiques *blagueurs* qui vous jureront, la main sur le gilet, que leur indienne faux teint sortira intacte de la lessive, que ce chapeau de lapin est en castor, que le coton est indispensable à la fabrication des châles de laine, que la vaisselle plaquée au soixantième l'est au dixième, que toutes leurs fourrures viennent du Canada et tous leurs maroquins du Maroc. Demandez-moi donc un jour à ces gens-là beaucoup de noblesse et d'équité! Autant vaudrait qu'un prêteur à la petite semaine se fît dissipateur. Si les hommes ne restaient pas ce que l'éducation les fait, l'éducation ne servirait à rien; or, les vices que donne l'éducation ne s'en vont plus.

Je sais bien ce que vous voudriez, ô ma belle boutique parisienne! Il y a là-bas, de l'autre côté de la Manche, quelque chose de fort et qui vous fait envie. La boutique anglaise est sa souveraine dans la Cité; elle a une porte, *Temple-Bar*, dont la reine elle-même, une Amphitrite pourtant, ne saurait franchir l'inviolable seuil, si le lord maire, ce roi de la boutique de Londres, ne voulait bien lui en apporter la clef. C'est beau, pour une figure; et pareil régal vous tenterait. Je le crois volontiers et je vous en loue. Or, c'est à force d'estime pu-

blique longtemps amassée par un travail probe et franc que les marchands de Londres ont pu se placer ainsi dans le monde anglais, au point de balancer le pouvoir d'une aristocratie dont un jour peut-être ils jetteront au feu les parchemins. Pour arriver à cette conquête du respect d'autrui, ils ont commencé par le respect d'eux-mêmes. Ainsi, à Londres, personne n'humilie le marchand par des propositions insultantes, parce que, à Londres, le marchand ne surfait point; tellement que si vous marchandez dans une boutique anglaise, on vous répondra d'un air qui ne se décrit pas : — *You are a Frenchman,* « Vous êtes un Français. » — Et le marchand vous tournera le dos, et l'objet marchandé remontera tout en colère dans son rayon, d'où je vous défie de le faire redescendre.

C'est sans doute ainsi qu'agissait la vieille boutique de nos pères.

Mais si la *boutique* proprement dite vous paraît laide sous cet aspect, n'en ayez point trop de honte; il y a pire. Par exemple, la *boutique médicale,* si vous voulez : nous en avons dit un mot déjà, à propos de la *Blague.* L'autre, si malavisée qu'elle soit, n'attaque en définitive que la bourse du passant : celle-ci est autrement exigeante et terrible. A l'homme qu'elle arrête ou qui vient imprudemment se jeter dans ses bras, elle ne dit pas comme les vo-

leurs de diligence : — La bourse ou la vie ! — elle dit : — La bourse et la vie ! — Et si encore ceux de cette boutique avaient la bienveillance de vous tuer du coup, sur le champ ! Mais non. Il faut que le meurtre s'accomplisse en détail et tout doucement ; il faut que la victime languisse, qu'elle meure longtemps et douloureusement, comme dit Plutarque. — Car plus le meurtre se fait goutte à goutte, plus il rapporte ; plus le patient dure, plus il paye.

Remarquez bien, je vous prie, que je n'entends point composer la *boutique médicale* des soi-disant médecins jeunes ou vieux par qui l'humanité se fauche, inhabiles soldats ne connaissant pas bien les dangers de l'arme qu'on leur a mise au bras. S'ils nous tuent bel et bien, ceux-ci, au moins faut-il dire que c'est quelquefois en conscience et de façon désintéressée. Au Grand Livre de la vie et de la mort, le mal qu'ils font grossit la dette des professeurs dont ils proviennent. Mais il y a des marchands de santé, des commerçants en maladies, dont les affiches salissent à chaque coin les murs de la ville, dont les annonces, étagées en concurrence les unes sur les autres, affligent quotidiennement la quatrième page de toute feuille publique. Ces gens ont du mérite pour la plupart ; ce n'est point la foi qui leur manque, c'est le respect, c'est l'honnêteté. Ils ne nient pas la médecine, comme tant d'impuissants, ils la

déshonorent, ils la prostituent, ils la traînent dans les ruisseaux. Quand Broussais vivait, cet homme qui fut un dieu, ils donnaient de leur conduite des raisons fort spécieuses, vraiment ! — On guérit trop vite aujourd'hui, disaient-ils ; le système physiologique, en abolissant les fièvres bilieuses, les fièvres péripneumoniques, les fièvres putrides et malignes, ne nous a laissé que de l'eau à boire. On ne peut pas toujours vivre de privations, non plus ! Je voulais un cabriolet, moi ; j'étais las de courir à pied une clientelle ingrate ; crotté, mouillé, suant et soufflant comme un misérable maître de sagesse ou de violon. Je me suis mis à faire de la cure radicale. J'ai inventé une poudre, des pilules, des biscuits, des pâtes, n'importe ! ce qui constitue la médecine merveilleuse et secrète. J'ai présenté la chose à l'Académie, que ma politesse a touchée. Ce corps savant ne m'a rien dit, donc je vais. J'ai acheté quelques noms illustres ; çà n'est pas bien cher et çà décore une annonce. Qui voulez-vous qui résiste à une belle affiche bleue ou verte où je mets que pour SIX FRANCS on est guéri SANS RIEN PAYER D'AVANCE ? Vous venez : je vous regarde et je vous envoie chez mon apothicaire, avec ordre qu'il vous soit délivré la poudre n° 1. Huit jours après, vous revenez. La poudre n° 1 n'a pas réussi : j'applique les pilules n° 2. Amélioration. Troisième visite, et

poudre n° 4. Disparition des symptômes. Vous me donnez vos six francs, et six francs que vous avez payés pour la poudre et les pilules qui valaient deux sols, cela me fait 12 francs, vu que mon apothicaire c'est moi. Comment trouvez-vous ? Vous n'êtes pas guéri, c'est vrai. Le mal qui était ici est allé là. Au lieu d'une dartre ou d'une autre chose, il vous est venu une gastrite. Je n'étais pas chargé de vous empêcher d'avoir une gastrite. Je vous adresserai, si vous le désirez, à un guérisseur de gastrites, qui m'enverra un dartreux ou autre en échange. Voilà les affaires : comme disait le quaker américain : — Gagne de l'argent, mon fils ! honnêtement, si tu peux..... mais gagnes-en !

Ils en gagnent, en effet. J'en sais qui ont aujourd'hui quarante mille francs de rente, et dont la voiture couvre de boue la pauvre et noble médecine à pied. En des jours mauvais, la tentation d'imiter cette épicerie vient quelquefois saisir le savant obscur: l'homme ne vit pas toujours seul, et la vertu est difficile à plusieurs. Heureusement les moyens répugnent au premier essai, comme aux femmes la première prostitution, et si l'on n'a point fermé les yeux, on recule. Ceux qui battent monnaie avec cela en rougissent eux-mêmes volontiers. Ils n'avouent pas absolument leur commerce de chair humaine, ils le cachent sous un pseudonyme, ou dans

la peau de quelqu'un. Sorte de condamnation d'eux-mêmes dont ils espèrent qu'on leur saura gré, comme aux écrivains de la police de ne pas signer leurs écrits. Misérables !

Après tout, jusqu'à ce que l'exercice de la médecine soit devenue une fonction publique, jusqu'à ce que les gouvernements croient juste d'élever l'homme qui garde les limites de la vie au niveau de celui qui garde les limites d'un champ, le jeune médecin sans fortune tombera plus ou moins dans la boutique. En dix ans, la seule faculté de Paris en jette vingt mille aux hasards de la circulation. Presque tous veulent d'abord pratiquer la science où ils l'ont apprise ; il n'y a pour eux qu'une ville en France, c'est Paris. Argent, plaisirs, honneurs, renommée, liberté, tout s'y trouve, et les beaux mariages aussi. Ils restent donc à Paris tant que la faim les y souffre ; quelques-uns même sont morts, qui n'avaient plus de pain depuis huit jours. Aussi, vous n'imagineriez pas les ruses, les tours de passe-passe, les folles inventions que cette médecine à la vapeur met en jeu pour se fonder une clientelle. Au chapitre de la *Blague*, j'ai dit les moyens charmants employés jadis par un médecin du roi. Un autre, plus moderne, a mis son nom au monde à force de dîners. Il avait hérité un jour de quarante mille francs et les a fait manger. Aujourd'hui, il est deux ou trois

fois millionnaire. Un magnifique charlatan ! Il nous disait un jour à table, au milieu d'une trentaine d'académiciens, de gens de lettres, de journalistes, qu'il noyait de vin de Champagne : — Voyez-vous ces gens-là, mon cher ? Il n'y en a pas un qui ne doive me rapporter quelque chose. Le plus bête me fera au moins quatre lignes dans le *Corsaire*. Çà vaut bien un dîner.

Il prenait dix mille francs pour une opération et ne savait pas l'orthographe. Il a fait des livres, cependant, qu'un génie sans pain lui a écrits, à vingt francs la feuille et les vieux habits !

La boutique, c'est le cabinet. Les moindres l'ont. Rien dans le salon, peut-être un pliant pour lit ; ni cuisine, ni cave : mais un cabinet. Un jour sombre et sévère, des rideaux foncés, des meubles bruns ; fauteuils; un divan de forme triste, accusant sa destination ; une profusion désordonnée de livres ouverts, de paperasses éparpillées ; des bougies qui ont brûlé leur bobêche : signes d'étude, symptômes de science ; aux murs, la *mort de Socrate, Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès, Erasistrate et Antiochus*, la *Leçon d'anatomie ;* sur le secrétaire le buste de M. le doyen ; partout des crânes, des planches, des pièces d'ostéologie, de pathologie, des morceaux de l'homme d'Auzou ; sur le parquet un tapis vert foncé sans ornement ; sous le bureau une

peau de tigre ou une peau d'ours, la peau d'ours vaut mieux; sur la cheminée une pendule représentant le philosophe de Cos; un ver solitaire dans un bocal, un fœtus dans un autre; des momies, beaucoup d'objets à figure étrange, à formes qui font chercher; tout le bric à brac scientifique qu'on a pu ramasser. Cela dans un logement au dessus de l'entresol, avec une robe de chambre grisâtre ou blanchâtre, si l'on a la croix d'honneur ou autre affaire rouge qui met les visites à cinq francs; culotté, botté et cravaté toujours, comme quelqu'un qui va sortir; du linge blanc, des mains blanches, un diamant si l'on peut; le teint pâle, les yeux creux, l'attitude grave, la voix lente; sur le carré, la statue en plâtre d'Esculape ou de la déesse Hygie; quelqu'un qui vient de temps en temps frapper à une porte intérieure pour faire savoir qu'on attend monsieur; une douzaine de petites lettres fabriquées, parfumées et cachetées le matin, que l'on s'envoie à soi-même en présence du consultant. Celui-ci parti, sortir et dépenser six à sept francs à courir les rues de Paris au grand trot, en coupé de remise, le haut du corps en avant, saluant à droite et à gauche afin d'être remarqué, de passer pour très-demandé et faire qu'on se le dise. — Le reste comme à la *Blague*.

Ceux-ci sont des boutiquiers musqués, aristo-

crates, et ne recherchant que la riche pratique. Ils ont du monde et des manières. Au dessous de leur genre, il en grouille un autre qui sollicite, quête et mendie les malades trouvés trop chétifs là-haut. Cette médecine subalterne comprend des originaux remarquables. J'en ai connu un. Pendant le choléra de 1832, les journaux vantèrent beaucoup son zèle infatigable et ses soins désintéressés: il payait l'insertion. Il avait grand'peur, veuillez bien le croire; il voyait ses cholériques à distance, un mouchoir vinaigré sur la bouche, un bonnet gommé sous son chapeau; il les touchait avec des gants chlorurés. Son truc, à lui, n'était point le luxe; c'était la misère. Quand il vous voyait venir dans la rue, vous son riche, son élégant confrère, il allait droit à vous, l'œil malheureux, le nez triste, et il vous disait : — Voyez-vous mon chapeau, mon collet, mes parements! comme c'est gras, hein?.comme c'est râpé! Vous avez de l'argent, vous autres! Vous êtes bien mis, vous autres! Vous allez en voiture! vous dînez!.. Je meurs de faim, moi. Je fais des visites à vingt sous, à dix sous, à cinq sous! J'accouche une femme pour six francs! Je saigne pour quinze sous! J'arrache une dent pour huit sous! Je coupe une jambe pour trois livres! Hein? En voilà un métier! Si vous avez quelqu'un à quarante sous, envoyez-moi chez lui, dites? Je vous prône partout,

moi! Je vous aime... Vous êtes si grand! si savant! Il n'y a que vous, mon maître!

On ne croirait pas ce qu'il s'est fait d'argent ainsi, cet homme. Il commerçait, il trafiquait, il revirait à confondre un ravageur, avec les restes d'autrui. Il s'arrangeait de tout. Il soignait un cordonnier pour des bottes, un épicier pour de la chandelle, la fruitière pour des lapins, un Auvergnat pour des cuillers. Puis il vendait les bottes, la chandelle, les lapins, les cuillers, et en prêtait l'argent à la petite semaine. Il fournissait des cercueils aux malades qui mouraient. Ses héritiers seront riches!

La camaraderie est une autre base précieuse de la boutique médicale. Ce n'est pas risible, cela; c'est infâme. J'étais un jour assis au lit d'une de mes parentes, dangereusement malade. Le besoin d'une consultation de médecins venait d'être discuté et reconnu. Vous remarquerez en passant que l'ordinaire de ces congrès médicaux est la perturbation du traitement, d'où s'ensuit volontiers la mort. — Qui appellerez-vous, demandai-je? — M. X. — Pourquoi M. X.? Pourquoi pas M. Z.? — M. X. est l'aigle de la science! Est-ce que vous êtes médecin? me répliqua-t-on d'un air piqué. — Non, dis-je. — Eh bien? — Eh bien! nous les appellerons tous deux. — J'ai appris depuis que M. X. avait été le président de la thèse du jeune médecin qui soignait

ma parente, lequel jeune médecin était naturellement le protégé et le reconnaissant de M. X. Or M. X. avait en horreur son confrère M. Z. Les deux médecins vinrent. X. trouva excellent tout ce qu'avait ordonné son jeune ami ; Z. condamna tout ce qu'approuvait X. J'interposai dans ce conflit mon autorité de parent : X. et son aide-de-camp disparurent ; on suivit les prescriptions de Z. et la malade guérit. Le jeune médecin, aujourd'hui délivré de son maître, convenait avec moi quelque temps après que la médication du professeur X. n'avait pas le sens commun, et que la malade en serait morte. C'est du crime, purement et simplement.

Nous avons aussi la boutique des médecins philanthropes, lesquels ayant découvert ou cru découvrir un moyen curatif quelconque, envoyent leurs femmes déguisées en dames de charité s'informer dans les mansardes et dans les huttes si l'on n'aurait point un malade de la catégorie qu'il leur faut, afin d'aller, eux, sous ces toits désolés, faire *experimentum in animâ vili.* Si la découverte est bonne, le pauvre qui en aura supporté l'essai n'en profitera plus ; si elle est mauvaise, on le verra bien ! Et qu'est-ce que la santé, qu'est-ce que la vie de deux ou trois misérables au grand point de vue de la science ? Le progrès se fait de batailles, comme la

conquête. M. Magendie a sacrifié cinq cents chiens dans ses expériences de vivisection.

Nous avons encore la boutique des médecins fabricants de maladies. Elle se compose en général de médecins pour dames, praticiens heureux et disputés, qu'une fantaisie nerveuse, une émotion à propos de rien, font accourir en toute hâte, jour ou non, et qui — vengeance innocente — bâtissent à leurs belles crédules, sur des enfantillages, une phlegmasie étrange et composée, qu'ils traiteront jusqu'à l'été, à dix ou vingt francs par jour, avec de l'eau de gomme et des pilules de Corvisart. La pilule de Corvisart est de la mie de pain. Il y avait dans la vieille pratique parisienne un bonhomme de médecin, bien spirituel et bien égrillard, membre de l'Institut, s'il vous plaît, lequel épuisa deux ans durant tout le genre légume pour faire de la tisanne à une duchesse malade d'un *anévrysme à l'orteil.* Cet anévrysme était un ognon. *Similia similibus curantur.*

Il y a la boutique des médecins à la commission. C'est une des variétés les plus nombreuses. On y trouve les chirurgiens qui tarifent la jambe, le bras, la cuisse d'un homme ; le calcul de la vessie, la loupe, le lipôme, le cancer, et paient trente pour cent de remise au médecin qui leur procure l'opération. On y trouve les médecins *fournisseurs*, qui

ont le métier à l'anglaise, la bouteille après la visite; les *nourrisseurs*, c'est-à-dire qui procurent des nourrices aux femmes en couche; les entreteneurs de pharmacies, qui mettent au bas de leurs ordonnances l'adresse obligée d'un apothicaire, seul capable, selon eux, dans toute la ville, de préparer convenablement le médicament indiqué. Cet apothicaire est quelquefois un ignorant épicier, avare à vouloir que tout serve, manipulateur de drogues suspectes, qui met dans une potion du sulfate pour de l'acétate, dans un liniment du deuto-chlorure pour du sulfure: semblable à celui de Jersey, quand un jour que je lui demandais de l'acide citrique, il me dit: — Monsieur, avez-vous une bouteille? — qui, préparant du vin de quinquina, boit le vin d'Espagne, véhicule consacré, et le remplace par du vin blanc à soixante-quinze centimes; qui fait le sirop de gomme sans gomme, le sirop de groseilles sans groseilles; emploie le fermenté, le moisi, le vieilli; frelate, masque, brûle, confond ses extraits; un méchant cuisinier enfin, qui n'avalerait rien sans peur de ce qu'on élabore dans son officine. Mais il choie le médecin, il l'invite à dîner, il mendie pour lui des billets de spectacle, il fournit sa femme de pommade aux concombres et ses enfants de jus de réglisse; il chasse, et son gibier est pour le médecin; il pêche, et son goujon est pour le médecin.

Il vante ce médecin au malade et à la servante du malade quand elle vient chercher le pot, la boîte ou la fiole de son maître ; il a le portrait de ce médecin au bel endroit de sa boutique, dans un cadre en bois de palissandre, au dessus du buste de Parmentier ; son petit garçon est baptisé du nom du médecin. *Doctor sanctissime, ora pro nobis!* Et puis, comme je l'ai dit, à la fin de chaque mois, on compte l'argent des ordonnances envoyées par le médecin, et l'apothicaire en frac, frais rasé, va porter la dîme à son seigneur. S'il y manquait une fois, plus rien.

Il y a d'autres variétés encore, mais, en vérité, je n'oserais y descendre ; et d'ailleurs, on ne me croirait pas. Le monde sait à peine la moitié de ses laideurs, et si on les lui montre, on l'irrite.

Voulez-vous que nous passions des sciences aux lettres, du bistouri à la plume ? Notre boutique, à nous, fait un commerce immense. La presse entière est son domaine, et quel que soit le temps, qui dit la presse en pareil cas dit le monde. La *boutique littéraire* vit partout et de tout ; elle habite indifféremment le rez-de-chaussée ou les combles, ce quartier-ci ou l'autre, faisant métier d'un produit qui pousse n'importe où, la pensée. Elle prend toutes les enseignes et toutes les couleurs, chausse tous les souliers, coiffe tous les bonnets ; elle est athée, dévote, sceptique ; elle est bonapartiste, ré-

publicaine, légitimiste, selon la vente, au goût du chaland. Elle est théâtre, elle est livre, elle est brochure, elle est journal, annonce, affiche, prospectus. Elle vend et elle fabrique, elle fait et fournit, directement ou par commissionnaire, personnellement ou par raison sociale. Elle a ses grandes et ses petites manufactures, ses notables et son bas commerce, ses ateliers à vingt métiers et ses ouvriers en chambre. Elle a ses capitalistes et ses courtiers; elle tient un prix courant: tant le blâme, tant l'éloge; tant la gloire, tant la honte. Elle fait travailler à l'année, au mois, à la journée, à la pièce, à la ligne; elle soumissionne au rabais, si l'on veut, avec publicité et concurrence. Elle est généralement patentée. Elle entreprend tout ce qui concerne son état: drames, traités, romans, mémoires, libelles, panégyriques, oraisons funèbres, voyages, arts, pamphlets, dictionnaires, vaudevilles, tableaux de mœurs, plaidoyers, opéras comiques, histoires de France et d'ailleurs, ballets, cantates, feuilletons et discours pour les députés. Elle a des procédés mécaniques pour la fabrication de la tirade, des effets de style, de la couleur locale: pour le moulage de la préface, de la description historique, pittoresque et mobilière; pour l'invention et la multiplication de la stance, de la strophe et du couplet. Elle se charge aussi des traductions, des

imitations, des expurgations, des dénaturations, des pétitions touchantes à l'Empereur et au Sénat, des requêtes bien écrites, du compte-rendu des pièces, solennités, réceptions académiques, drames, installations, inaugurations, sacres d'évêque, concours agricoles et autres représentations. Elle est bonne à tout enfin, prête à tout, propre à tout, même à faire crédit et fournir pour rien, si elle y trouve quelque chose à gagner.

C'est au théâtre surtout que fleurit la boutique littéraire. Il n'y a plus d'art au théâtre, et c'est facile à comprendre. Les directeurs de théâtre sont ou des entrepreneurs ou des commis : commis, s'ils sont subventionnés ; entrepreneurs, s'ils ne le sont pas. Dans la première espèce, ils ont un programme ; le ministre, qui n'est jamais un poète, leur a dit : — Voici vos limites, vous n'irez pas plus loin. — C'est tout simple. L'État paie ; le ministre, gardien des deniers de l'État, en dirige et en surveille l'emploi dans ce qu'on est convenu d'appeler la pensée gouvernementale ; il ne saurait entendre autrement sa profession. Les auteurs s'arrangent de cela ou ne s'en arrangent pas : c'est leur affaire. Mais laissons ces chemins où l'on ne voit pas bien clair, nous pourrions nous y casser le nez.

Les entrepreneurs, autrement dits directeurs libres, ont trois conditions pour faire de leurs mai-

sons des boutiques : leur propre goût, celui du public et celui des acteurs. Ce qui compose ordinairement trois patrons, sur lesquels il faut que l'auteur coupe et couse, comme un tailleur, ni plus ni moins. On vient quelquefois à bout du directeur; le public est variable dans ses fantaisies, et il se peut qu'il accepte les vôtres; on le suppose plus qu'on ne le connaît. Mais le comédien, surtout quand il est grand, représente une pratique désespérante à servir. La misère est arrivée dans notre état, et le temps que nous parcourons rend peu difficiles ceux qui écrivent; pourtant j'aimerais mieux faire pendant dix ans des vers d'opéra comique, pâte filante qu'on accourcit ou qu'on allonge suivant l'haleine ou le caprice d'un musicien, argile à mouler la haine et l'amour, rimailles à rendre fiers des mirlitons, que d'habiller jamais d'un premier rôle roi, prince ou chevalier de théâtre. Il faut que toute votre pièce y passe, comme une livrée : robe de chambre au prologue, pantalon, gilet, frac, redingote et paletot d'acte en acte, à la taille, aux tumeurs, aux bosses, aux tics d'un seul homme, autour duquel les autres font garniture et cordon comme le persil autour d'une culotte de bœuf, ou des cheveux sur de la soupe. — Et voici qui me gêne les entournures, dit-il, voici qui me tire la hanche! voici qui plisse! voici qui gode! Refaites-

moi ci! Retouchez-moi ça! Et vous n'y comprenez rien! Et ça n'ira jamais! — O grands acteurs! fléaux des planches! courroux du ciel! que n'avez-vous point ainsi défait et mutilé!

C'est à y renoncer souvent, et le rouge vous en vient. Mais il s'agit bien de dignité, ma foi! Quand vous ne savez plus, quand vous ne pouvez plus, quand vous avez assez gâché votre étoffe et jeté votre cervelle aux chiens, vous prenez quelqu'un pour vous aider. C'est ordinairement un client de la maison, un faiseur rompu aux affaires, quelque fois le directeur ou le comédien lui-même: tant mieux encore quand c'est celui-ci, il peut de hasard savoir où il sera beau. Le collaborateur de profession ne travaille pas, heureusement; mais il conseille, il vous prend à façon chez lui, vous dit où il faut couper et vous coupez, où il faut saigner et vous saignez. La pièce apportée en sa boutique, c'est une statue de marbre que le sculpteur s'en va peindre à l'huile chez un vitrier; c'est un tableau de fête impériale, où le peintre change les têtes et les costumes, et le ciel et les fermes, pour en faire un lundi de guinguette. L'épicier trouve superbe comme cette femme de marbre est à la mode; il s'extasie en se regardant danser sur cette toile en son habit des dimanches, un melon sous le bras. L'artiste pleure et se meurtrit la poitrine, car il voit

des amis passer en détournant la tête; l'envie le prend de courir après eux et de leur crier : — Ce n'était pas comme cela! c'était mieux! c'était beau! — Mais ils lui répondraient : — Pourquoi l'as-tu changé, animal? — Il se tait. Manger n'est pas toujours une excuse; vivre n'est pas toujours une raison.

Au reste, la belle statue blanche fût restée dans l'atelier : le banquet triomphal eût moisi chez le peintre; au lieu qu'un marguillier de Basse-Normandie achète la femme rouge et bleue pour en faire la bonne Vierge de son église; l'épicier paie la kermesse pour en orner le lieu où il mange. Le public, cet épicier innombrable, ce marguillier infini, vient pendant trois mois couvrir de bravos et de monnaie les sages et raisonnables bêtises dictées par le vieil arrangeur, quand il eût peut-être abîmé de sifflets les sublimes audaces du jeune homme. Qui sait? Une fois cela, on continue: c'est comme dans le mariage, après la première faute. Et voilà pourquoi au lieu de théâtre aujourd'hui il y a des cadres pour une figure, ou des affaires qui sont à l'art ce que le Trente-deux-sous est à la cuisine, abondant et malsain.

Les faiseurs sont de toute sorte; il y en a de riches et qui meurent célèbres après avoir vécu heureux. Autour d'eux bourdonnent beaucoup de

petits qui cherchent et trouvent leur vie plus ou moins bien. On en voit qui font travailler chez eux à l'année pour le logement et la nourriture. D'autres qu'on vous impose parce qu'ils sont les parents de quelqu'un qui fera prêter de l'argent. D'autres, plus nets et mieux dans le véritable esprit, achètent des pièces, des moitiés de pièces, des quarts de pièces. Plusieurs usuriers et même un huissier ou deux sont devenus ainsi membres de la société des auteurs dramatiques. Un homme de talent que l'on conduisait à la prison de la rue de Clichy se fit rendre son dossier par le garde du commerce en lui cédant un vaudeville qu'on devait jouer le lendemain. Quand le garde du commerce se présenta pour toucher les produits substitués, il trouva un restaurateur et le propriétaire qui se les disputaient, de façon que le public n'a jamais su de qui était la pièce. Cela fit un procès, où l'on plaida beaucoup. Un faiseur en réputation avait chez lui un forçat libéré, garçon d'esprit et d'intrigue : il lui doit infiniment. C'est très divisé : certains ne tiennent que le couplet, d'autres l'acte intime, d'autres la bataille. D'autres mettent en scène, c'est pour cela qu'on les prend, comme lorsqu'on donne un grand dîner, on fait venir un maître d'hôtel pour mettre le couvert. Il y en a qui font les raccommodages; des portiers remetteurs de fonds.

Vers 1835 ou 1840, il fut question d'une entreprise ayant pour objet d'établir et de garantir la mise au théâtre de toute pièce loyale et marchande moyennant un tarif de sommes une fois payées, sans embarras ni solidarité de chute ou de succès, sous une raison de commerce quelconque. On pourrait aujourd'hui reprendre ce projet : l'industrie me semble en fort bon point pour cela.

Et voilà ce qui fait que le théâtre n'est plus chez nous un enseignement, tant s'en faut, mais un assez méprisable et vide amusement. L'administration, il faut le reconnaître, n'a jamais beaucoup évité qu'il en fût ainsi. On va au théâtre quand il pleut, ou quand on se sent lourd, par exemple au sortir de table, rire à quelque équivoque ou bâiller à quelque hypocrisie. Puis on rentre chez soi ou non, un peu plus bête qu'on n'était sorti. C'est même l'heure où, la tête pleine des grandes et généreuses inspirations que le spectacle a fait naître, on se répand assez volontiers dans des soupers comme celui que je vais vous dire.

C'était à un entresol étroit et bas, où il y avait une douzaine de tables, salle commune et publique, ouverte à tous. Libre écot auquel chacun prenait part selon sa fantaisie, son estomac et sa bourse. Rien de privé, rien de fermé. On mangeait et on fumait, selon l'usage du beau monde ; et tout ce

que l'on mangeait se trouvait ainsi accommodé au tabac, la fumée entrant dans la bouche avec la fourchette. Des femmes et des hommes pêle-mêle, se connaissant ou ne se connaissant pas, peu importe ; dans ces nuits chaudes éclate la seule fraternité qu'on s'accorde chez les Philistins dont il s'agit. De beaux messieurs, à figure modérée, à moustache honnête, financièrement couverts, ventre naissant, grosse gorge, une teinte d'or dans l'œil et du bistre dessous, puant à pleine haleine l'écurie et la Bourse. De belles jeunes femmes déjà toutes perdues, pâture d'orgies, chair à plaisir, payées d'abord, escroquées plus tard, qu'on flatte de la main et qu'on chasse du pied, selon la digestion, la comédie et la rente. Papillons d'azur froissés par des mains lépreuses, fleurs du ciel tombées dans de la boue !

Ce ne fut rien d'abord qu'un vacarme lourd de coqs-à-l'âne pâteux ; conversation huileuse comme la salade, visqueuse et poissée comme le poisson, où des pointes moins épaisses que les autres se crachaient dans le discours à la façon des bouts de cigare, tombant au hasard, ramassées quelquefois. La périphrase était usée cependant, à cause de l'heure, et le mot vrai venait déjà, pour plus de clarté et moins de fatigue. Mais le vin ne venait pas avec le mot. Ils gardent leur tête, ceux-ci, et veu-

lent savoir bien tout ce qu'ils font. Bientôt il y eut des femmes qui montèrent sur les tables et se mirent à danser : on désirait cela ; innocent plaisir ! Une table tomba et une femme avec elle. On releva la table, elle n'avait rien de cassé. Un jeu charmant des pieds succéda. Un homme tenait en l'air un couteau, comme on tiendrait un bâton pour faire sauter son chien ; chaque femme vint du pied toucher ce couteau, placé plus haut que sa tête. Grand esprit ! Entre la chair et la lame il n'y avait que le bas : c'était bien, le sang est joli sur la soie. On ne riait pas, vous comprenez : est-ce qu'ils rient? Seulement le mot se faisait mieux toujours, plus prompt et plus fort ; langue du lupanar et langue du bagne ; bave sur la rose et bave sur le Christ.

Enfin la nuit mourut, le jour vainqueur peignit en teintes de nacre les rebords poudreux du tableau. A force de parler, on voulut agir. Ce qui suivit est impossible à dire. C'est un rêve immonde, qui ne reviendra jamais. Les femmes en ont pris la fuite, et les garçons qui servaient ont disparu. Trimalcion mangeait des provinces romaines à pareil jeu, mes petits ! Vos ancêtres de la décadence royale s'appelaient des fermiers généraux, messieurs ! Et ces souverains de la maltôte avaient des goûts énormes aussi, comme leur morale et comme leur ventre. Mais au moins Trimalcion, l'ami de César,

et Labouxière, le banquier des marquises, cachaient-ils leurs amours de porc dans des maisons volées, c'est vrai, mais fermées. A vous autres, leurs ombres, une table de cabaret suffit? Pas même un cabinet? Oh, c'est trop encore, gens économes et rangés que vous êtes! Les chiens vont dans la rue; allez où vont les chiens!

Voici une pratique assez bonne de la boutique théâtrale. Aux Variétés un jour, on jouait la *Vie de Bohême*, cette charmante étude de Murger, et le Président de la République devait assister à la représentation, entre sept et huit heures du soir. Or, à cinq heures, quand rien n'était encore fait et aurait fort bien pu ne point se faire, les journalistes de Paris tiraient de leurs boîtes les notes suivantes :

« *Hier*, M. le Président de la République assistait à la représentation de la *Vie de Bohême*. Accompagné jusqu'à sa loge par le nouveau directeur, il y fut salué à son entrée par les plus sympathiques acclamations, et d'unanimes bravos accueillirent les vers lus par M. Paul Laba, et dus à la plume élégante et patriotique de M. Ferdinand Langlé. Le théâtre des Variétés gardera longtemps le souvenir de cette touchante solennité. »

Les journaux insérant cela le soir, tout le monde devait le lire le lendemain matin. Voilà pourquoi, en tête de la réclame, était écrit *hier*. C'est ainsi

que l'on fait les jours de pièces nouvelles : la note qui constate le succès, arrive plutôt que la représentation. Je trouve adorable cette façon de vous faire grand avant que vous ne soyez né.

Nous aurions bien encore à dire à propos de la boutique littéraire, si le théâtre était absolument libre et si les lois sur la presse n'avaient point un peu trop raccourci la chaîne du chien de garde qu'on appelle le journal. Mais on doit des égards à ceux qui sont gênés ; et quand quelqu'un ne saurait tout à fait vivre comme il veut, il faut l'autoriser à vivre comme il peut : latitude sans limites quant à la petitesse, à la faiblesse, à la tristesse, à la pauvreté, parfois même à la honte et à l'indignité des moyens !

Ensuite toutes les boutiques ne sont pas là ; ainsi

La boutique administrative ;

La boutique de l'éducation ;

La boutique diplomatique ;

La boutique religieuse ;

La boutique des relations civiles, amour, amitié, mariage, sociétés en commandite et autres.

Or ce livre est déjà gros et tout ne lui est point permis. Finissons aujourd'hui en racontant comment nous ne savons pas être malheureux chez l'étranger.

X

L'EXIL

> Avez-vous su ce que c'est que de monter et de descendre l'escalier de l'étranger, et goûté combien il y a de sel dans le pain que l'on mange chez autrui ?.....
>
> DANTE.

Un Anglais qui a voyagé et qui *aime la France* (j'en connais deux ou trois qui sont ainsi) me disait un jour que nous ne savions pas souffrir. Il y avait nécessairement de l'exagération dans son propos. La patience, je le sais, n'est guère le fait des gens passionnés, et nous en sommes : de plus, qui dit *patience* dit *constance* aussi généralement, et c'est notre contraire. Je ne sache pas néanmoins que le Français malade porte moins bien la douleur qu'un autre homme, ni qu'il hurle plus formidablement quand on lui coupe, par exemple, une jambe ou un bras. Je n'ai pas vu, en face du mauvais par-

tage qui les frappe, de l'industrialisme qui les exploite, de la peine et de la faim qui sont leur vie, le tisserand de Lyon se montrer martyr moins résigné que celui de Paisley, ou le paysan breton que le paysan gallois..... Triste parité de gloire, au reste, et qui empêchera toujours l'homme de cœur, qu'on le prenne blanc, qu'on le prenne rouge, chartiste ou tory, d'admirer, là comme là, les nécessités d'où ces ressemblances découlent. Or qui n'a point de cœur n'est point un homme, et ne compte pas.

Les Français savent donc souffrir, cela est incontestable, aujourd'hui surtout. La science vient aux travailleurs avec la pratique. Mais ce que les Français ne savent pas aussi bien, c'est faire honneur à leurs maux. Ils ont du courage autant et plus que personne dans l'infortune, mais ils y manquent souvent de dignité. Nous ne pouvons rien cacher, nous, de nos sentiments, de nos peines et de nos joies : haine, amour, estime, mépris, il faut que tout cela éclate bruyamment, en présence du passant, ami ou ennemi, connu ou inconnu. Le sage Anglais, au contraire, ne fait rien voir, lui : il tient son corps si bien fermé sur son âme, ses émotions communiquent à ses surfaces si peu de couleur ou d'ébranlement, qu'on serait quelquefois, à le voir, tenté de faire cette insolente proposition : *L'An-*

glais sent-il ? Femme, enfants, ami, maîtresse, l'Anglais perd tout le monde sans rien dire : son affaire est de s'occuper de ce qui vit, non de ce qui est mort.

Cette tenue imperturbable est d'un avantage très-grand dans l'exil.

L'exil est une horrible souffrance. Nul ne sait cela s'il ne l'a subi. On se figure assez exactement la captivité, on se bâtit la prison ; c'est pourquoi l'on a peur, c'est pourquoi l'on fuit. On croit que l'exil est l'absence seulement, un peu de regret, d'amertume et d'ennui ; on pense que la liberté qu'on y garde suffit à racheter ce qu'on y perd. *Ubi benè, ibi patria*, disent les consolateurs. Erreur profonde.

Les premiers jours sont presque beaux, en effet ! On a vaincu le danger ; on a trompé la police et dépisté les hommes d'armes ; on s'est glissé invisible dans les bagages d'une ménagerie américaine, dans le *water-closet* d'un paquebot : l'instinct de la conservation est satisfait, l'amour-propre a de la jouissance. Le ciel est là, sur votre tête, ouvert et splendide ; autour de vous ce ne sont pas des murailles, ce sont des vallées ; devant vous, sous vos pieds, ce n'est pas un préau, c'est le grand chemin, c'est la rue, c'est une ville, c'est un monde. Hors d'atteinte, hors de péril, sain, sauf et sans gardes ! Que le salut est doux ! Que la sécurité est suave !

Que c'est bon de respirer l'air des champs, de faire ce qu'on veut, d'avoir les membres libres comme son esprit, de pouvoir, à son gré, marcher, s'arrêter, courir ! Au lieu de la cantine, une table d'hôte ; au lieu du guichetier, le frais visage d'une jeune fille ! Comme on aborde chacun sans effroi ! comme on est humain ! comme on sourit fraternellement au pauvre ! comme on fait l'aumône avec joie !... Et personne qui sache votre histoire, ni votre nom seulement ; personne qui vous tienne pour criminel, ou suspect, ou célèbre ; personne qui vous dise : — Avez-vous des papiers ?

Oh ! sans doute, sans doute... Alors l'avenir n'est pas encore pour la pensée, quand le passé n'est déjà plus. Tout entier à sa délivrance, à sa victoire sur la loi, sur les juges, l'exilé se trouve grand en vérité ! Il a déjoué la funeste action des hommes, il ne relève que de Dieu. Pas de réflexions, dans ces heures premières, sur le tourment du séjour, sur la difficulté du retour, sur la lenteur désespérante qu'un arrêt met à s'user... Est-ce que le fugitif peut s'aviser, en embrassant une terre hospitalière, de compter, de trouver longs d'avance les ans, les mois, les jours qu'il lui faudra vivre chez de bonnes gens qui le regardent et passent sans lui demander rien ?

Mais cela ne dure pas, croyez-le bien. C'est le

bonheur du condamné à mort qu'on fait passer de l'échafaud au bagne ; l'allégresse du naufragé qui s'est sauvé nu sur une planche, et que la mer a jeté parmi des rochers incléments, funèbres, sans végétation et sans habitants. Après cinq ou six jours, et moins encore, hélas ! — je parle de ce que je sais — l'exilé sent quelque chose de bizarre et d'inconnu lui venir. C'est une maladie qui n'est pas dans les livres, aux symptômes particuliers et effrayants. Il a vu où il était, il s'est promené autour de lui, et il s'aperçoit que tout, hommes, choses, langue, usages, intérêts, amitiés, amours, lui est horriblement étranger. Il s'arrête, et son cœur, saisi de peur, se retire au fond de sa poitrine. Le soleil n'est pas le même que dans son pays, le ciel est moins pur, la mer est moins bleue. La nature a pourtant, là aussi, de sublimes spectacles : merveilles qu'il a d'abord admirées, qu'il eût chantées peut-être, et vantées aux siens dans d'autres temps, quand il voyageait en *honnête homme*, muni de son signalement officiel ; tout cela est sans couleur pour ses yeux, sans grandeur pour son esprit ; les vallées grimacent, les montagnes sont contrefaites ; *les flots parlent anglais.*

C'est une passion que le regret de la patrie, dit M. Thiers, dans son *Histoire du Consulat*, — et l'inventeur des lois de septembre a cruellement rai-

son.... Tous ces honnêtes et tranquilles visages que le proscrit croyait voir émus à son arrivée, et qui n'étaient qu'indifférents, comme ils sont restés au surplus, lui paraissent maintenant durs et inquisiteurs. Ils l'attendent, à ce qu'il suppose, ils le guettent, ils le fouillent de l'œil, suspendus sur son passage comme des enseignes vivantes de défiance et d'inimitié. Certains rient quand il passe, et c'est tout simple, cela se ferait partout, à cause de sa tournure nouvelle, à cause de sa barbe autrement rasée, de ses cheveux différemment coupés qu'on n'a tout cela dans leurs champs, dans leur ville ; ce rire le soufflette et lui mord le cœur ! Cette innocente moquerie, de quelques pauvres enfants peut-être, l'emplit d'amertume et de honte, comme une insulte préparée, comme un outrage de commande, comme une nationale démonstration de haine et de mépris. Il n'entend pas la langue que l'on parle – chose funeste ! — et si, lorsqu'il s'approche, soupçonneux, incertain, ceux qui parlent ensemble le regardent, il comprend aussitôt que c'est de lui qu'ils s'entretiennent ; aux désinences mal sonnantes, aux interjections suspectes qui frappent son oreille, il devine, le malheureux, qu'on injurie sa personne et la France !... C'est d'un orgueil déraisonnable, j'en conviens ; c'est absurde, c'est fou, mais c'est comme cela.

Que faire dans un état d'esprit si déplorable? s'enfermer, s'isoler, se séquestrer des vivants, se dire qu'il est un paria et un maudit!... Ainsi fait-il au commencement. On ne le voit plus aller par les rues, ou s'il passe, c'est rapidement et en silence. Il erre dans la campagne, hors des routes, se plaisant où vont les chèvres, grimpant où personne ne grimpe... Car il a besoin de voir loin déjà; il cherche déjà et redemande son pays !... et il n'y a que huit jours!... Heureux et brisé jusqu'aux entrailles s'il peut, quand le ciel est beau, distinguer à l'horizon des mers cette ligne lumineuse qui s'appelle la patrie!

Alors il découvre, il touche, il mesure une vérité terrible pour lui, et qu'il n'eût jamais soupçonnée auparavant. Il était cosmopolite là-bas, chez lui; il avait les vues larges comme l'Évangile en fait d'origine et de destinée humaines. Il se disait que l'homme n'est pas l'enfant d'une nation, le pensionnaire d'une commune, mais le citoyen du monde; et que mal jugé, mal traité, méconnu ou mal à l'aise sur un point déterminé du globe, tout membre de la grande famille de Dieu peut impunément, sans souci ni dommage moral, aller planter sa tente ailleurs, afin d'y vivre et certain d'y bien vivre, pourvu qu'il y ait là du soleil, des fleurs, de la verdure et de beaux yeux. C'est peut-être cette

sécurité théorique qui l'a fait plus hardiment écrire le livre ou se mêler au complot qu'il expie! *Patrie*, *patriotisme*, *patriote* lui semblaient des mots de moyenne sorte, exprimant des idées bourgeoises, matérielles et mesquines. L'égoïsme du drapeau n'était guère plus haut pour lui que celui du foyer; il eût soutenu volontiers qu'au point de vue de la sociabilité universelle, la France, quoique assez grande dans l'espèce, n'est ni plus ni moins qu'un clocher. Pensée vaste, sans contredit, et raisonnement immense!...

Mais le cœur ne vit pas de raisonnements; l'exilé le sent bien. Le *mal du pays* a saisi ce savant philosophe tout aussi vulgairement qu'il s'empare des paysans et des soldats, gens naïfs, esprits sans culture..... Qui donc a dit que l'*éducation* guérissait ou préservait de la nostalgie? — La nostalgie à un homme de lettres! s'écriaient des Français du Hâvre... bon aux vachers du canton de Vaud! — Eh! braves gens qui, pourvu que les écus vous tombent, ne regardez pas à l'effigie, toute votre éducation m'empêchera-t-elle de rester froid devant les beautés d'une nature étrangère, si à leur aspect je me rappelle en pleurant celles de mon pays? — Oui, vous dis-je, la seule terre désirable, habitable pour le proscrit, et qui soit la sienne, et qu'il aime à présent, c'est la France, l'étroite et petite France, ce

bourg dans l'univers, ce pignon sur le globe, cette tache au milieu de la mappemonde ! Le reste est une prison, et qu'importe à la liberté qu'une prison soit de dix mille lieues ou de dix pieds ?

Ce deuil inutile d'un coin de la terre s'attache à l'exilé désormais ; c'est la chape de plomb du Dante ; il en est écrasé et il l'aime... pitoyable condition ! Ses jours se passent à déplorer ce qu'il ne voit plus, à prendre en appréhension ou en aversion ce qu'il voit. Il trouve les hommes bêtes, les femmes effrontées, les enfants méchants, le logement barbare, la nourriture absurde. Journaliste, tribun, il a blâmé les mœurs françaises jusqu'à l'injure ; à présent il les vante, et celles qu'il voit, il les hait. Là-bas, dans ses attaques contre de religieux abus, il osa, un jour, dit-on, monter jusqu'au dogme catholique ; il défendrait les jésuites ici, tant le cœur lui gèle parmi ces protestants. Les lois de son pays l'ont frappé, l'arrêt d'un tribunal de France a voulu lui ôter la liberté !... la liberté, santé de l'âme, fleur de la vie, divin apanage dont le chancelier de l'Hospital disait si justement : — Perdre la liberté, bon Dieu ! et que reste-t-il à perdre après cela ? — Eh bien ! à présent, il aime les tribunaux de France ; il cite, il rehausse les lois sévères qui l'ont atteint dans son honneur, dans sa foi, dans sa santé, dans sa for-

tune ; il les proclame justes et sensées, aux dépens des bienveillantes institutions qui l'ont recueilli, qui sont sa sauvegarde, qui le font inviolable et sacré... O patrie ! patrie ! mère aveugle ! sais-tu bien toujours quels fils tu rejettes? Si on le plaint, le pauvre proscrit, c'est vanité, protection, pitié insolente. Si on l'interroge, c'est curiosité lâche, droit fiscal de l'asile, impôt du sauvetage. Si on ne fait ni l'un ni l'autre, c'est défaut de charité, athéisme social, oubli de la sainteté du malheur. A la nostalgie s'ajoute, comme vous voyez, une misanthropie à peu près hypocondriaque.

Des nuits plus tristes succèdent à ces tristes jours. L'insomnie prolongée peut avoir, on le sait, des suites désastreuses ; on devient fou à force de ne pas dormir. C'est terrible, et pourtant j'aurais peine à décider si, pour l'exilé, le sommeil est meilleur que l'insomnie. A peine son corps épuisé, endolori, malade, est-il tombé immobile sur la couche que l'étranger lui prête, son esprit aussitôt s'envole et le transporte aux lieux chéris que peut-être il ne reverra plus. Tout ce qu'il désire, tout ce qu'il aime est là qui l'attend et qui tremble d'amour et de crainte à sa vue !... Car la pensée fatale de sa proscription ne le quitte pas dans le sommeil ; elle survit à la mort des faits du jour. C'est en fugitif, c'est-à-dire à la dérobée et son

ban rompu, qu'il retourne ainsi embrasser sa femme qui travaille pour l'aller rejoindre, sa mère qui prie pour lui, d'autres qui sont déjà morts en l'attendant. C'est comme ferait un voleur qu'il va rechercher la maison, le jardin, les livres, les recoins favoris, le chien, son chien donné par un ami qui est mort !...

Et tandis qu'il goûte audacieusement ces transports surpris à la justice, un mouchard est là, qui l'a suivi, épiant ses baisers et ses pleurs pour savoir son nom, faisant signe à des gens armés de s'approcher dans l'ombre... Ses amis, ses frères, — ils sont nombreux et fidèles, la nuit !.. —accourent effrayés et lui demandent pourquoi il est venu, comment il s'en retournera, l'imprudent !... Il n'y songe pas, lui, il est si heureux ! On le fait taire, on va dire dehors que ce n'est pas lui ; on le déguise, on le cache ; mais voilà que des bruits et des cris s'élèvent dans la rue ; c'est le peuple qu'on maltraite, ou bien c'est son idée qui triomphe ; ou encore des voix divines montent au ciel sur des harpes d'or ! c'est de la musique de France, c'est l'Opéra, c'est la fête, c'est le monde, c'est la foule, la belle, la grande, l'intelligente, et forte et sublime foule de son pays ! Il s'écrie, il veut voir, il se montre... Une main froide et qui n'a pas de figure le saisit ! quelque chose d'invisible et d'inhumain

se passe, tout s'en va de lui, et le quitte et s'écoule! Il s'éveille plein de lamentations... Ce n'est pas la prison ni la mort, hélas! c'est toujours l'exil; c'est la chambre déserte et sans voix; c'est le lit étranger et solitaire où il achève en silence de pleurer les larmes de son rêve..... Car il n'ose pleurer pendant le jour, son orgueil ne le veut pas; les gens du lieu se moqueraient de lui!

Et c'est de même chaque nuit. Chose étrange, il vit de deux sortes; il a sa vie du jour, qui est ici; il a sa vie de la nuit, qui est là-bas. Et les deux n'ont point de rapport ensemble. De même que le jour à venir continuera ses douleurs, la nuit future continuera ses joies avec suite, avec enchaînement, sans autre répétition que le coup affreux du réveil. Joies infernales, n'est-ce pas! et pires que le mal, comme tout ce qui est faux, comme tout ce qui ment. Elles sont si terribles, quelquefois, qu'il ne se couche pas le lendemain : il a peur de s'endormir!

C'est là une atroce existence, sans doute. Un procureur en serait ému; le juré le plus probe et le plus libre pourrait en avoir de l'inquiétude. Que vous en semble?

L'Anglais éprouverait au besoin des tortures à peu près semblables; j'en suis convaincu, mais il n'en laisserait rien voir. Il se tuerait peut-être si-

lencieusement, comme il fait toutes choses... Le poisson qu'on a tiré de l'eau meurt sans crier ; pensez-vous qu'il soit insensible ? Pourquoi n'y aurait-il pas un peu du poisson dans la nature de l'Anglais?

Le Français ne se tue pas ordinairement, non que plus d'une fois il n'en ait eu la pensée ! Il court s'exposer et se livrer un jour, ou bien il attend; et qui sait attendre sait souffrir, j'en réponds. Seulement, tôt ou tard arrive pour lui une heure fatale. Il ne peut plus tenir à cette vie peuplée de fantômes, où ses facultés meurent, où sa tête se perd de nuit en nuit. Il veut de la patrie quelque chose de réel, qu'on puisse toucher, qui ne s'enfuie pas ainsi quand le jour vient. Il a des reliques saintement adorées, pourtant ; des fleurs, des cheveux, une pierre, de la terre de son pays. Il a des lettres qui vieillissent et deviennent de l'histoire, car on ne lui écrit plus guère, il y a si longtemps déjà ! — *Il doit être habitué*, il doit se trouver bien à présent, disent ceux qui ne l'ont pas oublié. — Ingénieuse et commode persuasion ! Tout cela ne lui suffit plus ; c'est trop froid, trop inerte, trop semblable à la mort ; il faut qu'il voie des figures de France, il faut qu'il entende parler français. Il abandonne sa solitude ; il va où vont ses compatriotes.

Je me suis fait toute ma vie un rigoureux devoir,

c'est à la fois de ne dire que ce que je savais et de dire tout ce que je savais : mauvais métier de témoin judiciaire qui rapporte pour taxe la misère et la malédiction.

Or, dans l'exil où m'avait conduit un livre cher et funeste, j'affirme avoir vu la grande famille de France injurieusement représentée. Il est clair qu'ici je ne parle point des exilés politiques. Ceux-là sont leurs seuls juges et je les tiens pour exceptés. Mais sur les libres rivages de Jersey et de Guernesey, par exemple, jardins si voisins de la France, où chacun va et vient, s'échoue et se rejette comme il veut, sous le nom qu'il veut, des infortunes de toute espèce ont abordé. Les récentes conventions extraditionnelles n'ont pas eu d'effet rétroactif; et parmi ceux qui ont écrit ton nom au tutélaire foyer de l'archipel normand, plus d'un, ô mon pays bien-aimé, a fui tes bords les mains rougies d'un meurtre, les poches lourdes d'une richesse volée. Et s'il n'y avait que de ceux-là, encore ! Un assassin, un voleur, un faussaire, sont partout des êtres en dehors et qui ne compromettent pas un Etat. Le meurtrier pleure peut-être son meurtre, le banqueroutier frauduleux rendra peut-être un jour ce qu'il a pris; quelque théologien, homme de tendresse, a dit qu'au dernier jugement le repentir pèserait plus que l'innocence. Français

pénitents dont je ne veux pas savoir les fautes, qui vivez à l'écart en ces lieux, discrets et sans haine des vôtres, et que j'ai vus tendre la main à qui tombait, nourrir qui avait faim, vêtir qui était nu, quel que soit le fardeau sous lequel ploie votre conscience, ne craignez point que mes plaintes cruelles aillent vous troubler dans votre lente et douloureuse expiation ! Vous ne déshonorez pas la France, vous.... vous ne souillez pas son drapeau.

Il y en a d'autres que vous, malheureusement.

Je laisse de côté ceux qui se vengent au lieu de se repentir, qui se noircissent tout entiers pour cacher une tache, qui voudraient, en vérité, digérer leurs méfaits à force de haine. Ceux-là souffrent aussi, quoi qu'en puisse dire le cynisme qu'ils affectent, et leur fiel découle de leur désespoir.

Non ! ce que notre terre jette aux autres de pire pour elle et pour nous, depuis trente ans, ce ne sont point ces hommes. C'est une sorte prise ailleurs, inconnue, louche, sans couleur ni forme, une écume terne et turbulente, que rien ne contient, qui toujours se répand et toujours salit ceux qui passent. Gens organisés pour voir, penser, agir et marcher de travers, aigrefins maladroits, escrocs sans portée, misérables braconniers du vice, ils dépensent, la plupart, en festins et en joies de banquiste leur vie gagnée dans des friponneries

de laquais. On les jugerait et on les condamnerait tous les jours qu'ils n'en deviendraient pas plus illustres. Incapables de crimes aussi bien que de vertus, ils ont laissé de leur poil aux buissons de la police correctionnelle, et c'est tout. Ils n'ont jamais rien su faire de complet ni de fort, comme disent les maîtres ; leur basse histoire n'a pas même eu toujours les honneurs du bulletin des tribunaux. Ils se croyaient des Macaires, ils n'ont été que des filous.

Pour ceux-là, nos îles amies ne sont point un refuge, mais une ressource et un marché. Ils y *font des affaires!* Ils ont usé chez eux jusqu'au crédit du comptoir du liquoriste ; leurs ruses surprises aux maquignons, leurs malices de fripier ne leur y rapporteraient plus même un remontage de bottes : ils pratiquent cela sur les insulaires, moins instruits en fait d'habiletés, et ils les trompent de toutes leurs forces. Faute de mieux à l'occasion, et sans plus de scrupule, ils se détroussent les uns les autres.

Et comme presque tous ceux-ci peuvent librement voyager des Iles en France, étant en règle avec les gendarmes, et à jour avec l'écrou de la prison, quelques-uns même achetant, dit-on, par de secrets services les complaisances de l'autorité, les habitants, nos hôtes, se figurent volontiers que

ce sont là les honnêtes gens de chez nous, et jugeraient de la moralité nationale sur cet ignoble spécimen.

Il y a par la ville des tavernes, des auberges, où les *messieurs français* en émigration permanente ou flottante se réunissent d'ordinaire pour *prendre leur verre*, et fumer, distraction innocente et peu dispendieuse, car un verre de bière ou de grog coûte trois sous, et le tabac, ainsi que les pipes, rien.

Là, on reçoit les journaux de France ; on parle, on se dispute, on calomnie, on chante, on joue et on mange en français. L'exilé entre un jour dans quelqu'une de ces maisons et s'assied à l'écart, seul et timide. A son aspect, on fait silence d'abord ; il est connu, on sait son histoire et son nom. Ces hommes ont leur police qui leur dit à chaque débarquement si le nouveau venu a volé, violé, faux-monnayé ou non. Leur silence devant celui-ci est un hommage suprême.

Quant il revient, certains s'enhardissent et le saluent. On se dérange pour lui faire place ; on laisse libre pour lui le meilleur coin du feu, la plus belle vue de la mer. Ils parlent entre eux de ce qui le flatte, de ceux qui pensent et qui luttent, et lui ressemblent, et souffrent comme lui. Peu à peu on s'approche, on lui demande conseil, on

le prend pour arbitre et pour juge. Si bas qu'une âme soit tombée, elle regarde toujours un peu en haut : c'est de là qu'elle vient, disent les sages! Attendri qu'il est, le malheureux se laisse gagner. Il aime ce lieu, il y retourne, il y va tous les jours!... Alors on s'habitue à lui, et l'on ne se gêne plus quand il est là. On se déshabille tout haut en sa présence, on s'injurie, on se bat, on s'accuse, on se vante de choses horribles. Il en frémit, et le cœur lui saigne, comme si tous ces chiens qui s'entremordent étaient de sa famille..... Et n'en sont-ils pas, mon Dieu ! Il sort : les gens du pays, qui écoutaient et regardaient, l'arrêtent ; ils lui demandent en souriant si chez eux les *messieurs français* ont coutume de se dire ainsi leurs affaires devant tout le monde!.....

Il porte le scandale et il faut qu'il en rende compte! N'est-ce pas justice?

Indigné, dégoûté, la honte au front, il rentre dans sa solitude, il s'y confine, il s'y enferme ! Il a beau faire, le voile une fois déchiré ne se rejoint plus, c'est impossible; c'est la tombe, c'est la mort. Il veut lire, il vivait si bien en lisant autrefois!..... Mais bah ! il a tout lu, il sait par cœur tous ses livres. Il veut écrire ; il se met là longtemps, plusieurs jours de suite, une plume à la main, et il lui vient une ligne, rien qu'une ligne, lieu com-

mun de cuisinière, désignation inerte de temps ou de pays, qu'il raie et qu'il récrit sans cesse! Vous êtes là toutes, ombres de son bonheur immolé; champs fleuris, noires forêts, misères héroïques qui lui chauffiez le cœur, richesses auxquelles il pardonnait à cause de leur beauté; votre tourbillon l'accable, votre ronde trépigne sur son cœur! La belle contrée, cependant! le bon soleil! Jamais de froid! toujours des fleurs! Hélas! où est ta boue, Paris? Fontainebleau, où sont tes neiges? Malade, paresseux, impuissant, la tête lourde comme une bombe vidée, il pense à ses chenapans, bientôt : il y pense et il les regrette, dégradation du malheur!

Ne le condamnez pas, plaignez-le, favoris du foyer national.... Ce que ces gens-là font est bien laid, sans doute; mais c'est de la vie, après tout. Ce qu'ils disent est odieux, mais *ce n'est pas de l'étranger!*.... Et puis ils l'aiment tant, cette mère qu'ils déshonorent! Ils se poursuivent, ils se déchirent, ils se dénoncent, ils s'emprisonnent pêle-mêle; mais que l'hôte, qui sagement regarde à ses cuillers en les servant, que le passant, malveillant témoin de leurs querelles, viennent à médire de la France devant ces enfants maudits, ils vont s'enflammer comme des tisons qu'on souffle! Le proscrit vous demande pardon, chers absents qui ne le

consolez plus, et il retourne. Pour ennoblir sa faiblesse, il en fait une mission. Si sa présence ne moralise pas ses frères trop déchus, elle les rendra du moins plus circonspects ! — Quand tu seras avec eux, lui dit son orgueil, ils remueront moins leur fange, de peur de t'éclabousser.

Il se trompe évidemment, et tant pis pour qui marche dans le ruisseau..... Mais qu'importe ! c'est l'instinct natal qui le pousse ; c'est la patrie qui l'attire. Pleurez sur lui, vous qui l'aimez ! Laissez-le se soustraire ainsi quelques heures à sa paix funèbre, à l'emprisonnement cellulaire de son âme. Ceux qui se taisent, et qui sentent, et qui regrettent, viendront à lui dans ce bagne, et parmi tant de cœurs de plomb il trouvera peut-être un cœur d'or. Il ne subit, du reste, ni les confidences ni les consolations de tous ; il apprend à choisir qui plaindre. En ceci l'éducation est facile : calculez toujours l'abaissement moral du réfugié français, relatif ou absolu, d'après le bruit qu'il fait et le mal qu'il dit des autres.

En définitive, c'est un fait affligeant. En allant où vont ces hommes, l'exilé éteint son auréole, il abjure la sainteté de son infortune. Il s'accoutume à vivre en public, lui aussi, à montrer ses plaies à la foule, et peut-être à permettre qu'on en doute, comme pour les mendiants des églises. Une table

française est servie, par des Français et pour des Français; il s'y assied afin de manger; on ne mange pas quand on est seul. Des voyageurs du commerce de son pays passent, généreuse et chaleureuse jeunesse! Ils le connaissent, ils viennent à lui, affectueux et sympathiques. Ils lui parlent de la France; ils ont vu ses amis et lui apportent leurs vœux, disent-ils. A cet appel il faut bien que son cœur réponde; sans cela il se briserait. Alors, sans voir si quelque autre est là qui l'écoute et le raille peut-être, le fugitif dit, raconte, répand et vulgarise le poème sacré de ses douleurs. Il s'enivre, il s'allume aux ardeurs de cette narration éplorée; le voyageur ému l'encourage et le venge en lui faisant ce pieux mensonge, que l'exil grandit et consacre ceux qu'il a frappés. Leurs verres se choquent, leurs mains se pressent, une poitrine française étreint sa poitrine..... Il a oublié un moment, le pauvre homme!..... Il se le reproche ensuite, il s'en repent; mais le mal est fait. On sait où le trouver désormais, on vient à lui, on l'emmène. Consoler un proscrit, c'est de si bon goût! Il se laisse aller, lui; l'oubli est si bon à boire!

Et cet homme, de qui naguère on n'approchait qu'avec respect, cet homme qui marchait seul et silencieux au milieu de tous comme un prophète attendant l'heure qu'il a annoncée, finit par deve

nir l'enseigne dramatique et le familier ornement d'une table d'hôte.

Trop heureux encore si, dans ce chenil de bêtes hargneuses il peut toujours se garder des coups de dents. Trop heureux s'il résiste assez à la contagion de l'espèce, et quelquefois à ses ressentiments personnels, pour ne pas faire, lui aussi, de sa langue un poignard !

L'orgueil national, sentiment trop peu connu chez nous, et que les Anglais poussent jusqu'à de si magnifiques exagérations, est leur sauvegarde contre tous ces scandales. Hors de sa terre *impériale* britannique, et, quelle que soit la cause de son absence, partout l'Anglais fait phalange et prend en silence la solidarité morale de l'action, du discours de son compatriote, voyageur ou réfugié comme lui. Jamais il ne le vante, mais jamais il ne l'accuse ; il ne va pas à sa rencontre, mais il ne l'évite pas non plus, et au besoin, à l'heure voulue, il le couvre, il le sauve, sans bruit, quelque mépris, quelque aversion qu'il ait pour lui individuellement. Ce peuple sait bien les moyens d'être fort. Toujours froid et calme, parce qu'il est convaincu, comme Anglais, de sa supériorité universelle, l'insulaire fait tôt ou tard partager ou subir son opinion à ses hôtes ; il s'empare peu à peu, non de leur affection, que lui importe? mais

de leur confiance, et il en use ou il en abuse entièrement, selon qu'il est honnête homme ou fripon. Nous vivons chez les autres un grelot au cou, une lanterne sur la poitrine ; l'Anglais n'annonce pas son arrivée, fait à peine soupçonner son séjour, et quand il a disparu, personne ne s'en aperçoit, si ce n'est ses créanciers, peut-être, car sa tenue, dédaigneuse et sobre, lui vaut, de plus qu'au Français, l'avantage d'un crédit presque illimité. Dès qu'il arrive, il prend un *chez lui,* un *home*, et c'est là qu'il vit, boit et mange, sans que le public voie jamais comment. Il sait être *respectable*, en un mot, comme disent les honnêtes bourgeois qui sont si souvent ses dupes. Jamais il ne se permet une plaisanterie, parce qu'il ne veut pas qu'on rie de ses paroles ; jamais il ne se plaint, parce que, s'il savait exciter la compassion d'un étranger, il se brûlerait la cervelle. C'est un livre fermé, enfin, et si fermé qu'on pourrait en soupçonner les pages de ne pas être toutes absolument propres, ni même écrites, qui sait?

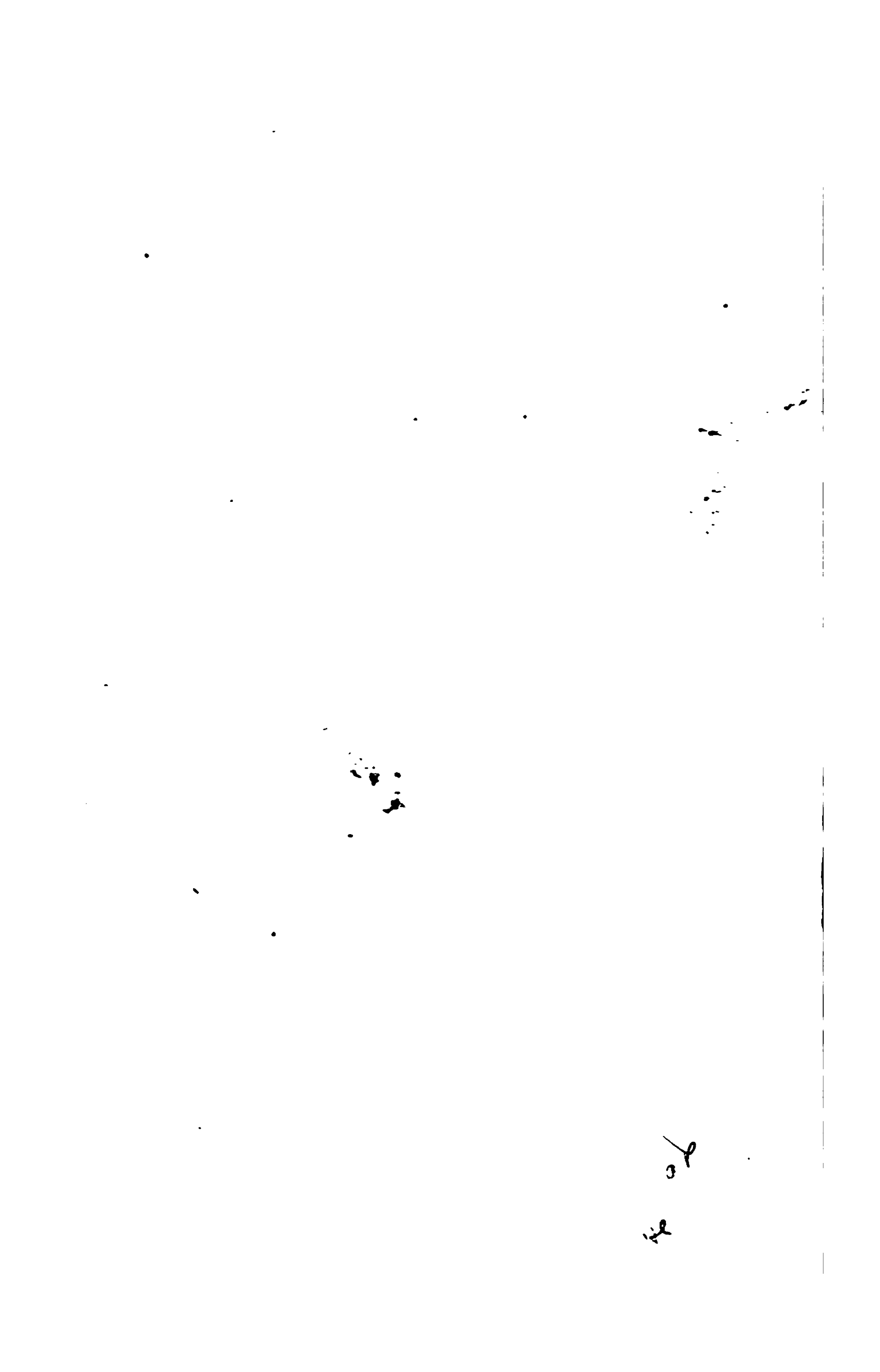
Le Français, bon ou mauvais, sublime ou infâme, est un livre toujours ouvert.

Sous bien des rapports, donc, mon Anglais avait raison : *Nous ne savons pas souffrir.*

FIN.

TABLE

Imprimerie Maulde et Renou, rue de Rivoli, 114. 5391








MAR 2 7 1933

